



**HAL**  
open science

## Bulletin de patrologie

Matthieu Cassin

► **To cite this version:**

Matthieu Cassin. Bulletin de patrologie. Revue des sciences philosophiques et theologiques, 2023, Tome 107 (1), pp.69-156. 10.3917/rspt.1071.0069 . halshs-04094189

**HAL Id: halshs-04094189**

**<https://shs.hal.science/halshs-04094189>**

Submitted on 10 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Bulletin de patrologie

Matthieu Cassin

Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS, UPR 841)

Au seuil de ce septième Bulletin, le rédacteur ne peut s'empêcher à la fois de manifester une certaine lassitude devant la masse sans fin des parutions, et un émerveillement renouvelé devant la richesse des travaux dont il doit rendre compte. Il n'y a certes pas deux années semblables et on trouvera cette fois quelques nouveaux domaines, par exemple à propos d'auteurs juifs dont la postérité chrétienne a été suffisamment importante pour les inclure ici, mais aussi des constantes, avec une très large place accordée aux instruments de travail ainsi qu'aux éditions et traductions. Les équilibres chronologiques et géographiques de cette livraison ne sont cependant pas exactement les mêmes que ceux des années précédentes, avec une place assez importante des auteurs latins ou encore la concomitance de deux parutions relatives à l'exégèse des Psaumes, d'Athanase d'Alexandrie et d'Hilaire de Poitiers. Il convient, cependant, de rappeler ici, avant d'entrer dans les trop longues pages qui tentent de rendre compte des travaux recensés, que ce Bulletin n'a aucune autre vocation que de rendre compte, de manière critique, des travaux les plus importants dans le champ patristique qui sont parvenus à la connaissance de l'auteur et dont il a pu obtenir une copie, sans prétendre ni dresser un tableau d'honneur, ni tracer un panorama exhaustif des publications. Les collègues sont d'ailleurs chaleureusement invités à faire parvenir leurs publications à la revue, afin de les faire connaître, car la masse des parutions annuelles risque de dissimuler des livres importants, malgré le travail de l'auteur de ces lignes pour tenter de les repérer, afin de pouvoir en rendre compte.

## Judaïsme et christianisme

Deux auteurs qui n'ont jusqu'ici jamais figuré pour eux-mêmes dans ces pages ouvrent cette année le Bulletin.

### Philon d'Alexandrie

Philon d'Alexandrie n'est certes pas un Père de l'Église, mais il a joué un rôle si important pour la tradition chrétienne ancienne – et sa transmission jusqu'à nous a tellement tenu à ses lecteurs chrétiens, en particulier alexandrins – qu'il est plus que justifié de traiter ici de certaines des publications qui le concernent. C'est particulièrement le cas du remarquable outil de travail que constitue le quatrième volume de la monumentale bibliographie consacrée à Philon, et édité par David T. RUNIA (D. T. R.), avec l'aide d'une équipe de treize personnes (Marta Alesso, Katell Berthelot, Ellen Birnbaum, Albert C. Geljon, Marten R. J. Hofstede, Heleen M. Keizer, Jutta Leonhardt-Balzer, José Pablo Martín, Maren R. Niehoff, Sarah J. K. Pearce, Torrey Seland, Sharon Weisser, Sami Yli-Karjanmaa)<sup>1</sup> ; les matériaux en avaient déjà été publiés par tranche dans les différents numéros des *Studia Philonica Annual*. Le présent volume couvre la période 2007-2016, avec des ajouts pour 1980-2006. Le livre est structuré comme les précédents : une première partie présente les éditions, traductions et commentaires de textes de Philon, ainsi que les instruments de travail ; la deuxième comporte, année par année, les différentes études relatives à Philon (entendues en un sens assez large),

---

<sup>1</sup> David T. RUNIA (éd.), *Philo of Alexandria: an Annotated Bibliography 2007-2016, with Addenda for 1980-2006*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 174), 2021 ; 24 × 16, relié, XVII + 577 p. ISBN : 978-90-04-47196-2. On notera que les trois volumes précédents sont disponibles en accès libre en pdf sur le site de l'éditeur : <https://brill.com/display/title/1033>, <https://brill.com/display/title/6902>, <https://brill.com/display/title/20502>.

classées par ordre alphabétique d'auteur ; enfin, la troisième rassemble les ajouts pour les années antérieures. De riches index (auteur, recenseurs, lieux bibliques, lieux philoniens, sujets, mots grecs) complètent utilement le volume.

Les publications identifiées sont publiées pour l'essentiel dans les principales langues européennes, avec quelques incursions dans d'autres domaines linguistiques, en particulier pour les traductions de textes philoniens. Ce sont 1217 publications qui sont recensées (à comparer aux 1082 de la décennie précédente, et aux 953 de la décennie 1987-1996 – l'éditeur du volume fournit lui-même obligeamment ces chiffres). Chaque notice bibliographique est pourvue d'un résumé critique, qui dégage l'apport et les thèses de la publication quant à Philon ; on retrouve là l'ancien procédé de l'*Année philologique*, dont on sait la valeur scientifique, et le travail qu'il demande aux rédacteurs des notices. L'éditeur signale d'ailleurs que l'équipe doit abandonner quelque peu cette démarche, du fait de l'inflation des publications, et recourir davantage aux résumés d'auteur. D. T. R. évoque avec une certaine franchise la question de l'informatisation d'un tel outil : elle n'a pu être réalisée, selon lui, faute de soutien institutionnel ; l'éditeur évoque en outre l'avantage d'une publication papier pourvue d'index ainsi que la facilité de recherche offerte par les fichiers pdfs disponibles pour les volumes précédents. On ne peut que regretter, cependant, qu'une telle transformation n'ait pas été entreprise, ou du moins que la publication papier ne soit pas appuyée sur un tel outil informatique. Les solutions, y compris gratuites, comme Zotero, ne manquent pas, et il suffirait de trouver le financement ou les ressources humaines volontaires pour rétroconvertir les volumes déjà publiés ; le gain serait grand pour toute la communauté.

En attendant qu'un tel pas soit franchi – et plus il sera franchi tard, plus il sera douloureux et coûteux – le présent volume offre un riche aperçu, critique, de la production sur Philon d'Alexandrie. Une recherche dans l'index des sujets au nom de tel ou tel auteur patristique fournira de nombreuses références aux spécialistes de ces auteurs : quand on sait l'influence de Philon sur la littérature chrétienne antique, il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup pour faire comprendre l'importance d'un tel outil.

### Flavius Josèphe

Parmi les auteurs juifs qui ont joué un rôle essentiel pour le christianisme ancien, on peut nommer, aux côtés de Philon d'Alexandrie qui vient d'être évoqué, une autre figure, un peu plus tardive : Flavius Josèphe. C'est à la postérité et à la réception de Josèphe et de ses œuvres dans l'Antiquité et jusqu'à l'époque contemporaine qu'est consacré un petit mais riche ouvrage de Luciano CANFORA (L. C.)<sup>2</sup>. L'auteur est bien connu pour ses nombreux et savants travaux dont plusieurs ont porté sur la réception de textes majeurs, comme la *Bibliothèque* de Photius<sup>3</sup>, œuvre que l'on croise d'ailleurs à plusieurs reprises dans cet essai. La question centrale posée par L. C. est la suivante : pourquoi et comment les écrits du juif Josèphe ont-ils été si largement reçus et transmis par les auteurs chrétiens dès le III<sup>e</sup> siècle ? La réponse tourne, inévitablement, autour du *Testimonium Flavianum*, ce court passage du livre XVIII des *Antiquités judaïques* dans lequel il est traité de la vie et de la mort de Jésus, et qui inclut des éléments reconnaissant sa messianité et sa divinité. Cependant, L. C. n'étudie pas ce seul court passage, mais bien la totalité du corpus de Josèphe, *Guerre juive*, *Antiquités judaïques*, *Autobiographie* et *Contre Apion*. En outre, comme il le fait toujours, l'auteur prête une attention soutenue à l'historiographie et remet en évidence les travaux fondamentaux de certains prédécesseurs, en particulier de Peter Lambeck, le savant catalogueur des manuscrits de Vienne.

---

<sup>2</sup> Luciano CANFORA, *La conversione: come Giuseppe Flavio fu cristianizzato*, Roma, Salerno editrice (coll. « Piccoli saggi », 74), 2021 ; 21 × 15, 195 p., prix : 18 €. ISBN : 978-88-6973-573-8.

<sup>3</sup> L. CANFORA, *La Bibliothèque du patriarche. Photius censuré dans la France de Mazarin* (L'Âne d'or 14), Paris, 2003 (1998).

Le livre est divisé en dix-huit chapitres, généralement assez courts, qui dessinent la courbe d'un raisonnement souple. On ne trouvera pas ici une présentation pédagogique de la vie et de l'œuvre de Josèphe, dont les grandes lignes sont supposées connues du lecteur. En revanche, L. C. s'attache à mettre en évidence les motivations de Josèphe et le(s) contexte(s) de rédaction de ses œuvres, en particulier dans ses liens avec le pouvoir romain et ses cercles. Quant au *testimonium*, L. C. retient une option moyenne, qui n'y voit pas une interpolation chrétienne mais bien un passage dû à Josèphe lui-même, à l'exception de quelques interpolations minimales et d'une possible modification (était cru > était) ; cependant, le témoignage du *testimonium*, sous le calame de Josèphe, aurait été moins positif que ne l'ont voulu par la suite les auteurs chrétiens. Josèphe fut très tôt cité et utilisé (Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, *Cohortatio ad Graecos*, etc.), y compris pour son témoignage sur Jésus (Origène, sans les ajouts et modifications, puis surtout Eusèbe de Césarée et Jérôme). L. C. propose que la rédaction du *testimonium*, qui doit être attribuée dans sa forme réduite à Josèphe, soit replacée dans le contexte de la distance prise par l'auteur avec le milieu synagogaal, distance qui l'aurait conduit à se rapprocher d'une manière ou d'une autre des chrétiens. Ce mouvement, sans doute inabouti, vers le christianisme aurait assuré la pérennité et la diffusion de son œuvre.

L. C. reprend également le dossier de la traduction latine ancienne de la *Guerre juive* attribuée à un certain « Hégésippe ». Partant des données de la tradition manuscrite et de la tradition ancienne, qui toutes deux attribuent la traduction quasi-unanimement à Ambroise de Milan, et s'appuyant sur une étude interne de la traduction et des modalités de réécriture du texte de Josèphe, L. C. montre, de manière relativement probante, que la paraphrase du texte de Josèphe doit bien être attribuée à Ambroise et située au début de sa carrière, bien avant son épiscopat.

Le livre est muni d'un index des noms propres, mais malheureusement pas d'un index des passages cités, non plus que d'une bibliographie, qui aurait pourtant été fort utiles<sup>4</sup>. Ce petit opuscule vient s'ajouter à la riche production de L. C. et offre une remarquable réflexion sur les raisons et les modalités de la circulation d'un texte antique comme celui de Flavius Josèphe, qui prend en compte tant le contenu des textes que les motivations de l'auteur et des lecteurs, et recourt avec bonheur aux savantes études de ses prédécesseurs, depuis l'époque humaniste.

## Pères apostoliques, martyrs et apologistes

### Papias de Hiérapolis

Papias de Hiérapolis fait partie des premiers auteurs chrétiens dont on ne connaît plus les textes que par quelques fragments et par des témoignages plus ou moins étendus, qui remontent à une œuvre unique en cinq livres, l'*Exposé des oracles du Seigneur*. Stephen C. CARLSON (S. C. C.) a entrepris d'en proposer une nouvelle édition, accompagnée d'une traduction anglaise et de notes, sur des principes renouvelés – pour Papias<sup>5</sup>. Ce n'est pas que cet auteur ait été délaissé, loin de là, comme le rappelle S. C. C., avec des éditions et des études récentes en nombre. Mais l'auteur a le mérite de proposer une approche neuve, fondée simplement sur la prise en compte de la méthodologie courante d'édition des textes

---

<sup>4</sup> On signalera en passant une erreur de détail : la phrase antijuive que L. C. cite en l'attribuant à Grégoire de Nysse (p. 156, avec une référence erronée : PG 46, 685 et non 385) provient d'un texte pseudépigraphe (*In luciferam sanctam domini resurrectionem*, CPG 3177), qu'il vaudrait mieux citer selon l'édition critique : éd. E. Gebhardt (coll. « Gregorii Nysseni opera », IX), Leiden, 1967, p. 317, 4-14. En outre, la traduction donnée est une paraphrase, qui ajoute entre autres le terme « Hébreux », absent du grec, non une traduction.

<sup>5</sup> Stephen C. CARLSON, *Papias of Hierapolis, Exposition of Dominical Oracles. The Fragments, Testimonia, and Reception of a Second-Century Commentator*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Texts »), 2021 ; 24 × 16, relié, XI + 381 p. ISBN : 978-0-19-881160-2.

fragmentaires, revue dans une perspective un peu particulière ici : outre la distinction entre fragments et *testimonia*, S. C. C. choisit de donner d'abord les fragments sans leur contexte de transmission (F1-F16), puis de reprendre la totalité de ce contexte dans les *testimonia*, aux côtés des témoignages entendus en un sens plus classique (T1-T98). Enfin, il ajoute trois séries supplémentaires, avec des préfixes et une numérotation séparée : les citations potentielles (X1-X13), les usages potentiels (Y1-Y20), et enfin les éléments faussement attribués à Papias de Hiéropolis (Z1-Z11). Cette dernière catégorie pourrait surprendre au premier abord, puisqu'il ne s'agit pas de textes de Papias, mais elle a le mérite d'éviter toute confusion ou hésitation ultérieure et de rassembler l'ensemble des éléments en un seul volume. L'ouvrage comporte en outre une ample introduction : S. C. C. commence par retracer rapidement l'histoire des éditions de Papias, puis présente sa méthode d'édition en la situant dans la réflexion récente sur l'édition des textes fragmentaires. Vient ensuite une série de chapitre qui étudie le contexte et les modalités de transmission des fragments de Papias, ainsi que la valeur d'une partie des témoignages. La place la plus importante revient à Irénée de Lyon, Eusèbe d'Alexandrie et Apollinaire de Laodicée, tandis que les autres auteurs et contextes sont soit étudiés de manière plus rapide, soit laissés de côté. La série Z (fragments et témoignages inauthentiques) bénéficie d'un traitement particulier pour éclairer précisément les raisons de l'inauthenticité des passages concernés. L'ouvrage est pourvu d'une bibliographie – qui ne distingue malheureusement pas entre les éditions de textes anciens et médiévaux et la littérature savante moderne et contemporaine : on ne trouve donc pas même aisément une liste des éditions antérieures des fragments de Papias – et trois index, sources anciennes, auteurs (modernes), sujets. Des tableaux de concordance avec les éditions antérieures pour la numérotation des fragments et *testimonia* auraient été utiles, pour ne pas dire indispensables ; l'auteur avait pourtant tous les matériaux nécessaires, puisque ces correspondances sont indiquées en apparat pour les éléments déjà relevés auparavant, mais uniquement de manière fragmentée. Il aurait de même été utile de disposer de tableaux mettant en évidence les relations entre fragments et *testimonia*, et entre les différents *testimonia* liés entre eux par des relations génétiques : de nouveau, tous les éléments figurent en apparat, mais il revenait à l'auteur de les rassembler pour une consultation aisée.

Comme tout éditeur de fragments transmis par des auteurs nombreux et variés (en grec, mais aussi en latin, en syriaque, en arménien et en arabe), S. C. C. a dû recourir aux éditions existantes, qui sont parfois loin d'être satisfaisantes. On notera qu'il a fait l'effort louable de souvent confronter plusieurs éditions disponibles, mais aussi de collationner lui-même les témoins manuscrits utilisés pour l'édition. Cependant, comme cela est compréhensible, il s'en est tenu aux témoins utilisés par les éditeurs antérieurs, y compris pour Apollinaire, alors que les extraits de ce dernier ne sont transmis que par les chaînes exégétiques. Si certains auteurs bénéficient d'une présentation au moins succincte de l'état des éditions dans l'introduction, lors de la discussion de leur témoignage, il est évident que S. C. C. n'a pu se substituer aux éditeurs antérieurs et qu'il ne peut que refléter l'état des connaissances, souvent peu satisfaisant. Il a cependant effectué parfois un véritable travail éditorial lorsqu'aucune édition satisfaisante n'était disponible, par exemple pour les scholies de Jean de Scythopolis ou de Maxime le Confesseur au corpus pseudo-dionysien. Sans doute aurait-il été possible, cependant, d'être plus clair, par exemple en mentionnant la classification usuelle des chaînes exégétiques ou encore en fournissant l'année de première parution d'une édition (*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe n'a pas été publiée par E. Schwartz en 1999, et celle de Rufin, qui figure dans le même volume, devrait au moins être rendue à son éditeur véritable, Theodor Mommsen), ou en utilisant une édition plus récente et plus satisfaisante (par exemple celle qu'a dirigée L. Canfora pour la *Bibliothèque* de Photius).

Voilà donc un livre fort intéressant, qui choisit explicitement de proposer un corpus le plus large possible autour de Papias, corpus que S. C. C. a d'ailleurs enrichi, lui-même et grâce à

l'aide de quelques collègues. Ce qui manque sans doute ici – mais peut-être l'auteur y reviendra-t-il plus tard – c'est une étude de la figure et de l'œuvre de Papias, telle qu'elle émerge de cette collecte des fragments et témoignages. En effet, on dispose ici d'une étude et d'une édition des fragments entendus en un sens large, mais non de leur interprétation.

### Martyrs africains

L'édition de textes hagiographiques dans la collection Sources chrétiennes n'est pas un phénomène inédit, mais le choix de ce type de texte n'y est pas non plus particulièrement courant, surtout sous la forme d'un recueil d'œuvres d'auteurs divers, qui plus est anonymes. C'est pourtant ce que propose ce livre, dû à la collaboration de Juri LEONI (J. L.) pour l'introduction, l'édition et les notes, et de Paul MATTEI pour la traduction, autour de cinq martyrs d'Afrique du Nord, tous militaires : *Passion de saint Maximilien martyr* (BHL 5813) ; *Actes de saint Marcel le centurion* (BHL 5253-5255a) ; *Passion de saint Cassien le greffier militaire* (BHL 1630) ; *Passion de saint Typasius le vétérane* (BHL 8354) ; *Passion de saint Fabius le porte-enseigne* (BHL 2818)<sup>6</sup>. Le travail de J. L. provient, pour l'essentiel, de sa thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Institutum patristicum augustinianum de Rome, sous la direction de Paolo Siniscalco, avec des ajouts et des révisions significatives. L'unité de ce corpus tient à son origine géographique, les provinces romaines d'Afrique du Nord, et à son thème, des martyrs liés au monde militaire, plus qu'au genre littéraire, puisque les textes édités vont des *acta proconsularia* jusqu'aux passions épiques ; ils ont été rédigés à partir du IV<sup>e</sup> siècle.

Le volume comporte une introduction d'une cinquantaine de pages, qui traite de la relation entre christianisme et monde militaire, et présente les cinq martyrs, ainsi que les éléments du culte de cette catégorie de saints. Vient ensuite l'édition et traduction annotée de chaque texte, avec une notice dédiée. L'introduction s'ouvre donc par un tableau des chrétiens soldats pendant les trois premiers siècles, avant de présenter successivement chacun des martyrs dont un texte hagiographique est édité ici. Maximilien, originaire de Théveste, refuse l'incorporation en 295, ce qui le conduit au martyre ; il est difficile de dire si l'incompatibilité totale entre christianisme et service militaire que met en avant le futur martyr reflète la discipline ecclésiastique reçue, ou bien une position plus isolée, assez proche il est vrai de celle de Tertullien. Le texte édité est une passion historique, qui joint aux actes du procès un bref récit du martyre ; elle serait authentique et daterait du début du IV<sup>e</sup> siècle, avec un usage direct des actes du procès. L'édition du texte est fondée sur les quatre témoins manuscrits conservés – on aurait pu laisser de côté le ms. de Dublin (J) pour la portion du texte où son modèle C est conservé. Marcel de Tingis, centurion, dépose ses armes en 298 et se proclame chrétien ; il est condamné comme déserteur. Il s'agit d'*acta proconsularia*, appuyés directement sur trois documents originaux ; ils auraient été rédigés à peu de distance des faits. Le texte est transmis dans deux recensions différentes (elles-mêmes subdivisées en deux), et par une vingtaine de témoins manuscrits. La rédaction M serait plus proche de l'original, mais des éléments essentiels n'auraient été conservés que dans N, qui porte par ailleurs des indices d'un remaniement en Espagne. Les deux recensions sont éditées et traduites successivement. Cassien, également de Tingis, secrétaire du vice-préfet du prétoire, était présent au procès du précédent, dont il dénonce l'iniquité ; il rejette les objets de sa charge et est condamné à son tour. Cette passion, qui privilégie l'*oratio obliqua*, non le style direct, et qui est fort courte, constitue une pièce annexe du dossier précédent. L'authenticité du texte, connu par six manuscrits, est probable, mais non assurée, et sa datation incertaine – mais il est sûrement

---

<sup>6</sup> Juri LEONI et Paul MATTEI, *Actes et passions des martyrs militaires africains*. Introduction, édition et notes J. LEONI, traduction P. MATTEI, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 609), 2020 ; 19,5 × 12,5, 365 p., prix : 29 €. ISBN : 978-2-204-13835-2.

postérieur au précédent. Typasius de Tigava quitta l'armée comme vétéran et se retira dans un monastère qu'il avait lui-même construit sur ses terres ; rappelé sous les enseignes en 303-304, il refusa d'obtempérer et de sacrifier, d'où son martyre. Il s'agit d'une passion épique, qui utilise sans doute des documents et éléments anciens mais témoigne d'un réel travail rédactionnel ; sa composition doit être située dans le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle ou le premier quart du V<sup>e</sup>, du fait de son rapport au *Breuiarium* d'Eutrope et à son emploi de *monasterium*, d'une part, et d'autre part de son rapport à la *Vie de Martin* de Sulpice Sévère. Le texte nous est connu par un unique témoin manuscrit. Fabius, enfin, était officier à Césarée de Maurétanie ; il refusa d'apporter l'étendard portant les images impériales et fut martyrisé entre 299 et 304. Le texte est formé de deux sections, la première à Césarée, lieu du martyre, tandis que la seconde justifie la présence des reliques à Cartenna. Il s'agit d'une passion épique, qui pourrait s'appuyer sur des documents authentiques ; sa rédaction est à situer à Cartenna dans les premières décennies du V<sup>e</sup> siècle. Le texte est connu par six témoins manuscrits. On voit donc que la position des cinq martyrs et les raisons de leur condamnation, de même que leur relation à l'institution militaire, varient, tout autant que les textes qui nous les font connaître, par leur date, leur genre littéraire et l'état de leur transmission.

La traduction est claire et précise, les notes assez abondantes – il aurait été utile de renvoyer aussi le lecteur à l'introduction générale ou aux notices introductives, lorsqu'un sujet évoqué en note y était traité. Les notices fournissent, outre la présentation du texte et la justification de l'édition, la discussion de quelques lieux problématiques pour l'établissement du texte. Un index biblique, un autre pour les noms de personnes et un dernier pour les noms de peuples et de lieux complètent le livre.

Si ces textes liés aux martyrs militaires africains, avec toutes les nuances qu'on a vu plus haut dans leur rapport à l'institution militaire, n'avaient pas été réunis jusqu'ici, ils avaient cependant bénéficié déjà de nombreux travaux. On dispose toutefois, grâce au travail de J. L. et à la traduction de P. M., d'un très utile volume, qui fournit un remarquable instrument pour étudier ces textes tout autant qu'une somme au sujet de chacun d'eux.

### Arnobé

En 2007, Jacqueline CHAMPEAUX (J. Ch.) avait publié le troisième livre de l'*Apologie contre les païens* d'Arnobé (vers 240-327) ; décédée en 2020, c'est donc à titre posthume qu'est parue l'édition et traduction commentée des livres IV et V du même ouvrage, qui ferment la triade de livres consacrée aux dieux païens. Ce volume constitue en même temps l'achèvement de l'édition de l'ensemble de l'œuvre d'Arnobé dans la *Collection des Universités de France*<sup>7</sup>. Dans le Bulletin de 2019, j'avais déjà présenté l'édition et traduction du deuxième livre, par Mireille Armisen-Marchetti<sup>8</sup>, et donné un aperçu d'ensemble de l'œuvre.

L'introduction du présent volume est pour l'essentiel consacrée à présenter le contenu des deux livres ici publiés : le livre IV, après un court préambule sur les abstractions divinisées, traite d'abord des indigitations, ces divinités étroitement circonscrites et qui correspondent à une fonction précise de la vie humaine ou de la nature, puis des dieux homonymes, et enfin d'un certain nombre de mythes. Chaque section dérive d'une ou plusieurs sources différentes : la partie sur les indigitations provient de Varron (sans l'intermédiaire de Cornelius Labeo, selon J. Ch.), tandis que la liste des dieux homonymes et leur présentation provient du *De natura deorum* de Cicéron ; enfin, la dernière section sur les mythes est inspirée du *Protreptique*, II, de Clément d'Alexandrie, ainsi que des connaissances personnelles d'Arnobé. J. Ch. souligne que ce dernier, s'il utilise des sources, compose bien une œuvre qui

---

<sup>7</sup> Jacqueline CHAMPEAUX, *Arnobé, Contre les Gentils (Contre les Païens)*. Tomes IV-V, *Livres IV-V*, Paris, Les Belles Lettres (coll. « Collection des Universités de France, série latine » 430), 2021 ; 19 × 12,5, XLVII + 283 p. (dont 81 doubles), prix : 59 €. ISBN : 978-2-251-01490-6.

<sup>8</sup> « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 145-243, ici p. 151-152.

lui est propre, avec une vraie liberté d'écrivain et non une servilité de compilateur. Le livre V est consacré à une série de mythes, étiologiques, liés pour l'essentiel à Jupiter et à ses frasques amoureuses, et se conclut sur le mythe de Liber et Prosymnus, où la relation est cette fois homosexuelle, avant qu'Arnobé n'ouvre une réflexion plus large sur ces *historiae* qui offensent la morale. Clément d'Alexandrie sert ici à nouveau de source principale, aux côtés d'autres appuis plus ponctuels (Ovide, Valerius Antias, Alexandre Polyhistor sans doute par l'intermédiaire de L. Valerius Messala Rufus). J. Ch. consacre ensuite quelques pages à éclairer le rejet de l'exégèse allégorique des mythes par Arnobé. Enfin, l'éditrice revient sur la question souvent discutée de la datation du texte, dont elle situe la rédaction entre 297 et 303, au rythme d'un livre par an. Dans la mesure où J. Ch. avait déjà édité le livre III dans la même collection, et où l'édition du livre II est parue il y a peu, le rappel des principes d'éditions est non seulement succinct, mais inexistant et donne simplement une liste des lieux où l'édition diverge de celle de C. Marchesi, ainsi que le signalement de dix conjectures (dont 8 de J. Ch.).

On laissera aux collègues latinistes le soin de juger de la traduction et de l'établissement du texte ; vu le caractère plus que restreint de la tradition manuscrite, l'apparat regorge pour l'essentiel des corrections des éditeurs précédents. Un abondant commentaire suit chacun des deux livres et est consacré pour l'essentiel à élucider les sources d'Arnobé, et plus largement ses rapports aux traditions religieuses et mythographiques, ainsi, secondairement, que les rapports littéraires avec d'autres textes. Un index des noms complète le livre ; il aurait été utile de lui joindre un index des passages cités, qui aurait été nécessaire étant donné la richesse du commentaire en la matière.

On peut désormais lire, de bout en bout, le *Contre les païens* d'Arnobé dans la Collection des Universités de France ; ce sera sans doute l'occasion de poursuivre la discussion sur la nature de l'apologie d'Arnobé et sur l'orientation propre de son écrit, en en prenant une vue d'ensemble, puisque le travail sur les sources, certes jamais achevé, trouve ici un fondement solide.

### Irénée de Lyon

Ysabel DE ANDIA (Y. de A.) a fait paraître simultanément, en 2021, deux volumes qui rassemblent un certain nombre de ses contributions dans le champ patristique<sup>9</sup>. Le premier d'entre eux est consacré à Irénée de Lyon, sous le titre *Le fruit de l'Esprit*<sup>10</sup>. Il comporte dix-huit contributions parues depuis 1985<sup>11</sup>, dont l'une semble inédite, tandis qu'une autre est encore en cours de publication ; elles ont paru dans les actes de divers colloques et rencontres (en particulier celles du groupe *Pro Oriente*), ainsi que dans plusieurs recueils de mélanges. Y. de A. s'est attaché à Irénée de Lyon depuis de longues années, en particulier depuis son maître-livre de 1986 (*Homo vivens. Incorruptibilité et divinisation de l'homme selon Irénée*

<sup>9</sup> Voir également *infra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>10</sup> Ysabel DE ANDIA, *Le Fruit de l'Esprit. Études sur Irénée de Lyon*, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Cerf Patrimoines »), 2021 ; 23 × 15, 346 p., prix : 28 €. ISBN : 978-2-204-14641-8.

<sup>11</sup> I, La pseudo-gnose : « La gnose au nom menteur : séductions et divisions », p. 15-36 (1999) ; « L'hérésie et sa réfutation », p. 37-69 (1985) ; « *Opus Spiritus, salus carnis*. Le salut de la chair selon Irénée de Lyon », p. 71-81 (2012). II, L'homme : « À l'image et à la ressemblance de Dieu », p. 85-100 (2019) ; « Adam-enfant chez Irénée de Lyon », p. 101-113 (2013) ; « "Adam au paradis" dans la tradition asiatique et les *Hymnes du paradis* d'Éphrem le Syrien », p. 115-131 (2007). III, Le Christ et l'Esprit : « Le signe de l'Emmanuel et le signe de Jonas. Le Christ vrai Dieu et vrai homme », p. 135-141 (inédit ?) ; « La béatitude des doux », p. 143-154 (1989). IV, L'Église des Apôtres : « Jérusalem, cité de Dieu », p. 157-173 (1990) ; « La menorah, image de l'Église », p. 175-201 (2002) ; « Tradition apostolique et succession épiscopale », p. 203-221 (2010) ; « "La tradition de la vérité" (*Adu. haer.* III, 4, 1) », p. 223-234 (2021) ; « "Le sûr charisme de la vérité" », p. 235-245 (1987). V, Irénée, théologien de l'unité : « Modèles de l'unité des Testaments », p. 249-259 (1987) ; « La symphonie du salut. Modèles musicaux de l'unité dans la multiplicité », p. 261-275 (inédit, colloque de 2020). VI, Actualité d'Irénée à Vatican II : « Le concile et l'après concile », p. 279-291 (1987). VII, Antonio Orbe : « Antonio Orbe *consonantia salutis* », p. 295-314 (2005, avec Eugenio Romero Pose) ; « La théologie du II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles d'Antonio Orbe », p. 315-331 (2013).



de Lyon) ; ce volume d'*opera minora* trace ainsi la courbe des études de l'auteur sur Irénée, autour de divers thèmes : la pseudo-gnose, l'homme, le Christ et l'Esprit, l'Église et les Apôtres, l'unité, mais aussi Irénée à Vatican II et depuis. Les deux contributions finales sont consacrées à Antonio Orbe (1917-2003), figure majeure des recherches sur les premiers siècles chrétiens et en particulier sur la gnose et ce qui l'entoure. Le livre est muni d'un index biblique ; un index consacré aux citations d'Irénée aurait été utile.

## Controverses trinitaires du IV<sup>e</sup> siècle

Après ces étapes un peu disparates dans les premiers siècles chrétiens, je présenterai maintenant un ensemble de livres plus cohérent, formé d'éditions et traductions de textes liés aux controverses doctrinales du IV<sup>e</sup> siècle.

### Athanase d'Alexandrie

Dans le précédent Bulletin, j'avais présenté la traduction si longtemps attendue des *Traité contre les ariens*<sup>12</sup> ; la collection Sources chrétiennes publie de nouveau un volume athanasien, qui propose cette fois la traduction de quatre courts textes d'Athanase (*Tome aux Antiochiens, Lettres à Rufinien, à Jovien et aux Africains*, soit moins d'une cinquantaine de pages de grec dans le format pourtant réduit de la collection), accompagnée d'amples introductions et dus à Annick MARTIN et Xavier MORALES (X. M.)<sup>13</sup>. Le texte grec est repris de l'édition des *Athanasius Werke* (II.8, 2006 ; III.1.4, 2014), avec quelques très rares modifications et sans nouvelle enquête sur la tradition manuscrite. Comme le laisse déjà supposer le duo d'auteur, et comme ils l'indiquent clairement dans l'avant-propos, ce 622<sup>e</sup> volume de la collection prend la suite du 563<sup>e</sup>, qui était déjà dû à Annick Martin et Xavier Morales<sup>14</sup>, plutôt que des *Traité contre les ariens*.

Le livre s'ouvre par un exposé historique d'Annick Martin, qui retrace les débats, les positions et les mouvements du temps, tout en reprenant les discussions historiographiques sur divers points. On peut en résumer ainsi les grandes lignes relatives aux textes traduits dans le livre : le *Tome aux Antiochiens* est issu du synode assemblé par Athanase à Alexandrie après son retour d'exil le 21 février 362 (synode très probablement tenu avant Pâques de la même année, qui tombait le 31 mars) ; le dit synode rassemblait une petite vingtaine de participants, dont deux extérieurs à l'Égypte, mais qui s'y trouvaient alors en exil (Eusèbe de Verceil et Astérios d'Arabie ; Lucifer de Cagliari s'y fit représenter par deux diacres). Est directement liée à ce synode la *Lettre à Rufinien*, qui n'est conservée que par les collections canoniques, et qui traite de la réintégration des clercs qui avaient signé la formule de Rimini (359, homéenne). Le *Tome* serait adressé aux partisans de Méléce à Antioche, séparés des tenants d'Eustathe réunis autout de Paulin, afin de tenter de reconstituer un parti nicéen uni. Cette stratégie est un échec, car aucun des deux partis antiochiens ne veut plier ; à l'automne 363, Méléce réunit un synode à Antioche et se pose en défenseur principal de Nicée, position déjà revendiquée par Athanase. Celui-ci répond avec la *Lettre à Jovien* et reconnaît Paulin comme évêque légitime d'Antioche. La *Lettre catholique* (CPG 2241) ainsi que la *Réfutation de l'hypocrisie de Méléce et d'Eusèbe de Samosate* (CPG 2242) seraient dues à Paulin ou à l'un des siens et seraient à situer dans ce contexte – ces deux textes sont traduits en annexe, voir *infra*. Enfin, la *Lettre aux Africains* vise à réfuter, chez les évêques africains, l'interprétation homéenne du synode de Rimini ; en effet, leur métropolitain, Restitutus de Carthage, n'avait pas fait amende honorable, contrairement à la plupart des autres provinces

<sup>12</sup> « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 106 (2022), p. 79-175, ici p. 96-99.

<sup>13</sup> Annick MARTIN et Xavier MORALES, *Athanase d'Alexandrie, Tome aux Antiochiens, Lettres à Rufinien, à Jovien et aux Africains*. Introduction, traduction et notes A. MARTIN et X. MORALES, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes » 622), 2021 ; 19,5 × 12,5, 291 p., prix : 27 €. ISBN : 978-2-204-14537-4.

<sup>14</sup> A. MARTIN et X. MORALES, *Athanase d'Alexandrie, Lettre sur les synodes. Synodale d'Ancyre. Basile d'Ancyre, Traité sur la foi*, Paris (coll. « Sources chrétiennes », 563), 2013.

occidentales qui se détachent de Rimini et confirmeraient la condamnation de Valens et Ursace. Elle doit être située en 371.

Xavier Morales présente, lui, une introduction pour chacun des textes, qui est davantage centrée sur son contenu théologique. Il revient d'abord sur le genre littéraire du *Tome aux Antiochiens*, qui se situe bien dans le prolongement du synode égyptien de 362, mais est l'œuvre d'Athanase et rédigé après le synode. Destiné à réconcilier mélécien et eustathien, le *Tome* met en avant le symbole de foi de Nicée comme unique pierre de touche – sans pour autant fixer une formule « une substance, trois hypostases ». Le texte se présente comme un interrogatoire des deux partis, qui n'eût pas lieu à Alexandrie et qui constitue donc une sorte de modèle anticipé de la procédure à suivre à Antioche. Il comporte également des développements christologiques, qu'Athanase développa par la suite en particulier dans la *Lettre à Épictète*. X. M. présente très rapidement la tradition textuelle en insistant sur les collections et traditions anciennes qu'on pourrait identifier à partir de la tradition manuscrite médiévale ; peut-être aurait-il simplement fallu être un peu plus prudent en reprenant les hypothèses sur les dates et l'origine de ces collections, qui ne sont que des hypothèses anciennes. Le texte des *Athanasius Werke* est modifié en six points, dont deux différences de ponctuation. On aurait aimé quelques explications supplémentaires sur les « ajouts éditoriaux » de la fin du § 9 et des § 10-11, en particulier une présentation synthétique en introduction. À propos de la *Lettre aux Africains*, X. M. réaffirme son interprétation qui y voit non un retour à une position plus stricte, après une ouverture au dialogue que marquerait le *Tome aux Antiochiens*, mais simplement le maintien de la même position sempiternelle d'Athanase, dans laquelle la substance, qui n'est pas comptée, ni comme une, ni comme trois, reste centrale : 'hypostase', comme 'substance', seraient des termes qui désignent l'acte d'être et d'exister. La formule théologique athanasienne serait celle d'un Dieu unique en une Trinité/Triade ; c'est la divinité qui est une, non la substance, non dénombrable – on notera la comparaison proposée par X. M. avec la lettre *Confidimus quidem* de Damase. C'est sans aucun doute ce quatrième et dernier texte athanasien du volume qui est le plus riche du point de vue du contenu théologique.

La traduction est claire et précise<sup>15</sup>, les notes relativement riches et pleines d'intérêt<sup>16</sup>, même si on aurait parfois aimé un peu plus de détail, par exemple sur l'état textuel du symbole de Nicée citée dans la *Lettre à Jovien*, 3, sur l'usage athanasien (et autres) de telle ou telle citation biblique, comme Jr 2, 13 (*Lettre aux Africains*, 3, 2)<sup>17</sup>, ou encore de telle image,

---

<sup>15</sup> On pourrait cependant discuter certains partis-pris, comme celui qui fait écrire « ceux qui viennent <du parti> des ariens » (p. 105, pour τοὺς ἀπὸ τῶν Ἀρειανῶν – avec une majuscule dans le grec, contrairement à la traduction), réifiant ainsi un « parti » dont l'existence est pour le moins discutée. On aurait pu écrire simplement « de chez les ariens » ou « du groupe des ariens ». On retrouve une démarche assez semblable lorsque le neutre pluriel de la *Lettre aux Africains*, 1, 3 (τὰ ὁμολογηθέντα, p. 194-195) est traduit par « la <profession de foi> » ; les crochets sont de nouveau là, mais une traduction plus neutre (ce qui a été confessé ou professé) aurait tout aussi bien fait l'affaire. L'interprétation de la suite change quelque peu : car αὐτῆν, dans la phrase suivante, semble bien désigner le synode de Nicée (ἡ σύνοδος), et non la profession de foi, comme le suppose les traducteurs. Ce sont donc deux synodes qui sont d'abord opposés, non des professions de foi. Dans la *Lettre à Jovien*, 4 (p. 169), on aurait pu traduire ἀπλῶς par « simplement » plutôt que « tout simplement », qui minimise quelque peu le point étudié. De manière générale, les ajouts, certes signalés entre crochets obliques, sont trop nombreux et forcent parfois le texte.

<sup>16</sup> On corrigera quelques rares coquilles et erreurs : p. 34 n. 2, renvoi à p. 27 n. 4 (et non 2) ; p. 94, le ms. de Milan n'est pas « gr. D 51 sup. » mais « D. 51 sup. » (les manuscrits de l'Ambrosienne sont cotés en continu quelle que soit la langue) ; p. 96, p. 153, p. 188, il aurait fallu donner les cotes des manuscrits mentionnés en passant ; p. 103, écrire « contrecœur » plutôt que « contre cœur » ; pour le traité de Justinien *Contre les monophysites*, cité p. 154 (mais non mentionné dans la bibliographie des sources p. 58), plutôt qu'à la PG, il faudrait renvoyer à l'édition d'E. Schwartz, et à sa reprise par M. Amelotti, R. Albertella et L. Migliardi (voir CPG 6878).

<sup>17</sup> Il est vrai que d'autres dossiers, comme celui sur l'hypostase (*Lettre aux Africains*, 4, 3), bénéficient d'une présentation (p. 206-207 n. 1).

comme les moustiques qui bourdonnent autour (*Lettre aux Africains*, 5, 2)<sup>18</sup>. Le texte et la traduction sont suivis de plusieurs annexes : traduction de la Synodale d'Antioche de 363, avec tableau des signataires ; tableau des destinataires de la lettre de Libère de 366 ; traduction de trois textes eustathiens (CPG 2291, 2241, 2242). Une chronologie, des cartes et des index complètent le volume.

Voilà donc un utile ouvrage, qui permet un accès aisé à plusieurs textes importants d'Athanase, grâce à un travail sûr de commentaire qui les resitue dans le contexte complexe des débats qui les ont vu naître : on connaît depuis longtemps la compétence des deux auteurs, qu'il convient une nouvelle fois de remercier, en espérant que le reste des textes de controverse athanasiens qui manquent encore dans la collection, y compris ceux de plus grande ampleur, seront sous peu traduits comme ceux-ci.

#### Recueil de textes : *Dokumente zur Geschichte des arianischen Streites*

Les travaux philologiques et historiques rendent coutumiers des entreprises de longue haleine ; les *Athanasius Werke* font partie de ces collections d'éditions de textes qui ont traversé le XX<sup>e</sup> siècle et continuent à vivre, pour partie selon le plan initial, au XXI<sup>e</sup> siècle. Cette collection ne comprend pas uniquement les œuvres d'Athanase, comme l'indique son titre, mais aussi la publication, commencée par son fondateur, Hans-Georg Opitz, des textes et documents liés à la « crise arienne »<sup>19</sup>. Deux volumes avaient été publiés du vivant de l'auteur, qui couvraient la période s'étendant jusque vers 333 ; ils contenaient pour l'essentiel l'édition des textes, avec quelques éléments de commentaire. En 2007 (puis en 2014), deux nouveaux volumes ont paru, sous le titre *Dokumente* (et non plus *Urkunden*), marqués également par la publication d'une traduction allemande des textes et par la présence d'éléments critiques plus développés. Le plan d'origine couvrait la période jusqu'au concile de 381, considéré comme la clôture définitive de la crise arienne ; la cinquième livraison ici présentée, due à Hanns Christoph BRENNECKE et Annette VON STOCKHAUSEN, à partir de travaux préparatoire d'Uta HEIL et Christian MÜLLER, achève la couverture de cette période (362-381)<sup>20</sup>, mais les éditeurs annoncent encore deux fascicules supplémentaires. Sans doute, avec une telle amplitude, le titre n'est-il plus tout à fait adéquat et peut-être aurait-il mieux fallu parler de controverses trinitaires, plutôt que de querelle arienne. Le cinquième fascicule rassemble 67 textes, parmi lesquels on trouve fort peu de décisions conciliaires, mais de nombreuses lettres, en particulier de Basile de Césarée, ainsi que des extraits des historiens ecclésiastiques et d'Hilaire de Poitiers<sup>21</sup>.

Chaque texte est muni d'une brève introduction qui précise sa date et son contexte d'élaboration, les modalités de sa transmission ainsi que l'édition utilisée comme base. Le texte original est accompagné d'une traduction allemande, muni d'un appareil critique plus ou moins développé, ainsi que de quelques notes. Lorsque plusieurs textes correspondent à un même événement ou dossier, l'ensemble est muni d'une brève introduction. Les renvois à la littérature secondaire sont en revanche presque totalement absents, y compris lorsque tel ou tel dossier textuel a fait l'objet de débats nourris ; l'argumentation est uniquement soutenue

---

<sup>18</sup> Elle se retrouve par exemple en : *De decretis*, 14, 1 ; *De sententia Dionysii*, 19, 2 ; *Contre les ariens*, III, 59, 1, et paraît propre à Athanase (voir cependant Jean Chrysostome, *In Jn* [PG 59], 172, 13, avec le verbe simple βουβέω).

<sup>19</sup> On trouvera dans l'excellente recension de Marc DelCogliano un utile et clair aperçu de l'histoire des *Athanasius Werke*, et en particulier des *Urkunden* et *Dokumente* : M. DELCOGLIANO, « Review of: Athanasius Werke, Band III/Teil 1, Dokumente zur Geschichte des arianischen Streites, Lieferung 5. », *Bryn Mawr Classical Review*, 2022.03.28 (en ligne : <https://bmcr.brynmawr.edu/2022/2022.03.28/>).

<sup>20</sup> Hanns Christoph BRENNECKE et Annette VON STOCKHAUSEN, à partir de travaux préparatoire d'Uta HEIL et Christian MÜLLER, *Athanasius Werke*. III.1, *Dokumente zur Geschichte des arianischen Streites*. 5, *Bis zum Vorabend der Synode von Konstantinopel (381)*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2020 ; 29,5 × 21, XXIII + p. 639-964. ISBN : 978-3-11-059228-3.

<sup>21</sup> Voir à ce propos *infra*, p. \*\*\*.\*\*\*.

par des renvois aux sources. Il aurait d'ailleurs été utile de préciser parfois les références des textes, entre autres grâce aux numéros de répertoire, par exemple pour le n° 85 : il s'agit de la *Lettre synodale* attribuée à Amphiloque d'Iconium (CPG 3243), dont la paternité est fort discutée<sup>22</sup> – en l'état du volume, il faut se reporter à l'index des textes, à la fin du livre, ou à la liste des Sigles, pour trouver une désignation, abrégée, de l'œuvre. A. von Stockhausen a proposé une nouvelle édition du texte, sans discuter celle d'A. Segneri, qui n'était pourtant pas dépourvue de mérites et fondée sur une démonstration critique sérieuse. De même, l'édition de la *Lettre 5* de Grégoire de Nysse (Dok. 90) aurait dû être fondée sur l'édition de P. Maraval (SC 363, 1990), plutôt que sur l'édition de G. Pasquali dans les *Gregorii Nysseni opera*.

Le livre est complété par une double bibliographie (éditions, classées selon l'éditeur moderne, et littérature secondaire, section très réduite) puis par de riches index : textes édités dans l'ouvrage, citations et allusions bibliques et d'auteurs anciens, personnes (avec de petites notices et des indications de dates pour chacun), lieux, synodes.

Voilà donc un riche recueil de sources, accompagné d'éléments essentiels et qui propose plusieurs éditions nouvelles. On peut regretter, cependant, que les éléments critiques nécessaires à la connaissance des débats autour de ces textes ne soient pas fournis, ne serait-ce que sous une forme minimale : les utilisateurs du livre devront donc chercher par eux-mêmes ces éléments, sans prendre pour argent comptant toutes les affirmations de l'ouvrage.

#### Hilaire de Poitiers

La *Lettre sur les synodes* d'Hilaire de Poitiers constitue un témoignage important sur les controverses théologiques des années 340-350, entre autres par les textes nombreux qu'elle cite, mais elle comporte également des prises de position d'Hilaire lui-même. Du point de vue du genre littéraire, il s'agit donc également d'une œuvre intéressante, qui n'est pas sans analogie avec plusieurs traités d'Athanase (*Sur les décrets du concile de Nicée*, *Sur les synodes de Rimini et de Séleucie*, en particulier) et où s'entremêlent citations de documents synodaux et argumentation théologique. Michael DURST (M. D.) a consacré à ce texte sa thèse d'habilitation, en 1993, laquelle n'a jamais été publiée<sup>23</sup> ; le présent volume de la collection Sources chrétiennes donne accès au texte qu'il a établi, avec une introduction réduite et une traduction française due à André ROCHER (†)<sup>24</sup>. Les parties dues à M. D. ont été traduites par Annie Courbon-Kösters, Dominique Bertrand et Bernard Meunier ont revu et complété le volume : on voit que c'est un travail de longue haleine, et aux multiples auteurs, qui aboutit ainsi, ce dont on ne peut que se réjouir. Sans doute le livre en son état publié en garde-t-il quelques stigmates, qu'il était probablement difficile d'éviter.

La *Lettre*, qui daterait de la fin de 358 ou du début de 359, est écrite en réponse aux évêques de Gaule et de Bretagne réunis en synode peut-être à Pâques 358, alors qu'Hilaire était lui-même exilé en Orient. Si les destinataires principaux sont clairement indiqués et mentionnés comme tels dans le texte, sa dernière section (§ 78-91, avant la brève conclusion du § 92 qui revient aux destinataires initiaux) est adressée aux évêques hoémousiens d'Orient, dont certains sont nommés. La *Lettre* se situe dans le contexte de la préparation du double synode de Rimini et de Séleucie (359). Elle se place donc nettement à une frontière générique : l'exposé théologique est essentiellement constitué par le commentaire des symboles de foi et anathématismes des synodes de Sirmium (deuxième formule, 357), Ancyre

---

<sup>22</sup> Les discussions sur l'authenticité ne sont pas même évoquées ; voir en particulier : Angelo SEGNERI, « *L'epistula synodalis pseudoanfilochiana* (CPG 3243) », *Augustinianum* 55 (2015), p. 47-85.

<sup>23</sup> Elle est cependant disponible en ligne en accès libre : [https://ixtheo.de/search/results?lookfor=superior\\_ppn:170076490X](https://ixtheo.de/search/results?lookfor=superior_ppn:170076490X).

<sup>24</sup> Michael DURST et André ROCHER (†), *Hilaire de Poitiers, Lettre sur les synodes*. Texte, introduction et notes M. DURST, traduction A. ROCHER, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 621) 2021 ; 19,5 × 12,5, 483 p., prix : 45 €. ISBN : 978-2-204-14536-7.

et Sirmium (358), Antioche (deuxième formule, 351), Sardique (343), Sirmium (première formule, 351), auquel il faut joindre le symbole de Nicée (dans la dernière section), avant qu'un exposé dû à Hilaire ne prenne le relais, pour moins d'un quart du livre. M. D. propose l'hypothèse, déjà avancée auparavant, que le dossier correspond à celui des textes pris en compte au synode d'Ancyre et Sirmium de 358. On s'étonne un peu, cependant, que la longue introduction ne thématise jamais le rapport de ce texte avec les *Fragmenta historica* d'Hilaire, dont on attend l'édition et traduction dans la même collection<sup>25</sup>, alors même que M. D. connaît bien cette œuvre qu'il cite pour des éléments ponctuels.

L'introduction, outre quelques pages sur la date, le contenu et le genre du texte, s'attarde longuement à présenter « les synodes et leurs documents » (chap. 6), un développement qui se réfère aux sources primaires mais ne renvoie que fort peu le lecteur à la littérature secondaire, ce qui est dommageable pour un sujet si souvent traité. Le chapitre sur la tradition manuscrite est très nettement un abrégé de l'*Habilitationschrift* de M. Durst, dont il reprend les grandes lignes, mais non la démonstration philologique, sinon pour quelques éléments externes de classement (contenu des manuscrits, titres) ou internes (une faute commune signalée ici ou là) ; un stemma assez détaillé est fourni. Certaines formulations du chapitre sur les principes d'édition surprennent quelque peu<sup>26</sup>, mais la logique d'ensemble paraît claire ; le lecteur dispose également d'une liste des divergences avec l'édition précédente, y compris pour le petit texte des *Apologetica responsa*, qui accompagne la *Lettre* dans une très large part de la tradition manuscrite. Ces quinze courtes sections sont des notes justificatives qui reviendraient à Hilaire lui-même et répondraient aux critiques émises par Lucifer de Cagliari et d'autres personnes de son parti ; elles auraient probablement été composées sous forme de notes marginales et correspondent chacune à un passage précis de la *Lettre*, qu'elles viennent préciser et compléter – leur point d'insertion est d'ailleurs utilement signalé en marge de l'édition.

Le texte, pourvu d'un ample apparat critique et d'un apparat biblique, est accompagné d'une traduction, assez précise<sup>27</sup>, et de notes. Le lecteur aurait aussi été aidé, sans doute, si les numéros de *Clavis* ainsi que les références aux *Dokumente zur Geschichte des arianischen Streites*<sup>28</sup> avaient été donnés pour les documents synodaux, et si les variantes des autres témoins de ces textes avaient été signalées dans un apparat dédié, puisqu'Hilaire est un témoin important de la transmission et de leur réception. On signalera en passant une intéressante formule d'Hilaire (§ 63), qui évoque le bonheur de ses interlocuteurs, lesquels peuvent encore s'en tenir à une confession de foi orale et n'ont pas besoin d'une version rédigée, rendue obligatoire par les controverses théologiques. On aurait aimé que cette affirmation soit mise en contexte, et éventuellement en réseau avec d'autres réflexions sur ce thème du passage de la profession de foi orale à la profession de foi écrite, attribuée aux controverses – on ne trouve d'ailleurs rien sur ce thème, sauf erreur, dans les notes plus complètes de M. D. dans sa thèse.

---

<sup>25</sup> Voir l'annonce et un rapide état de la question dans Michel-Yves PERRIN, « Histoire et doctrines du christianisme latin (Antiquité tardive) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* 118 (2011), p. 177-181, ici p. 178-179.

<sup>26</sup> Par exemple le souci de privilégier « les meilleurs témoins textuels », principe dont on voit mal comment il s'accorde, tel quel, avec l'édition critique fondée sur un stemma, ou encore le souhait de ne proposer des conjectures « que là où c'était inévitable » – mais peut-être est-ce ici seulement une saine réaction contre certaines tendances, particulièrement fréquentes dans la philologie allemande, à recourir lourdement à la conjecture.

<sup>27</sup> On relève deux étrangetés, proches l'une de l'autre (p. 339) : d'une part, la phrase « Car les Églises d'Orient courent un tel danger que, ayant cette foi – quelle elle est, jugez-en –, on trouve peu de gens parmi le clergé ou le peuple » est fort difficile à comprendre en français ; d'autre part, la traduction de *uires... profanorum* par « forces de profanation » surprend (on aurait attendu plus simplement « forces des impies » ou quelque chose de ce genre) : sans doute aurait-il au moins fallu justifier en note.

<sup>28</sup> Voir *supra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

Voilà donc un utile ouvrage, tant pour découvrir de bout en bout le texte d'Hilaire que pour comprendre les modalités de la controverse théologique de l'époque ou encore, même si l'ouvrage n'offre pas toutes les facilités sur ce point, pour confronter la version latine des documents chez Hilaire avec le texte grec des textes cités.

## Exégèse des Psaumes

On retrouvera ici les mêmes auteurs que dans la section précédente, mais pour des œuvres bien différentes, à savoir l'exégèse des Psaumes.

### Athanase d'Alexandrie

Sans doute n'est-ce pas parmi les écrits doctrinaux d'Athanase qu'on chercherait spontanément la *Lettre à Marcellinus*, qui fournit un guide de lecture du Psautier – même si ce guide de lecture s'ancre bien évidemment dans la christologie d'Athanase ; c'est bien dans ce groupe d'œuvres que Kyriakos SAVVIDIS (K. S.) a pourtant édité ce texte, assez court mais si important par sa réception<sup>29</sup>. D. Wyrwa donne, dans la préface, quelques raisons à cet état de fait, liées à l'histoire de l'édition des œuvres d'Athanase. Cette lettre, fort célèbre, a connu une large diffusion, tant à l'intérieur de la tradition manuscrite d'Athanase (*x-Tradition*) que dans des manuscrits de chaînes exégétiques sur le Psautier, mais aussi dans le manuscrit biblique *Alexandrinus*<sup>30</sup>, ainsi que dans des traductions en syriaque, en arménien et en géorgien (la dernière dérive de la précédente, et toutes deux sont paraphrastiques).

L'éditeur a pris en compte, outre les traductions anciennes, 48 manuscrits, 22 pour la tradition des chaînes et 25 pour les corpus athanasiens, plus le *codex Alexandrinus*. Il les classe en cinq familles principales : la première comporte le *codex Alexandrinus* ainsi que trois manuscrits de chaîne<sup>31</sup> ; la deuxième rassemble tous les autres manuscrits de chaîne ; la troisième, tous les manuscrits athanasiens ; la quatrième, la traduction syriaque ; la dernière, les traductions géorgienne et arménienne. L'éditeur retient finalement 28 témoins grecs, dont certains ne sont utilisés qu'à titre complémentaire. On notera que la base de données *Pinakes*<sup>32</sup> recense 69 témoins du texte, dont quelques-uns, il est vrai, ne comportent que des extraits – mais il est fort probable que beaucoup d'autres ne sont pas encore repérés, vu l'état encore déficient de la description des prologues des chaînes aux Psaumes tant dans les catalogues que dans la littérature secondaire et donc dans la base *Pinakes*. La description des manuscrits que fournit l'éditeur est extrêmement sommaire, datée (les catalogues postérieurs à la troisième édition du *Répertoire des bibliothèques et catalogues de manuscrits grecs* de 1995 ne sont pas pris en compte ; certains catalogues pourtant antérieurs sont aussi ignorés) et parfois problématique ; les témoins ne sont jamais traités comme des objets historiques, mais comme de simples réceptacles de variantes<sup>33</sup>. En outre, la famille qui devrait rassembler les

---

<sup>29</sup> Kyriakos SAVVIDIS, *Athanasius Werke*. I.1, *Die dogmatischen Schriften*. 6, *Epistula ad Marcellinum*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2021 ; 29,5 × 21, IV + p. 785-897, prix : 123,95 €. ISBN 978-3-11-070317-7.

<sup>30</sup> Dont il aurait été utile de rappeler la cote : London, British Library, Royal 1.D.VII [Diktyon 74392] pour la partie contenant la lettre.

<sup>31</sup> Oxford, Bodleian Library, Auct. D.4.1 (Diktyon 46972) ; Laud. gr. 42 (Diktyon 48264) ; Paris, BnF, Coislin 275 (Diktyon 49416).

<sup>32</sup> <https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/5083/>.

<sup>33</sup> À propos des manuscrits grecs, et sans aucune prétention à l'exhaustivité, on signalera les erreurs suivantes : confusions entre les cotes, les numéros de catalogue et, pour Venise, les *collocazioni*, avec un usage incohérent entre les différents manuscrits d'une même bibliothèque (Amsterdam, Grande Laure de l'Athos, Naples, Moscou, Venise) ; erreurs de cote (Patmos : 3 et non A 3) ; erreurs sur la date des manuscrits, par exemple pour Città del Vaticano, BAV, Borg. gr. 2 [Diktyon 65155], que l'éditeur date de 1665, alors qu'il s'agit de la date d'une note d'achat, tandis que le livre est datable du 16<sup>e</sup> s. ; ignorance de catalogues loin d'être récents : Paris, BnF, Supplément grec 1038 [Diktyon 53727], datable de la 1<sup>re</sup> moitié du 16<sup>e</sup> s. et copié par Christophe Auer (*RKG* I 381, II 525, III 613) pour cette section ; pour le ms. Hagion Oros, Monè Batopediou, 5-6 [Diktyon 18152-18153], il aurait fallu se reporter au catalogue d'Erich Lamberz (2006) ainsi qu'à ses travaux

chaînes exégétiques est traitée de manière extrêmement confuse : les travaux antérieurs sur les chaînes aux Psaumes ne sont jamais pris en compte<sup>34</sup>, non plus que les éditions qui ont pu les utiliser auparavant, classement qu'il aurait été utile au moins de discuter pour élaborer le classement des témoins<sup>35</sup> ; les manuscrits dont le texte dérive de chaînes, mais qui ne sont pas des chaînes, ne sont pas clairement signalés.

On possède deux témoins partiels d'une traduction syriaque, dont le plus ancien appartient à la Syro-hexaplaire, extrêmement fidèle au texte grec ; au contraire, l'arménien, qui n'est connu que par des extraits et un manuscrit du XIX<sup>e</sup> siècle, est paraphrastique, de même que l'unique témoin géorgien, un manuscrit biblique du X<sup>e</sup> siècle ou du début du XI<sup>e</sup>, qui ne contient qu'une portion du texte. La tradition indirecte est traitée de manière pour le moins sommaire, au prétexte qu'elle n'apporterait que peu au vu de la tradition directe déjà riche – mais le lecteur ne peut en aucun cas en juger en l'état. Les traductions arabe et slavonne sont laissées de côté. L'histoire des éditions est présentée de manière tout aussi sommaire.

Le texte grec est accompagné d'un appareil critique, ainsi que d'un second pour les trois traductions anciennes ; un appareil des sources présente une forme un peu hétéroclite, dans la mesure où l'éditeur y a également inséré des matériaux critiques modernes, sans pour autant prétendre à commenter réellement le texte d'Athanase ni à documenter les interprétations qui ont pu en être fournies. On notera par exemple que les *Homélie sur les Psaumes* d'Origène récemment redécouvertes ne semblent pas avoir été prises en compte, en particulier dans le domaine des théories musicales. Le volume est, de manière tout à fait dommageable, dépourvu de tout index.

Avec cette publication, l'édition des œuvres d'Athanase d'Alexandrie a donc fait de grands progrès et on dispose maintenant d'un texte sans doute plus fiable pour une œuvre d'une grande importance dans le domaine de l'exégèse. Il restera à exploiter ce livre pour son contenu, et à le compléter pour ce qui est de l'histoire des textes et des manuscrits – en espérant que ces recherches ne conduisent pas à modifier fortement le texte établi par K. S.

#### Hilaire de Poitiers

Les *Commentaires sur les Psaumes* d'Hilaire de Poitiers ont bénéficié, depuis 1988, d'une attention suivie, particulièrement renouvelée ces dernières années. En effet, après le long *Commentaire sur le Ps 118*, publié en 1988 par M. Milhau (SC 344 et 347), on doit à Patrick DESCOURTIEUX (P. D.) la publication de trois volumes depuis 2008 (Ps 1-14, SC 515, 2008 ; Ps 51-61, SC 565, 2014 ; Ps 62-66, SC 603, 2019), auquel vient se joindre le présent tome, qui comprend les commentaires aux Ps 66-69 et celui sur le titre du Ps 91<sup>36</sup>, ainsi qu'un nouveau volume paru en 2022 (Ps 119-126, SC 625), que je présenterai l'an prochain. À ce rythme, on disposera bientôt de la totalité des commentaires d'Hilaire au Psautier, qui

---

plus récents, en particulier l'article dans lequel il analyse les sources utilisées par les copistes de Jean VI Cantacuzène pour la réalisation des manuscrits destinés à la donation impériale (voir en particulier E. LAMBERZ, « Beobachtungen zu den patristischen Corpora in der Schenkung des Johannes Kantakuzenos an das Kloster Vatopedi und ihren Vorlagen », dans A. BERGER, S. MARIEV, G. PRINZING et A. RIEHLE (éd.), *Koinotaton Doron. Das späte Byzanz zwischen Machtlosigkeit und kultureller Blüte (1204-1461)*, Berlin, New York [coll. « Byzantinisches Archiv », 31], 2016, p. 87-99).

<sup>34</sup> Qu'il s'agisse de la classification des chaînes aux Psaumes qu'ont proposés les différents répertoires des manuscrits de chaînes, et en dernier lieu la *CPG*, ou surtout de l'ouvrage fondamental de G. Dorival sur les chaînes aux Psaumes (voir la présentation de l'ensemble faite à l'occasion de la parution du dernier volume : « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 [2019], p. 145-243, ici p. 237-240).

<sup>35</sup> On permettra au recenseur de renvoyer par exemple au travail qu'il a mené à propos d'un certain nombre de ces manuscrits dans le cadre d'une édition récente : Marie-Josèphe RONDEAU, Paul GEHIN et Matthieu CASSIN, *Évagre, Scholies aux Psaumes*, I-II, Paris (coll. « Sources chrétiennes », 614–615), 2021, en particulier I, p. 135-241.

<sup>36</sup> Patrick DESCOURTIEUX, *Hilaire de Poitiers, Commentaires sur les Psaumes. IV, Psaumes 67-69 et 91*, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 605), 2020 ; 19,5 × 12,5, 384 p., prix : 35 €. ISBN : 978-2-204-13355-5.

précèdent la grande entreprise augustinienne des *Ennarationes in Psalmos*, elle aussi en cours de traduction française dans la Bibliothèque augustinienne. Il est vrai qu'Hilaire n'a pas commenté tout le *Psautier* : après une introduction, sont commentés les Ps 1-2, 13-14, 51-69, 118-150, ainsi que les titres des Ps 9 et 91. Ce commentaire ordonne le *Psautier* selon trois cinquantaines, lesquelles correspondent à plusieurs niveaux de réalité : la Trinité, tout d'abord, mais aussi la vie du chrétien, avec ses grandes étapes (conversion et pénitence, baptême et vie juste jusqu'à la résurrection, vie éternelle et vision de Dieu) ; dans toutes ces lectures, c'est le Christ qui constitue la clef d'interprétation du *Psautier* pour Hilaire.

Dans la mesure où il constitue l'une des étapes d'un ensemble dont la publication se succède avec une rapidité croissante, le présent livre ne comporte pas d'introduction pleinement développée mais ce qui a été appelé « Avant-propos » et qui présente, en une vingtaine de pages, les seuls traits propres aux commentaires des Psaumes traduits dans ce volume. Le lecteur se reportera à la double introduction présente dans le SC 515, celle de P. D. et celle qu'Hilaire lui-même a placée en tête de l'ensemble de ses écrits sur les Psaumes. Comme le souligne le traducteur, la résurrection, celle du Christ et celle des hommes, constitue un élément central du commentaire des Psaumes ici présentés. Hilaire est également attentif au genre littéraire des pièces du *Psautier*, généralement annoncé dans leur titre ; si les Ps 68 et 69 sont simplement des « psaumes », les Ps 67 et 91 sont des « psaumes chantés », dont la définition, déjà donnée dans l'*Introduction*, est reprise ici au début du commentaire sur le Ps 67. Le commentaire de ce Psaume comprend également l'unique renvoi de la série à une autre œuvre d'Hilaire, en l'occurrence le *De Trinitate*, et a donc été utilisé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle pour dater tout l'ensemble après 360, date d'achèvement supposée de l'œuvre trinitaire. Les hypothèses plus précises restent fort douteuses, d'autant que la rédaction de l'ensemble des commentaires a pu s'étaler sur une longue période. Le Ps 67 est lu comme une somme de l'Ancien et du Nouveau Testament ; le Ps 68 concerne la Passion du Christ – non sans quelques incursions dans des discussions théologiques sur la divinité du Fils ; le commentaire du Ps 69 est, à l'image de celui-ci, fort court, mais non sans intérêt, entre autres à propos du terme *rememoratio* ; le dernier traité ne commente que le titre du Ps 91, comme c'était déjà le cas pour le Ps 9, mais avec grande abondance, autour d'une lecture allégorique du sabbat.

La bibliographie fournie ne fait que compléter celle des volumes précédents, sans s'y substituer. La traduction, précise et élégante, est accompagnée du texte latin de l'édition de J. Doignon (CCSL 61, 1997), modifiée en vingt-six passages (liste p. 22-24). Chaque commentaire est précédé par la traduction du Psaume, à partir du texte latin tel que le commentaire permet de le reconstituer. Les notes éclairent le sens du texte, mais l'ouvrent surtout sur ses sources et sur les parallèles, tant chez Ambroise que chez d'autres auteurs. On notera les fréquents renvois à Cicéron, tout autant qu'à Origène – même si l'état de conservation et d'édition de l'exégèse du *psautier* par l'Alexandrin rend compliquée l'identification sûre des reprises d'Hilaire. Le livre est complété par divers index : biblique, des noms propres, des auteurs anciens, d'une sélection de mots latins (et d'un mot grec). Il se ferme par une série de *corrigenda* aux volumes précédents, qui se résument au renvoi à un compte rendu de M. Milhau et à quelques ajouts aux index des termes latins.

En attendant de pouvoir bientôt lire dans une précieuse traduction annotée la totalité du commentaire d'Hilaire, tout spécialiste des textes patristiques lira avec profit ces commentaires d'une section certes réduite du *Psautier*, mais qui ne manque pas de richesses et constitue un bon exemple de l'art d'Hilaire exégète.



## Auteurs latins des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles

### Ambroise de Milan

Les œuvres d'Ambroise de Milan ont bénéficié de nombreuses éditions depuis des siècles ; le CSEL a cependant entrepris de nouvelles éditions, fondées sur une étude complète de la tradition manuscrite, et Victoria ZIMMERL-PANAGL (V. Z.-P.) a publié en 2021 un premier volume pour les *Discours funèbres*, qui comporte trois textes : *In psalmum 61 (De obitu Gratiani)*, CPL 140 (part.) ; *De obitu Valentiniani*, CPL 158 ; *De obitu Theodosii*, CPL 159, c'est-à-dire les trois discours liés à la mort d'empereurs<sup>37</sup>. Ce volume a été rapidement suivi d'un second, que je présenterai dans le prochain Bulletin.

Le livre comprend, après un bref avant-propos qui présente les textes et l'histoire de la présente édition, ainsi que les raisons qui ont conduit à rassembler les trois discours, une liste des manuscrits contenant l'une ou l'autre des œuvres ici éditées, puis une section consacrée à chacune, qui situe le discours dans son contexte historique et littéraire, retrace l'histoire du texte et justifie son établissement, avant de présenter l'édition critique proprement dite. Celle-ci est accompagnée d'un apparat biblique (et plus largement, des sources et parallèles), d'un apparat des témoins et de l'apparat critique. Une bibliographie et des index (Bible et auteurs anciens) complètent le livre.

Le discours pour Valentinien II fut prononcé juste avant ses funérailles, pendant une cérémonie liturgique de nature indéterminée, tandis que celui pour Théodose I<sup>er</sup> le fut avant le transfert du corps de ce dernier vers Constantinople. Le discours sur le Ps 61 a été transmis avec les précédents, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'une *laudatio funebris* – il avait d'ailleurs été édité en 1919 avec l'*Explanatio psalms XII : le meurtre de l'empereur Gratien*, en 383, est en effet au centre de la deuxième partie du texte, sans pour autant en constituer la totalité du contenu.

L'*In ps. 61* est transmis moins largement que les deux autres discours et n'est pas conservé dans des manuscrits antérieurs aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. Il est tantôt transmis à la fin de la série de douze explication des Psaumes (CPL 140), tantôt avec les autres discours funèbres d'Ambroise, ou bien encore séparément ; les deux groupements principaux correspondent à deux branches clairement distinctes de la tradition manuscrite. L'édition nouvelle diffère en une trentaine de point de la précédente édition du CSEL (1919).

Le *De consolatione / obitu Valentiniani* suit la mort de Valentinien II en 392 à Vienne, dans des conditions peu claires. Les rapports entre la forme écrite, conservée, du texte et son premier état, prononcé, sont difficiles à préciser. La tradition de ce discours est plus ancienne que celle du précédent, avec deux manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle, et des témoins plus abondants ; le texte est soit transmis en corpus avec les autres discours funèbres impériaux, soit avec des commentaires de l'Ancien Testament, un type de corpus que V. Z.-P. étudie en détail (p. 80-84), soit avec les *Lettres* d'Ambroise. L'éditrice semble privilégier un titre *De consolatione Valentiniani*, mais n'édite curieusement aucun titre en tête du texte, et de même pour le discours suivant. L'histoire de la tradition telle que la reconstitue V. Z.-P. paraît assez complexe ; elle la conduit à modifier le texte de la précédente édition (1955) en une vingtaine de points.

Le *De obitu Theodosii* suit la mort de Théodose I<sup>er</sup> à Milan le 17 janvier 395, et précède le départ du corps pour Constantinople. Le Ps 114, pour lequel Ambroise rappelle la familiarité de l'empereur défunt, y joue un rôle central (§ 17-37). La tradition manuscrite, qui remonte de nouveau au IX<sup>e</sup> siècle, est également abondante ; le discours a été transmis tantôt avec le

---

<sup>37</sup> Victoria ZIMMERL-PANAGL, *Ambrosius Mediolanensis, Orationes funebres. I, In psalmum 61, De obitu Gratiani, De consolatione Valentiniani, De obitu Valentiniani, De obitu Theodosii* (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum 106), Berlin, Boston 2021 ; 24,5 × 17,5, relié, XII + 263 p. ISBN : 978-3-11-074719-5.

dixième livre des *Lettres*, tantôt dans le corpus des discours funèbres impériaux. Le texte critique diffère en une trentaine de lieux de celui de la précédente édition (1955).

Il n'est pas question d'entrer ici dans la discussion détaillée de la reconstruction textuelle proposée par V. Z.-P., de manière globale et pour chacun des trois textes édités : on laissera cette tâche aux collègues latinistes et à des recensions séparées. La publication critique de ces textes, fondée sur un inventaire aussi exhaustif que possible des traditions directe et indirecte et sur une étude détaillée de la tradition textuelle de chaque discours, est d'ores et déjà un acquis sûr.

Les œuvres d'Ambroise de Milan occupent déjà une place conséquente dans la collection Sources chrétiennes, avec des textes pastoraux et moraux, pour l'essentiel ; le présent volume, dû à Aline CANELLIS, vient compléter cet ensemble en présentant un texte dont les deux facettes du titre sont importantes, *Élie et le jeûne*<sup>38</sup>. Ce texte de longueur modérée (moins de 10 000 mots) est fondamentalement une exhortation au jeûne et, plus largement, à la sobriété, qui s'appuie sur des figures et des exemples bibliques ; la figure d'Élie, présente dans le titre, est l'une de ces figures, et d'importance, mais le prophète est loin d'être aussi central dans l'ouvrage que le titre pourrait le laisser penser.

Le texte est malaisé à dater, car il est formé à partir d'homélies prononcées par Ambroise, mises ensemble et largement retravaillées. On reconnaît en général dans la mention des hymnes du § 55 une indication d'un *terminus post quem* en 386, c'est-à-dire après l'introduction des hymnes dans la liturgie ambrosienne lors de « l'affaire des basiliques », et les éditeurs proposent une datation pendant la période 387-390. L'œuvre, si elle est issue de la prédication ambrosienne et en garde encore des traces, comme telle allusion à la lecture du jour, a fait l'objet d'un travail de réécriture important. Elle se situe dans la proximité de Pâques et exhorte au jeûne préparatoire à la fête, en particulier (mais pas seulement) pour les catéchumènes. Une première partie fait l'apologie du jeûne, tandis que la deuxième peint les méfaits de l'ivrognerie et de ses conséquences ; la troisième et dernière partie montre comment le jeûne prépare à la vie céleste. C'est surtout dans la première partie que les figures bibliques jouent un rôle central. L'introduction du volume présente une analyse du contenu et de la forme de l'ouvrage ambrosien et s'attache tant au rôle de ces personnages bibliques qu'au travail d'écriture d'Ambroise. Elle montre également, à la suite d'autres auteurs, la dette de l'évêque de Milan aux homélies de Basile de Césarée sur le jeûne, ainsi qu'à l'homélie contre les ivrognes et à l'exhortation au baptême<sup>39</sup>, qui servent d'inspiration et ne sont pas servilement décalquées, ainsi que l'influence de Tertullien, en particulier de son *Traité sur le jeûne* ; Origène figure aussi parmi les sources dont s'inspire Ambroise<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> Aline CANELLIS, *Ambroise de Milan, Élie et le jeûne*. Texte, introduction, traduction et notes, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 611), 2020 ; 19,5 × 12,5, 298 p., prix : 37 €. ISBN : 978-2-204-13978-6.

<sup>39</sup> La remarque de l'auteur (p. 38) qui semble s'étonner qu'Ambroise n'utilise pas le *Traité sur le baptême* de Basile semble oublier les doutes importants qui pèsent sur l'authenticité de ce texte basilien. De même, p. 43 n. 3, il faudrait rappeler que l'authenticité basilienne du *Commentaire sur Isaïe* est très largement discutée et rarement acceptée aujourd'hui, sinon par E. Cattaneo (voir en particulier, à ce sujet, les contributions rassemblées dans *Sacris erudiri* 59 [2020], ainsi que les dernières discussions dans *Augustinianum* 62.1 [2022] ; l'unique référence bibliographique indiquée n. 4 p. 45 est trop ancienne et partielle) ; une brève discussion de l'authenticité figure enfin p. 46, mais avec pour seule référence l'ouvrage d'E. Cattaneo, dont les conclusions ont été largement remises en cause depuis.

<sup>40</sup> On a quelque doute sur l'usage direct de Philon que laisse supposer la p. 40 (voir aussi p. 41, « ces sources juives et patristiques » : ne faut-il pas plutôt supposer un intermédiaire origénien, ou des intermédiaires ? La chose est plus manifeste encore p. 44, lorsqu'est reprise l'hypothèse d'une influence numérolgique de Philon : la phrase semble inclure dans cette influence la mention de l'Évangile et de la résurrection au 8<sup>e</sup> jour, ce qui implique nécessairement une relecture chrétienne de Philon.

Le volume présente une nouvelle édition, qui prend opportunément la suite de celle de *CSEL*, laquelle datait de 1897, puis de celle des *Opera omnia* d'Ambroise publiée avec traduction italienne (1985), et s'appuie également sur les travaux menés par divers chercheurs et qui ont mis au jour de nouveaux témoins, voire ont étudié la tradition manuscrite de l'œuvre. L'auteur dénombre 33 manuscrits, mais seuls les quatre plus anciens (jusqu'au 10<sup>e</sup> siècle) sont présentés au moins sommairement ; les autres ne bénéficient que d'un signalement, sans même un renvoi aux catalogues ou à la bibliographie. De manière un peu surprenante pour le lecteur, la présentation de l'histoire du texte part des éditions imprimées<sup>41</sup>, en particulier des deux plus récentes. Le classement de la tradition manuscrite semble mené essentiellement à partir du travail des éditeurs précédents, auquel les douze « nouveaux manuscrits » sont confrontés. La démonstration des apparentements et le classement des témoins est sommaire – ce qui ne veut pas dire qu'il est injustifié, au contraire, mais le lecteur doit se débrouiller seul, ou presque, s'il veut évaluer la portée de la démonstration. Le chapitre comporte également quelques éléments sur la tradition indirecte, qui n'a malheureusement été repérée qu'à partir des citations introduites par le nom d'Ambroise ; il aurait été utile au lecteur que les bornes de ces citations figurent dans un apparat dédié sous le texte (et non dans la seule introduction) et que leurs leçons soient intégrées à l'apparat critique, au moins pour les plus anciennes. L'édition proprement dite repose sur les quatre manuscrits les plus anciens (qui sont déjà la base des éditions antérieures)<sup>42</sup> : **P** constituerait une branche indépendante, tandis que **G** et **H** descendraient du frère de **R**, constituant la seconde branche du stemma. L'éditrice a également prêté une grande attention aux éditions précédentes, largement présentes dans l'apparat. Son texte s'écarte en vingt lieux de celui de l'éditeur précédent (liste fournie et commentée).

La traduction, qui est claire et aisément lisible, fait face au texte latin et est accompagnée de notes suffisantes, avec de fréquents renvois aux études antérieures sur le texte, ce qui est bienvenu<sup>43</sup>. On aurait parfois souhaité une disposition du texte latin *per cola et commata*, au moins pour les passages où la structure rhétorique et rythmique est particulièrement manifeste (voir par ex. § 4), afin de mieux prendre conscience du rythme oratoire de la prose d'Ambroise, mais sans doute le volume même du livre rendait-il la chose difficile. Un index scripturaire et un index des sources complètent le livre.

A. Canellis offre ainsi au lecteur un utile volume des Sources chrétiennes, qui facilite l'accès à un beau texte ambrosien, lequel est en outre loin d'être sans intérêt dans le panorama plus large des textes sur le jeûne et la préparation au baptême.

### Évode d'Uzalis et le manichéisme

Parmi les controverses menées par l'Église des premiers siècles, les querelles théologiques internes et l'apologétique contre les religions païennes dominant largement la production. Cependant, les discussions avec des mouvements proches du christianisme par certains aspects, mais qui lui étaient radicalement étrangers sous d'autres perspectives ne sont pas

<sup>41</sup> On note également une étrange formule (p. 53) qui présente le rassemblement des œuvres ambrosiennes au 12<sup>e</sup> siècle comme une *editio princeps* : la formule se comprend, mais elle aurait peut-être pu appeler une nuance ou une précaution. S'il y a un travail d'*editio* du texte, il ne s'agit bien sûr pas, à cette époque, d'une édition imprimée. Or *princeps*, ici, impliquerait que ce soit le premier travail d'*editio* du texte ambrosien à avoir été réalisé, ce qui demanderait au moins à être démontré.

<sup>42</sup> **P**, Paris, BnF, Latin 1732, VII<sup>e</sup> s. (daté par erreur du 8<sup>e</sup> s. dans le titre du paragraphe où il est présenté) ; **R**, Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 140, IX<sup>e</sup> s. ; **G**, Sankt-Gallen, Stifsbibliothek, 559, X<sup>e</sup> s. (extrême fin du IX<sup>e</sup> s. d'après l'introduction, X<sup>e</sup> s. d'après la liste des sigles) ; **H**, London, British Library, Harley 6509, X<sup>e</sup> s.

<sup>43</sup> Le lecteur reste cependant parfois un peu sur sa faim, par exemple à propos de l'amiante mentionnée aux § 19 et 20, à propos des Trois enfants et de Daniel : on aurait aimé un peu de bibliographie (le passage de G. Madec mentionné n. 2 p. 151 ne concerne que les Chaldéens) et quelques mots pour situer cette lecture dans l'histoire de l'interprétation du passage. Au contraire, les résumés de livres bibliques, comme pour Judith ou Esther (p. 167, 169) paraissent inutiles pour les lecteurs des Sources chrétiennes.

moins importantes. C'est en particulier le cas du manichéisme, religion à laquelle les chrétiens se sont affrontés tout autour du bassin méditerranéen. Parmi les œuvres qui réfutent la religion de Mani, un traité assez court, attribué à Évode d'Uzalis, contemporain et ami d'Augustin d'Hippone, a fait l'objet d'une ample étude par Aäron VANSPAUWEN (A. V.), qui en propose l'édition et la traduction, accompagnées d'études diverses<sup>44</sup>. L'édition du texte, avec sa justification philologique, la traduction et les notes de critique textuelle, avaient déjà été publiées par le même auteur sous forme d'article en 2018<sup>45</sup>. C'est donc une part importante du livre qui était déjà disponible ; on ne peut cependant que regretter que l'auteur – et sans doute l'éditeur – ait fait le choix de ne pas reprendre la démonstration philologique qui justifie l'établissement du texte dans le volume ici présenté ; de ce fait, le lecteur sera obligé de se reporter à l'article de *Sacris erudiri*, pour cette seule raison, alors qu'il aurait sinon pu disposer, en un seul livre, de tout le nécessaire pour l'étude de ce texte.

Le présent ouvrage, version publiée de la thèse de doctorat soutenue à la KU Leuven en 2019 (dir. A. Dupont et G. Partoens), comporte plusieurs sections assez nettement distinctes. Une première partie propose une étude d'ensemble du traité *Contre les manichéens*. Suit, après une ample bibliographie, l'édition et traduction anglaise du texte, avec des notes très réduites, puis quelques notes relatives à l'établissement du texte. Viennent encore deux appendices assez amples, qui rassemblent la présentation des manuscrits de l'œuvre, puis une liste des lieux parallèles et sources, principalement augustiniens, pour un grand nombre de phrases du traité. On trouve enfin les index essentiels pour un tel ouvrage : textes bibliques, autres textes, manuscrits, noms anciens et lieux.

La première partie du livre est structurée en sept chapitres : Vie d'Évode ; étude des manuscrits du *Contre les manichéens* ; attribution ; contenu et langue ; sources ; théologie anti-manichéenne ; le *Contre les manichéens* comme source sur le manichéisme. Deux questions principales parcourent l'ouvrage et en justifient la forme : celle de l'attribution de l'œuvre à Évode, tout d'abord, et celle du rapport du traité au manichéisme et aux autres œuvres anti-manichéennes, ensuite. En effet, l'attribution à Évode est attestée par une section significative de la tradition manuscrite (mais non par la tradition indirecte), mais comme une hypothèse, aux côtés d'une attribution également hypothétique à Augustin. Aucun autre élément externe ne permet de corroborer cette attribution à Évode, et aucun élément interne n'est dirimant ; A. V. peut donc simplement montrer qu'il n'y a pas de contradiction entre le texte et ce qu'on sait par ailleurs d'Évode. Quant à l'interprétation de l'attribution à Augustin par une part conséquente de la tradition manuscrite, l'auteur soutient à bon droit qu'elle est probablement secondaire et plus simple à expliquer qu'une attribution secondaire à Évode, si peu connu par ailleurs. On notera en outre que les modalités de transmission du texte, qui circule avec un corpus de textes presque tous augustiniens, a pu favoriser ce glissement, comme il explique d'ailleurs la contamination du titre *aduersus manichaeos* avec la fin du titre augustinien qui précède (*de fide catholica*), pour produire le titre composite sous lequel le traité était jusqu'alors connu (*De fide catholica aduersus manichaeos*).

L'étude du traité proprement dite l'aborde sous différents aspects, y compris celui du rythme et des clausules ou de l'usage de la rhétorique. A. V. propose, à partir des sources augustiniennes qu'il identifie, de situer la rédaction du texte entre 420 et 425 (après le *Contra aduersarium legis et prophetarum libri duo* d'Augustin, et avant l'*Epistula ad abbatem Valentinum* d'Évode). Outre l'étude du rapport à Augustin, ainsi qu'à des sources grecques

---

<sup>44</sup> Aäron VANSPAUWEN, *In Defence of Faith, Against the Manichaeans. Critical Edition and Historical, Literary and Theological Study of the Treatise Aduersus Manichaeos, Attributed to Evodius of Uzalis*, Turnhout, Brepols (coll. « Instrumenta Patristica et Mediaevalia », 79), 2020 ; 24 × 16, relié, 520 p. ISBN : 978-2-503-58995-4.

<sup>45</sup> A. VANSPAUWEN, « The Anti-Manichaean Treatise *De fide contra Manichaeos*, Attributed to Evodius of Uzalis: Critical Edition and Translation », *Sacris erudiri* 57 (2018), p. 7-116.

auxquelles Évode aurait pu avoir un accès direct, l'auteur délimite la connaissance qu'avait Évode du manichéisme et de ses textes ; au sein du canon manichéen, seuls l'*Epistula fundamenti* et le *Thesaurus* semblent avoir été consultés directement, parfois dans un état textuel différent de celui que connaissait l'évêque d'Hippone. Il serait trop long de déployer ici et de discuter tous les aspects traités par l'auteur dans cet ouvrage ; les spécialistes d'Augustin – le lecteur de ce Bulletin se souviendra que j'ai volontairement et d'emblée exclu de son champ les travaux sur l'évêque d'Hippone – et ceux du manichéisme seront les mieux à même d'en évaluer la valeur et d'en discuter la portée. Pour les lecteurs qui n'appartiennent ni à l'un, ni à l'autre groupe, le livre d'A. V. offrira cependant un intéressant exemple de discussion d'une attribution problématique, ainsi que d'un ouvrage de controverse doctrinale, dans le contexte d'Afrique du Nord.

## Cappadociens et Némésius d'Émèse

Revenons maintenant au monde hellénophone, et à des auteurs plus connus, tant pour des éditions de texte que pour des études thématiques.

### Grégoire de Nazianze

En 2004 a paru dans la Collection des Universités de France, série grecque, un premier volume consacré aux poèmes de Grégoire de Nazianze, avec la première partie des *Poèmes personnels* (II, 1, 1-11, selon la classification reçue ; CPG 3036) ; ce livre était dû au travail de Jean Bernardi, André Tuilier et Guillaume Bady, et posait les fondements de l'édition de l'ensemble des poèmes. Depuis, aucun autre volume n'était paru, jusqu'au récent livre de R. Michelle BENIN (R. M. B.), qui donne l'édition et la traduction des huit *Poèmes épistolaires* (II, 2 ; CPG 3037), soit 2025 vers<sup>46</sup>.

La présentation de l'auteur que propose R. M. B. dès sa note liminaire ne manquera pas de surprendre le lecteur, voire de susciter des interrogations légitimes<sup>47</sup>, par exemple quand la traductrice suggère que le Cappadocien se serait acquis le titre d'imprécateur<sup>48</sup>, ou encore quand elle en fait le seul poète du monde patristique grec et décrit son œuvre comme principalement poétique. Le tableau historique et ecclésial qui est tracé en ouverture de l'introduction, souvent daté dans ses sources et ses modèles interprétatifs, laissera sans doute songeur plus d'un spécialiste de la période et peut-être aurait-il mieux valu s'en dispenser<sup>49</sup>.

R. M. B. considère que ces poèmes sont des lettres réelles, non fictives, et dans le même temps d'œuvres littéraires, dont les destinataires appartiennent tous aux couches sociales supérieures. Elle en propose une analyse d'ensemble, qui cherche à en dégager les modèles, chrétiens et profanes, et les formes poétiques ; on résiste davantage, cependant, à sa vision de

---

<sup>46</sup> R. Michelle BENIN, *Saint Grégoire de Nazianze, Œuvres poétiques. II, Poèmes épistolaires (II, 2, 1-8)*, Paris Belles Lettres (coll. « Collection des Universités de France, Série grecque », 559), 2021 ; 19 × 12,5, LVI + 226 p. dont 118 doubles, prix : 60 €. ISBN : 978-2-251-00642-0.

<sup>47</sup> Quel sens donner à la formulation suivante : les auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive « ne craignent pas l'hétérodoxie due aux querelles dogmatiques du temps » (p. XIII) ? Si elle signifie que ces auteurs combattent souvent contre des courants qu'ils jugent hétérodoxes, alors rien d'étonnant ni de neuf ; si, au contraire, elle signifie que ces mêmes auteurs ne craignent pas d'adopter des positions hétérodoxes, alors la chose demanderait pour le moins à être précisée et démontrée, au cas par cas.

<sup>48</sup> Pourtant, à en croire sa note (n. 7, p. XIII), le titre lui viendrait non de sa réception antique et médiévale, mais de Jean Bernardi.

<sup>49</sup> On s'étonne de lire encore que le christianisme ancien est « par nature, hostile à la culture grecque traditionnelle » (p. XXI). Il paraît périlleux d'affirmer que le néoplatonisme « s'épanouit aux second et troisième siècle » (p. XXV), alors que ce courant commence traditionnellement avec Plotin, actif au III<sup>e</sup> siècle. Le tableau des relations entre Grégoire et Apollinaire (p. XXVIII-XXIX) laisse également de côté bien des éléments importants d'un point de vue théologique – sans parler de l'acceptation, sans critique et même sans question, de l'attribution de la *Métaphrase des Psaumes* à Apollinaire ; sur ce point, voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 106 (2022), p. 79-175, ici p. 105-108. La liste des supposés courants doctrinaux de la fin du V<sup>e</sup> siècle (trinitaires, Apollinaristes, Nestoriens, monophysites et autres hétérodoxes, p. XLIX) laisse entrevoir une certaine confusion.

l'auteur comme personnage narcissique et romantique. Le travail d'édition critique et d'étude de la tradition manuscrite est mené d'une manière peu usuelle dans la collection, avec des renvois appuyés au volume précédent et des confusions déroutantes<sup>50</sup>, ainsi qu'une absence totale de classement des témoins retenus. De même, le *Poème 8*, dont l'attribution est pour le moins discutée, et qui est aujourd'hui généralement considéré comme l'œuvre d'Amphiloque d'Iconium (CPG 3230), plutôt que de Grégoire, est ici présentée comme l'œuvre de Grégoire de Nazianze sans argumentation réelle, sinon quelques mots pour dire que tel ou tel élément pourrait bien correspondre à Grégoire, comme la mention finale de la Trinité, et sans discussion des positions antérieures ; l'auteur ne semble pas non plus consciente de ce que le ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1553 n'est pas le seul témoin du grand florilège des *Hiera*.

Chacun des poèmes épistolaires est pourvu d'une notice, dont l'essentiel est consacré à une présentation du contenu et de la composition du texte. Les datations, pourtant loin d'être évidentes et qui posent, en outre, la question d'une reprise ultérieure du texte par Grégoire lui-même, comme c'est le cas pour ses *Discours*, sont affirmées sans argument ou bibliographie. Les deux premières épîtres (à Hellénios et à Julianos) sont des suppliques à des magistrats pour demander une exemption d'impôts pour les moines et clercs. Les épîtres III, IV et V sont des interventions de Grégoire dans des conflits entre père et fils. Le poème VI est un discours d'envoi à Olympias pour son mariage, auquel Grégoire n'assiste pas ; le texte fait donc fonction de cadeau distant de la part du Nazianzène et fournit à la jeune épouse des conseils pour sa vie de femme. L'épître VII est adressée à Némésios, *praeses* de Cappadoce, qui se situe cette fois sur le plan religieux : Grégoire cherche à convaincre son interlocuteur de se tourner vers le christianisme. Pas un mot n'est dit, dans cette introduction, des hypothèses qui ont voulu voir dans ce Némésios l'auteur du *De natura hominis* – œuvre qui aurait été rédigée après une éventuelle conversion<sup>51</sup>. On a parlé plus haut du huitième poème, du fait de son inauthenticité probable.

La traduction est assez précise, même si elle a plutôt tendance à développer les formulations brachylogiques du Nazianzène, ce qui facilite la compréhension mais fait perdre quelque peu de vue la forme même de son style. Les notes sont assez abondantes et fournissent tant des parallèles avec la langue poétique grecque, en particulier homérique, qu'avec l'hypotexte biblique et le reste des œuvres de Grégoire de Nazianze<sup>52</sup>. Elles auraient parfois pu fournir un peu plus d'éléments d'interprétation, par exemple à propos de II, 9 : il ne s'agit sans doute pas seulement de pauvres, mais bien de lépreux, dont la maladie a dévoré les

---

<sup>50</sup> Ainsi de l'affirmation répétée que la « vulgate de toutes les éditions modernes » p. XLIX est la *PG*, alors que celle-ci ne fait que reproduire l'édition bénédictine, et que les recherches du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles ont précisément visé à établir un texte fiable, qui ne se réduise pas à cet état acquis.

<sup>51</sup> L'auteur de ces lignes ne soutient en aucun cas cette identification ; mais il aurait au moins fallu la discuter, vu sa prégnance dans la bibliographie. Voir également dans ce Bulletin *infra*, p. \*\*\*.\*\*\*.

<sup>52</sup> Les renvois au Nouveau Testament, pour un lectorat habitué aux textes chrétiens de l'Antiquité, sont sans doute trop nombreux et souvent trop généraux. Pour les personnes citées, il aurait été utile de renvoyer systématiquement aux répertoires prosopographiques en usage, en note ou dans l'index final. On trouve parfois des indications qui induisent le lecteur en erreur ; ainsi, en I, 111 (n. 42 p. 20), R. M. B. renvoie sans explication à la notion des deux voies, avec des références classiques et bibliques ; pourtant, il n'est question ici que d'un seul chemin, certes ardu. De même, la n. 1, p. 54, sur le terme 'inengendré', aurait dû renvoyer non à la christologie mais aux controverses trinitaires, et plus particulièrement aux débats avec Aèce et Eunome. La référence au *De interpretatione* d'Aristote comme fondement de la tradition antique du commentaire philosophique, qui serait en particulier consacré aux textes homériques, est pour le moins déroutante (p. 154-155 n. 6, affirmation reprise n. 9 p. 155-156, où est en outre ajoutée une confusion entre les commentaires platoniciens de Proclus, ses commentaires des poètes, et sa *Théologie platonicienne*). Enfin, la traduction de πρόσωπον, en contexte trinitaire, par « aspects de Dieu » (n. 35 p. 204) se passe de tout commentaire.

chairs<sup>53</sup>. Contrairement aux usages de la collection et de la maison d'édition, de trop nombreuses erreurs et coquilles demeurent dans les notes<sup>54</sup>. Le livre se termine par un index des noms et des notions, puis un index biblique.

Il est bon que l'on dispose d'une édition critique de l'ensemble de ces épîtres en vers – même si plusieurs avaient fait l'objet, ces dernières décennies, d'éditions individuelles – accompagnée d'une traduction française annotée. On peut faire crédit à l'éditrice de la qualité de son travail éditorial et de ses choix, et la qualité de la traduction française est sans nul doute assurée par la maîtrise du grec qu'on connaît au réviseur du volume, Vincent Déroche. On ne peut que regretter vivement, cependant, que l'appareil critique qui accompagne ces poèmes soit si problématique, voire défectueux, phénomène auquel cette collection a rarement habitué ses lecteurs.

C'est un tout autre genre de travail que je présenterai maintenant, certes plus aride mais sans doute plus assuré. Depuis de longues années, le Centre d'études sur Grégoire de Nazianze de Louvain-la-Neuve s'attache à l'étude des textes de Grégoire de Nazianze et à leur édition. La sous-collection *Corpus Nazianzenum* du *Corpus christianorum, series graeca* a déjà accueilli la publication de nombreuses traductions orientales (syriaque, arménien, géorgien, arabe), ainsi que quelques rares textes grecs, dont une seule édition de deux discours du Nazianzène, qui suscita d'amples débats, au sein même de l'équipe. Alessandro CAPONE (A. C.) ouvre une nouvelle série au sein de cette sous-collection, dédiée cette fois aux traductions latines, avec la publication de la traduction ancienne des *Lettres* 102 et 101 à Clédonius, deux des trois « lettres théologiques »<sup>55</sup>. Ces deux lettres, qui s'attaquent à Apollinaire et aux siens – avec la *Lettre* 202, à Nectaire – ont été transmises pour l'essentiel avec les *Discours*, d'où leur intégration dans la publication lovaniste ; on sait en effet que l'équipe de Louvain s'est consacrée à la seule tradition des *Discours*, à l'exclusion des lettres et des poèmes. La traduction de ces deux lettres nous est connue par un unique manuscrit qu'on peut sans doute dater du IX<sup>e</sup> siècle (Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, San Marco 584), et qui transmet un intéressant ensemble de traditions latines de textes patristiques grecs (Athanasie et pseudo-Athanasie, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse (?), pseudo-Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, Proclus de Constantinople). Outre ces deux lettres, la section Grégoire de Nazianze contient également la traduction des *Discours* 45 et 19 et celle du *Poème* I, 3, 3 (*Carmen ad uirginem*).

---

<sup>53</sup> Sur cette catégorie particulière de « pauvres » dans le discours cappadocien et les fondations qui leur ont été réservées, en particulier probablement la Basiliade, voir l'ouvrage de D. Caner, présenté dans ce Bulletin *infra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>54</sup> Indications bibliographiques erronées ou incomplètes (attribution de l'ouvrage posthume de G. L. Prestige, *Saint Basil the Great and Apollinaris of Laodicea*, à son éditeur, H. Chadwick) ; ponctuation et indication de page restées en italique après un titre ; confusion entre collection et contribution à un ouvrage collectif (par ex. n. 19, p. XX, pour l'ouvrage pourtant classique de Sophie Métivier sur la Cappadoce), ou entre un compte rendu de colloque par M. Alexandre et les actes de ce colloque lui-même (n. 17 p. 10). On s'étonne aussi que les collections des ouvrages ne soient que sporadiquement mentionnées, y compris lorsqu'il s'agirait de renvoyer à la collection Sources chrétiennes, pourtant incontournable pour un tel sujet, ou qu'elles soient remplacées par une mention abrégée de l'éditeur (et avec erreur de date flagrante, par ex. n. 9, p. 156 : le volume d'Héraclite édité par F. Buffière précisément dans la CUF date de 1962, non de 2010). Les confusions relèvent des deux domaines, bibliographique et critique, lorsque l'auteur confond deux volumes de Sources chrétiennes et « 2 recueils d'homélies en prose » (p. 182 n. 3), pour les œuvres d'Amphiloque. L'index biblique comporte enfin de nombreuses erreurs.

<sup>55</sup> Alessandro CAPONE, Bastien KINDT et Bernard COULIE, *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera. Versio latina. I, Epistulae 102 et 101*. Édition Alessandro CAPONE, index des mots Bastien KINDT et Bernard COULIE, Turnhout, Brepols (coll. « Corpus Christianorum, Series Graeca », 99, « Corpus Nazianzenum », 32) 2021 ; 25 × 16, relié, XXXVI + 101 p. ISBN : 978-2-503-59512-2.

Le manuscrit a fait l'objet d'un certain nombre de copies, totales ou partielles, au xv<sup>e</sup> siècle ; il a été ensuite remis à l'honneur par Giovanni Mercati. Benoît Gain lui a consacré une monographie en 1994, tirée de sa thèse soutenue en 1989 sous la direction de Jacques Fontaine, et Ivano Costa, dans les années 1990, a publié plusieurs articles importants, en éditant en particulier la traduction des textes athanasiens. Dès 1987, Claudio Moreschini avait fourni une édition provisoire des textes de Grégoire de Nazianze contenus dans ce manuscrit, reprise et légèrement corrigée en 1997. Alessandro Capone donne ici une édition critique complète des deux lettres : elle s'appuie sur le ms. de Florence, bien sûr, ainsi que sur une collation complète des *descripti*, qui fournit quelques conjectures intéressantes. L'apparat critique est complété par un second apparat dans lequel l'éditeur confronte la traduction latine au texte grec, dès que la démarche présente un intérêt. Cette comparaison s'appuie sur l'édition de P. Gallay (1974), pour le texte et pour la connaissance des variantes des manuscrits grecs – avec quelques vérifications ponctuelles dans les manuscrits eux-mêmes. Le second apparat, ainsi que les commentaires fournis par l'éditeur en introduction<sup>56</sup>, offrent une intéressante discussion des modalités de traduction, très littérales, mais aussi du rapport de la traduction latine à la tradition directe grecque, dans la mesure où elle est connue par l'édition Gallay. L'édition est solide et offrira un appui utile lorsqu'on en viendra un jour à l'édition critique du texte grec de ces lettres.

La connaissance de la traduction latine est magistralement complétée, à la fin du volume, par un double index, latin-grec et grec-latin, qui occupe environ soixante-quinze pages, avec son introduction. Œuvre de Bastien KINDT et de Bernard COULIE, en coopération étroite avec A. C., il offre une analyse lemmatisée de tous les mots du texte et leur correspondance dans l'autre langue, pour chacune des occurrences dans les deux lettres – on aurait simplement pu souhaiter que les anomalies apparentes de traduction qui résultent en fait de ce que le traducteur latin traduisait parfois un texte différent de celui qu'a retenu P. Gallay soient signalées et éventuellement expliquées en note : elles le sont ailleurs dans l'ouvrage, mais il n'y a pas de signalement ou de renvoi clair dans l'index. Voilà donc un très précieux outil pour l'étude des modalités de traduction du grec au latin à la période tardo-antique, et plus précisément pour mieux comprendre la méthode mise en œuvre par le traducteur des textes rassemblés dans le ms. San Marco 584, si toutes ces traductions remontent bien à un traducteur unique.

L'introduction comprend en outre un rapide récapitulatif sur l'origine de ces lettres : A. C. reprend les hypothèses de R. Pouchet et N. McLynn, en inversant l'ordre reçu depuis les mauristes (102, puis 101), et il situe leur composition à la fin du printemps 382, tandis que la *Lettre* 202 daterait du « synode des partis » de 383. À propos du ms. San Marco 584, A. C. se contente de reprendre les hypothèses de B. Gain sur l'origine des traductions et la datation du manuscrit, sans apporter de neuf en ce domaine, alors même que la reconstitution proposée par B. Gain repose sur des bases étroites et fragiles, pour ne pas dire plus – mais au moins les présentait-il comme des hypothèses<sup>57</sup>. Peut-être aurait-il été intéressant de disposer de développements un peu plus fournis sur la méthode du traducteur.

<sup>56</sup> Avec de fréquents renvois à deux études antérieures : A. CAPONE, « Per una nuova edizione della versione latina dei testi gregoriani contenuti nel *Laurentianus San Marco 584* : le *Epistole a Cleodono* », dans A. CAPONE, A. BECCARISI (éd.), *Aliter. Controversie religiose e definizioni di identità tra Tardoantico e Medioevo*, Roma, 2015, p. 29-51 ; IDEM, « Sulla versione latina delle *Epistole a Cleodono* », *Augustinianum* 55 (2015), p. 381-403.

<sup>57</sup> Il aurait au moins fallu citer Bernard BISCHOFF, *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts, mit Ausnahme der wisigotischen*, I, Wiesbaden, 1998, p. 264, pour la datation du manuscrit (2<sup>e</sup> tiers du IX<sup>e</sup> s.) et sa localisation (France du Nord), ainsi que la distinction des mains. Voir également sur l'ouvrage de B. Gain, les réserves discrètes de Jean-Robert POUCHET, « B. Gain, *Traductions latines des Pères grecs* : La collection du manuscrit *Laurentianus San Marco 584* », *Revue d'histoire ecclésiastique* 90.1, 1995, p. 116-119, à la fin de sa recension, à propos des hypothèses nombreuses et souvent peu étayées de l'auteur, et les réserves très explicites et fondées de Claudio MORESCHINI, « B. Gain, *Traductions latines des Pères grecs* : La



L'édition des deux lettres occupe une place fort réduite dans l'ouvrage (18 p.), mais essentielle ; grâce au travail d'A. C., nous avons maintenant une base solide pour prendre en compte le texte latin des lettres. Les index de B. Kindt et B. Coulie offrent en complément un très utile instrument de travail pour l'étude des traductions gréco-latines anciennes, en particulier celles du manuscrit San Marco 584.

### Grégoire de Nysse

Les textes hagiographiques et biographiques de Grégoire de Nysse ne sont sans doute pas celles de ses œuvres qui sont les plus étudiées, même si elles sont loin d'avoir été négligées, comme en témoigne par exemple le 5<sup>e</sup> colloque Grégoire de Nysse (Mainz, 1982), mais aussi de nombreuses autres études, éditions et traductions. C'est cependant à une partie de ces écrits qu'Allison L. GRAY (A. L. G.) a consacré sa thèse de doctorat (Université de Chicago, *New Testament and Early Christian Literature*, 2016), dont elle vient de publier une version révisée<sup>58</sup>. L'auteur a choisi trois textes, qu'elle isole largement des autres écrits de Grégoire, y compris hagiographiques : l'*Éloge de Grégoire le Thaumaturge*, la *Vie de Moïse* et la *Vie de Macrine*, sélection qu'elle justifie par plusieurs critères : ce seraient des *bioi* encomiastiques, caractérisés par une présentation chronologique de la vie de leurs sujets, construites selon les points structurants de la théorie antique de l'éloge. A. L. G. propose en outre une approche qui concentre l'attention sur la portée de ces vies pour leur lecteur, à qui elles présentent un modèle de vie et de vertu. Après une introduction assez ample, le livre est organisé en sept chapitres, autour des points de l'éloge : *prooimion*, *genos*, *anatrophè*, *paideia*, *praxeis* (présentation et interprétation), *thanatos*, le tout suivi d'une conclusion. Le thème du tissage, qui apparaît dès le titre et qui est utilisé comme métaphore de la composition littéraire, joue un rôle important mais qui ne paraît toutefois pas essentiel à la lecture.

L'analyse de l'auteur s'appuie sur de nombreuses citations ainsi que sur des résumés de divers passages des trois œuvres ; chacun des chapitres prend en compte les trois œuvres nysséennes, de manière successive et en les comparant. A. L. G. a fait le choix de fonder son étude sur la théorie rhétorique telle qu'elle est présentée dans les *Progymnasmata*, en particulier ceux d'Aphthonius ; elle laisse étrangement de côté les traités de Ménandre le rhéteur sur l'éloge et ne mentionne à aucun moment l'ouvrage de référence de Laurent Pernot à ce sujet<sup>59</sup>. Même sur les *Progymnasmata*, l'auteur ignore les éditions et traductions de Michel Patillon – sauf celle d'Aelius Théon – comme elle laisse plus largement de côté l'essentiel de la bibliographie francophone. La lecture de l'auteur s'appuie donc sur un corpus théorique antique partiel et dont l'interprétation ne repose pas sur l'ensemble des travaux disponibles, en particulier pas sur certains des plus importants. Cependant, l'axe de lecture proposé par A. L. G. pour ces trois textes nysséens est loin d'être sans intérêt : comme l'auteur le montre à partir de ce qu'a écrit Grégoire lui-même, il s'agit bien d'œuvres qui visent à l'utilité de leurs lecteurs en leur fournissant des modèles de vie. On s'étonne un peu, dans ce cadre, que l'auteur n'ait pas discuté plus en détail tant les différents titres transmis pour ces textes que les destinataires divers que leur donne la tradition manuscrite. Les destinataires réels, historiques, des trois œuvres ne sont pas plus discutés, au profit d'un lecteur idéal qui n'est certes pas sans intérêt, mais dont la consistance aurait pu être renforcée

---

collection du manuscrit *Laurentianus San Marco 584*. Édition des lettres de Basile de Césarée », *Koinōnia* 19 (1995), p. 90-92 (« una serie di ipotesi alquanto fantasiose, che si sostengono l'una con l'altra », à propos de l'origine de la collection).

<sup>58</sup> Allison L. GRAY, *Gregory of Nyssa as Biographer. Weaving Lives for Virtuous Readers*, Tübingen, Mohr Siebeck (coll. « Studien und Texte zu Antike und Christentum », 123), 2021 ; 23 × 15,5, XIII + 290 p. ISBN : 978-3-16-157558-7.

<sup>59</sup> Laurent PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, I-II, Paris (coll. « Études augustiniennes, série Antiquité », 137-138), 1993. Faut-il mentionner également que l'auteur semble ignorer le caractère non homogène du corpus hermogénien et les questions de datation et de contexte que pose cette hétérogénéité ?

par la considération des destinataires immédiats. Pour le dossier de Macrine, on s'étonne aussi que les rapports de la *Vie* avec la *Lettre 19* et le dialogue *Sur l'âme et la résurrection*, qui complètent directement la *Vie*, n'aient pas été discutés. C'est cependant une autre double contextualisation dont l'absence amoindrit largement la portée de l'ouvrage : en effet, l'auteur ne met jamais ou presque en perspective les trois textes nysséens avec les vies de philosophes de l'Antiquité tardive<sup>60</sup>, non plus qu'avec les autres textes hagiographiques de l'Antiquité chrétienne, y compris ceux qui prennent la forme d'un *bios*. On a donc, dans ce livre, une étude intéressante de la construction rhétorique comparée des trois textes nysséens et une étude de leur portée pour un lecteur chrétien, mais sans que l'auteur parvienne à caractériser nettement ce qui est propre à ces trois textes et à leur auteur, par rapport au reste de la production biographique de l'Antiquité tardive. Ce n'est d'ailleurs par un hasard si elle prend plutôt ses comparaisons dans la littérature biographique plus ancienne, classique et hellénistique. On a vu plus haut que la littérature secondaire était pour le moins traitée de manière déficiente<sup>61</sup> ; cela vaut aussi pour les éditions des textes nysséens, lesquels sont cités en référence à la version en ligne, payante, des *Gregorii Nysseni opera*, plutôt qu'aux éditions critiques publiées.

Voilà donc un livre intéressant, qui propose une lecture souvent fine de trois textes nysséens dans le contexte de leur réception par un lecteur chrétien, auquel ils fournissent un modèle de vie chrétienne. Il aurait cependant gagné à mettre ces textes en perspective avec les autres vies tardo-antiques, dont la fonction est largement similaires, que ces vies soient ou non chrétiennes.

Les études thématiques sur l'œuvre de Grégoire de Nysse ont été particulièrement nombreuses ces dernières années, sans pour autant épuiser les approches possibles. Michael Motia (M. M.), dans l'ouvrage *Imitations of Infinity. Gregory of Nyssa and the Transformation of Mimesis*<sup>62</sup>, tiré de sa thèse de doctorat, s'attache à éclairer les modalités particulières de l'imitation qui caractérisent le christianisme, puisque Grégoire le définit comme l'imitation de la nature divine dans le *De professione christiana* (136, 7-8), alors même que les définitions du christianisme sont loin d'être courantes dans l'Antiquité. L'ouvrage a gardé dans sa forme les traces de son origine doctorale américaine, puisque sa première moitié est consacrée à l'étude de la *mimèsis* chez Platon, dans le néoplatonisme et dans l'Antiquité chrétienne avant Grégoire, tandis qu'un peu moins d'une centaine de pages, qui forment la seconde partie, sont proprement consacrées à l'évêque de Nysse. Le livre s'ouvre par une introduction qui trace rapidement mais clairement le cadre intellectuel de

<sup>60</sup> On consultera en particulier, sur ce corpus, le recueil d'études de Richard GOULET, *Études sur les vies de philosophes dans l'Antiquité tardive : Diogène Laërce, Porphyre de Tyr, Eunape de Sardes*, Paris (coll. « Textes et traditions », 1), 2001. On se serait aussi attendu à voir cités et utilisés la *Vie de Plotin* de Porphyre, le *Proclus ou du bonheur* de Marinus, ou encore la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate, sans parler de l'œuvre d'Eunape de Sardes.

<sup>61</sup> Il manque par exemple l'essentiel des publications de Johan Leemans, qui a très largement publié sur les éloges de martyrs par Grégoire de Nysse, ou encore l'article de Marguerite HARL, « Les trois quarantaines de la vie de Moïse, schéma idéal de la vie du moine-évêque chez les Pères cappadociens », dans *Le Déchiffrement du sens. Études sur l'herméneutique chrétienne d'Origène à Grégoire de Nysse*, Paris (coll. « Études augustiniennes, série Antiquité », 135), 1993, p. 301-306 (*Revue des études grecques* 80 [1967], p. 407-412), alors même que l'auteur évoque cette tripartition (n. 3, p. 92). Pour le genre littéraire du *De anima et resurrectione* et ses modèles platoniciens (n. 19, p. 132), il aurait fallu citer au moins Henriette M. MEISSNER, *Rhetorik und Theologie. Der Dialog Gregors von Nyssa De anima et resurrectione*, Frankfurt-am-Main, Bern, New York, Paris (coll. « Patrologia », 1), 1991, à côté de l'ouvrage beaucoup plus problématique de Ch. Apostolopoulos.

<sup>62</sup> Michael MOTIA, *Imitations of Infinity. Gregory of Nyssa and the Transformation of Mimesis*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press (coll. « Divinations: Rereading Late Ancient Religion »), 2021 ; 23,5 × 15,5, relié, 275 p. ISBN : 978-0-8122-5313-9.

l'enquête et dégage d'emblée deux facettes de l'imitation, ontologique (participation à Dieu) et esthétique (représentation de Dieu), dont M. M. trouve l'origine dans les textes platoniciens. L'auteur propose également un bref panorama sur la place de l'imitation dans l'étude des religions.

Je ne m'arrêterai pas sur la première moitié de l'ouvrage, qui présente certes un intérêt réel mais dont l'étude nous entraînerait d'une part hors du champ de ce bulletin, et me conduirait d'autre part à de trop longues discussions. Je consacrerai donc ma présentation aux trois chapitres qui sont consacrés à Grégoire de Nysse. Le premier d'entre eux porte sur le traité *Sur la perfection*, et M. M. s'intéresse dans ce cadre au rôle des noms divins dans l'imitation, à la figure de Paul, mais aussi à la nature de la distinction introduite par Grégoire entre ce qu'on peut imiter et ce qui, faute de pouvoir être imité, doit être révéré et adoré (*Perf.* 178, 11-14). Le deuxième chapitre concerne les lieux et s'ouvre par des considérations sur les relations complexes de Grégoire avec la notion de Terre sainte et le pèlerinage, question déjà souvent abordée mais sans doute pas sous cet angle. Ce sont ensuite le traité *Sur les titres des Psaumes* et les *Homélie sur le Cantique* qui fournissent deux itinéraires de l'homme vers Dieu et permettent d'en rendre sensible au lecteur des espaces affectifs, qui lui font toucher le caractère infini de la divinité et du chemin vers elle. Le dernier chapitre concerne l'aspect sans doute le plus évident de l'imitation, à savoir l'imitation de personnes ou de personnages, avec Moïse et Macrine, ainsi qu'un aperçu, trop bref, sur les saints comme modèles – il y aurait eu bien davantage à dire, et des choses d'importance, à ce sujet, ou du moins aurait-il fallu renvoyer plus largement aux études essentielles en la matière<sup>63</sup>. La conclusion, ramassée, reprend quelques éléments essentiels de l'étude, dont l'articulation entre amour et imitation, particulièrement adaptée aux modèles qui ne peuvent être connus, dont Dieu lui-même. Ces quelques pages sont également marquées par un souci réel de dégager la portée contemporaine des réflexions de Grégoire. Sans doute est-on moins convaincu par l'ouverture, rapide voire sommaire, sur Proclus, Philopon et Augustin, mais c'est la loi du genre.

Le livre témoigne d'un réel travail d'écriture, avec un certain bonheur ; il s'appuie assez largement, en outre, sur différents écrits de Grégoire, qu'il cite en traduction. Cette élégance a cependant quelques contreparties ; en particulier, le lecteur cherche souvent en vain des résumés clairs des points acquis, des définitions et des distinctions nettes et repérables au plan conceptuel. Sans doute est-ce dû à la volonté de l'auteur de ne pas forcer dans un cadre trop rigide les textes qui forment sa trame, mais la conséquence en est qu'il est difficile de résumer, au terme du parcours, les acquis du livre. Si le lecteur patient qui aura suivi toute la démonstration se sera probablement construit une image mentale des différentes facettes de l'imitation, il demeure malaisé d'en réutiliser les conclusions ou les avancées. On trouve pourtant, parfois, des passages plus synthétiques, qui sont fort bienvenus<sup>64</sup>. La technique d'écriture, qui consiste à rapprocher des citations prises à des œuvres diverses, conduit parfois à forcer indûment le texte, voire à conduire le lecteur au contre-sens<sup>65</sup>. Le choix même des passages étudiés est parfois discutable ; dans l'étude de Moïse comme modèle, on aurait attendu une étude plus serrée et plus complète de la fin du prologue de la *Vie de Moïse*, où Grégoire traite explicitement la question des difficultés d'imitation d'une figure lointaine dans le temps, l'espace et le mode de vie, et propose des moyens de transposition. Cette section du

---

<sup>63</sup> On s'étonne un peu que l'auteur ne recourt qu'à l'étude de Vassiliki M. Limberis sur le culte des saints, et ignore totalement les nombreuses et importantes études de Johan Leemans à ce sujet par exemple.

<sup>64</sup> Voir par exemple p. 118, par rapport à l'imitation du Christ et à l'articulation étroite entre imitation et adoration.

<sup>65</sup> Ainsi, p. 153, la citation du *De tridui spatio* (p. 303, 10) ne concerne en rien la forme à donner à un sanctuaire martyrial, mais la raison du type de mort subi par le Christ. Il aurait mieux valu étudier, dans ce contexte, la *Lettre 25* (mentionnée en note de manière générique), qui concerne précisément la construction d'un tel édifice cultuel et a suscité de nombreuses études dans d'autres perspectives.

prologue est certes évoquée, mais fort rapidement, et tard dans la discussion de cette question. Au contraire, d'autres approches ont déjà été tellement mises en œuvre (ainsi de la réflexion sur le genre dans la *Vie de Macrine*) qu'il est difficile d'apporter du neuf et qu'il vaudrait peut-être mieux, dans ce cas, abrégé la chose. L'auteur prête également une certaine attention au genre littéraire et aux destinataires éventuels des textes qu'il étudie, ce dont on ne peut que se réjouir. Toutefois, M. M. se repose un peu trop sur la présentation qui a été donnée naguère de ces éléments, entre autres par J. Daniélou ou par A. Silvas, et qui est loin d'être toujours satisfaisante. Il est vrai que le dossier demanderait à être repris dans son intégralité et que les données sont loin d'être toujours claires ; sans doute aurait-il été bon d'être un peu plus prudent dans la présentation de ces éléments, en particulier dans le corps du texte.

Si M. M. connaît visiblement bien la bibliographie anglophone, y compris en dehors de son champ direct de compétence, c'est beaucoup moins le cas pour les études publiées dans d'autres langues, y compris lorsqu'elles concernent directement son sujet<sup>66</sup> ou portent sur des œuvres de Grégoire qu'il étudie plus ou moins en détail<sup>67</sup>. Le traitement des éditions est plus litigieux encore ; d'une part, il aurait été bon de recourir aux éditions nouvelles parues dans la collection Sources chrétiennes pour nombre d'œuvres nysséennes, et ce d'autant plus qu'elles sont pourvues d'introductions substantielles, dont certaines sections ne sont pas sans rapport avec l'objet de l'auteur<sup>68</sup> ; d'autre part, il conviendrait de citer les éditions des GNO selon leur publication papier, et non selon leur seule forme électronique<sup>69</sup>. L'utilisation plus complète des travaux antérieurs aurait sûrement permis à l'auteur d'aller plus loin encore dans son étude des textes et de la pensée de l'auteur. Elle lui aurait aussi permis, sans doute, d'être moins prisonnier des reconstitutions historiques ou théoriques parfois discutables de certains de ses prédécesseurs.

Voilà donc un livre intéressant, riche, qui fournit sans doute davantage au lecteur des suggestions, plus qu'une démonstration. En ce sens, paradoxalement, il sera sans doute plus utile aux lecteurs qui ne sont pas spécialistes de Grégoire de Nysse ; pour ceux qui connaissent déjà bien cet auteur, et qui acceptent de suivre M. M. dans le chemin parfois sinueux qu'il trace, ils gagneront à coup sûr beaucoup à lire l'ouvrage, même si ce gain ne se manifestera pas forcément directement et sous forme d'éléments concrets et isolables.

### Némésius d'Émèse

Le traité *Sur la nature de l'homme* que la tradition attribue à un certain Némésius, évêque d'Émèse, lequel n'est pas connu par ailleurs, a suscité depuis l'Antiquité une attention soutenue, tant pour son contenu propre que pour les sources nombreuses qu'il utilise et auxquelles il donne accès. Depuis l'édition critique de M. Morani (1987) et la traduction de R. Sharples et P. van der Eijk (2008), on dispose d'une base de travail relativement assurée

---

<sup>66</sup> On se serait par exemple attendu à ce que l'auteur ait utilisé, dans son étude de Moïse et de Paul comme modèles, Ysabel DE ANDIA, « Moïse et Paul, modèles de l'expérience mystique chez Grégoire de Nysse et Denys l'Aréopagite », *Studia Patristica* 48 (2010), p. 189-204. Et ce d'autant plus que M. M. a consacré un article à l'imitation de Paul chez Grégoire, le Pseudo-Denys et Jean Chrysostome, où il ne fait pas plus usage ou mention du travail d'Y. de Andia.

<sup>67</sup> Les actes du colloque de Rome sur les *Homélies sur le Cantique* de Grégoire auraient dû être cités et utilisés (Giulio MASPERO, Miguel BRUGAROLAS et Ilaria VIGORELLI (éd.), *Gregory of Nyssa: In Canticum Canticorum: Analytical and Supporting Studies. Proceedings of the 13th International Colloquium on Gregory of Nyssa (Rome, 17-20 September 2014)*, Leiden, Boston (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 150), 2018), de même que l'étude fondamentale de Franz DÜNZL, *Braut und Bräutigam: die Auslegung des Canticum durch Gregor von Nyssa*, Tübingen, Allemagne (coll. « Beiträge zur Geschichte der biblischen Exegese », 32), 1993, ou encore les travaux sur l'infinité divine d'O. SFERLEA, « L'infinité divine chez Grégoire de Nysse : de l'anthropologie à la polémique trinitaire », *Vigiliae Christianae* 67 (2013), p. 137-168 ; IDEM, *Αόριστος. Le thème de l'infini chez Grégoire de Nysse*, Thèse de Doctorat, École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses 2010.

<sup>68</sup> En particulier celle de Jean REYNARD (SC 466), 2002, pour le traité *Sur les titres des Psaumes*.

<sup>69</sup> Et qui plus est, de ne pas renvoyer seulement à la page, mais aussi aux lignes concernées.

pour étudier le texte, et plusieurs travaux ont précédé ou suivi la traduction anglaise. David Lloyd DUSENBURY (D. L. D.) a consacré sa thèse de doctorat, à Leuven, à cet auteur et à ce texte, et c'est de ce travail qu'est issu le volume que je présente ici<sup>70</sup>. L'hypothèse de l'auteur est qu'il faut lire le traité comme un tout unifié par une conception de l'âme et de l'homme régie par le modèle de la cité. La liberté de l'homme serait l'idée centrale de Némésius, pour qui l'homme est caractérisé par le savoir qu'il peut choisir le juste ou l'injuste. Ailleurs, l'auteur affirme cependant que le fil conducteur du traité serait à chercher dans la tripartition substance, puissance et acte – ce qui n'est pas nécessairement contradictoire mais demanderait à être articulé plus nettement avec ses autres affirmations. Le plan d'ensemble de l'ouvrage paraît assez simple : après un premier chapitre qui pose le cadre général et propose plusieurs hypothèses, y compris historiques, à propos de l'auteur, le livre comporte quatre chapitres qui traiteraient dans l'ordre le texte de Némésius selon sa division en chapitres (The World City [ch. 1] ; The Union of Substances [ch. 2-5] ; The Organization of Powers [ch. 6-28] ; The Logic of Law [ch. 29-43]). Cependant, malgré cette apparente simplicité générale, le propos de D. L. D. est pour le moins difficile à suivre.

En effet, celui-ci renvoie sans cesse en note à des passages plus ou moins étendus du traité de Némésius, mais en ne citant que des fragments de phrases, jamais des raisonnements développés ou complets, ce qui est particulièrement fatiguant pour le lecteur et ne permet que rarement de comprendre le déroulement de la pensée de Némésius et d'évaluer la pertinence de l'analyse de D. L. D. En outre, la progression du raisonnement est loin d'être claire ; le plan de l'ouvrage prétend suivre le texte de Némésius, ce qui se défendrait tout à fait si la démonstration de D. L. D. suivait effectivement la démarche de l'auteur – ce qui n'est pas le cas. La structure interne des chapitres ne laisse pas apparaître une progression logique claire et aucune conclusion intermédiaire ou récapitulation ne vient rassembler les principaux éléments acquis ; la chose est vraie même pour la conclusion de l'ouvrage, qui prolonge l'étude du traité de Némésius par celle de sa reprise par Jean Damascène, sans pour autant donner à lire une présentation claire des conclusions de l'auteur. Enfin, D. L. D. mélange assez largement les concepts et les termes effectivement utilisés par Némésius et ceux dont il reconstitue la présence ou qu'il abstrait des formulations de l'auteur, ce qui ne va pas toujours sans difficulté.

En deuxième lieu, la démarche de D. L. D. s'appuie sur une série d'hypothèses, qui ne sont pas toutes d'une égale probabilité, et qui ne sont surtout pas toutes démontrées avec une rigueur suffisante. On peut admettre sans trop de difficulté, avec la plupart des commentateurs antérieurs, que le traité *Sur la nature de l'homme* n'est pas achevé ; on suit aussi assez volontiers l'auteur lorsqu'il suggère que si Némésius a reçu, d'une manière ou d'une autre, une formation médicale, ou du moins qu'il a acquis des connaissances en ce domaine, il s'agit pour l'essentiel de connaissances livresques, et non d'une pratique effective de la médecine. Il est en revanche beaucoup plus difficile de suivre D. L. D. lorsqu'il cherche à montrer que l'auteur du traité *Sur la nature de l'homme* doit être identifié avec le gouverneur de Cappadoce destinataire de la *Lettre 79* de Grégoire de Nazianze (et du *Poème II, 2, 7*<sup>71</sup>) ; les arguments sont faibles et la supposée formation juridique de l'auteur du traité, qui constitue l'un des points-clefs de l'argumentation de l'auteur, reste largement à prouver – et ne suffirait pas, fut-elle établie, à assurer l'identification. De même, le lien supposé entre l'ouvrage de Némésius et le traité perdu de Zénon *Sur la nature de l'homme*, de même que sur le contenu de l'ouvrage de Zénon, sont loin d'emporter la conviction.

---

<sup>70</sup> David Lloyd DUSENBURY, *Nemesius of Emesa on Human Nature: A Cosmopolitan Anthropology from Roman Syria*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Studies »), 2021 ; 24 × 16, relié, XXIV + 205 p. ISBN : 978-0-19-885696-2.

<sup>71</sup> Voir sur ce point la présentation du volume d'édition et traduction de ces poèmes dans ce Bulletin, *supra* p. \*\*\*-\*\*\*.

La bibliographie est assez largement déficiente, et les choix faits parmi les études existantes ne sont pas toujours heureux ; ainsi de la place accordée aux travaux d'I. Ramelli, qui ne serait pas gênante s'ils étaient équilibrés, pour le champ patristique, par d'autres études, ce qui est loin d'être toujours le cas. Dans le domaine philosophique également, des études fondamentales pour le sujet traité, comme le livre de D. O'Meara sur les théories politiques dans le platonisme tardif<sup>72</sup>, pour ne citer qu'un exemple, manquent à l'appel ; on pourrait en dire autant sur les questions abordées de manière plus ponctuelles comme l'esclavage ou la notion de *méthorios*<sup>73</sup>. L'auteur tend en outre à s'appuyer sur des hypothèses parfois fort problématiques (par exemple p. 71 sur l'origine supposée de Chalcidius), et ce sans appui bibliographique ou presque. De même, il semble ignorer les débats historiographiques nombreux qui ont remis en cause les hypothèses du premier XX<sup>e</sup> siècle qui tendaient à voir une influence massive de Posidonius et de son commentaire sur le *Timée*, alors même que le texte est perdu<sup>74</sup> – on pourrait faire des remarques similaires sur l'utilisation du livre de D. Amand sur Carnéade, qui semble faire fi de tous les travaux plus récents sur l'auteur et sur le scepticisme.

On ne peut donc que regretter, après avoir lu ce livre, que les intuitions de l'auteur et sa lecture sûrement attentive du texte de Némésius n'aient pas été mieux mises en valeur par D. L. D. lui-même<sup>75</sup> ; certains lecteurs trouveront sûrement dans ce volume des éléments intéressants, mais il n'est pas sûr que l'ouvrage constitue pour autant une avancée réelle dans les études sur Némésius, auteur qui est loin d'être négligé comme l'affirme D. L. D.<sup>76</sup>

## Auteurs grecs et latins, V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles

### Cyrille d'Alexandrie

Dans le Bulletin de 2017<sup>77</sup>, j'avais présenté la traduction des livres III à V du *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie, due à Marie-Odile Boulnois avec Jean Bouffartigue et Pierre Castan. Est paru en 2021 un nouveau volume des Sources chrétiennes pour le *Contre Julien*, qui contient cette fois les livres VIII et IX et est dû principalement à Marie-Odile BOULNOIS (M.-O. B.) – la traduction avait d'abord été préparée avec Jean BOUFFARTIGUE, avant le décès de celui-ci<sup>78</sup>. Le texte grec en est de nouveau repris à l'édition des *Griechischen christlichen Schriftsteller*, due cette fois à W. Kinzig et plusieurs collaborateurs<sup>79</sup>. Je ne reprendrai pas ici la présentation d'ensemble de l'ouvrage de Cyrille et de celui de Julien qu'il réfute, déjà faite dans les Bulletins cités. Le présent volume comporte une ample introduction de plus de deux

<sup>72</sup> Dominic J. O'MEARA, *Platonopolis: Platonic Political Philosophy in Late Antiquity*, Oxford, 2003.

<sup>73</sup> Il aurait fallu sur ce thème citer et consulter l'étude fondamentale de Jean DANIELOU, « La notion de confin (μεθόριος) chez Grégoire de Nysse », *Recherches de Science religieuse* 49 (1961), p. 161-187 (et sa reprise dans IDEM, *L'être et le temps chez Grégoire de Nysse*, Leiden, 1970), entre autres pour la question du rôle de Philon, que D. L. D. aborde précisément p. 56 sq.

<sup>74</sup> Pour des orientations sur l'état récent de la question, voir par exemple Jörn LANG, « Posidonius d'Apamée », dans Richard GOULET (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, V, Paris, 2012, p. 1481-1501.

<sup>75</sup> On notera des réserves similaires aux nôtres à propos d'un autre livre du même, dans plusieurs comptes rendus. Voir par exemple : Francisco L. LISI, « Dusenbury D. L., *Platonic Legislations. An Essay on Legal Critique in Ancient Greece* », *Études platoniciennes* 16 (2021), <https://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/1821> ; V. Bradley LEWIS, « D. L. Dusenbury, *Platonic Legislations: An Essay on Legal Critique in Ancient Greece* », *The Journal of Hellenic Studies* 139 (2019), p. 273-274.

<sup>76</sup> On consultera avec profit la recension de Diego DE BRASI, *Zeitschrift für Antikes Christentum* 26 (2022), p. 353-357, qui souligne en particulier le recours non maîtrisé aux hypothèses.

<sup>77</sup> « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 101 (2017), p. 475-567, ici p. 514-516.

<sup>78</sup> Marie-Odile BOULNOIS et Jean BOUFFARTIGUE, *Cyrille d'Alexandrie, Contre Julien. IV, Livres VIII-IX. Introduction et notes M.-O. BOULNOIS, traduction M.-O. BOULNOIS et J. BOUFFARTIGUE*, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 624), 2021 ; 19,5 × 12,5, 708 p., prix : 64 €. ISBN : 978-2-204-14548-0.

<sup>79</sup> Voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 102 (2018), p. 299-375, ici p. 325-328.

cents pages, suivie du texte grec et de la traduction annotée des deux livres VIII et IX ; viennent ensuite une série de treize notes complémentaires, bienvenues, qui permettent à la traductrice de développer plus longuement différents dossiers, puis une annexe sur les rapports entre le *Contre Julien* VIII et la *Lettre festale* XV (a. 427)<sup>80</sup>, qui présentent des parallèles thématiques et lexicaux. M.-O. B. considère qu'il peut s'agir d'un indice pour dater la rédaction du livre VIII, mais que d'autres éléments, en particulier de vocabulaire, tendraient au contraire à situer la rédaction du *Contre Julien* après l'ouverture de la crise nestorienne ; la question reste donc ouverte. Trois index, biblique, des sources, des auteurs cités par la traductrice, complètent le livre.

Les livres VIII et IX présentent un aspect neuf dans la réfutation de Julien par Cyrille, dans la mesure où celui-ci réduit le nombre d'extraits qu'il cite et réfute, d'une part, et traite de sujets plus doctrinaux, d'autre part, ce qui suit pour partie, mais pas uniquement, le fil du texte de Julien, comme le montre M.-O. B. en introduction. Figurent en effet dans le livre VIII trois longs développements sur l'accomplissement des prophéties par le Christ, la divinité du Fils, l'incarnation : au-delà de la réfutation de son adversaire, c'est à un véritable enseignement chrétien que se livre Cyrille. Le livre IX revient à des extraits plus nombreux et à une plus grande diversité de thèmes, mais sa première partie poursuit le développement théologique sur le Christ et son œuvre salvifique, tandis que la deuxième traite des rapports des chrétiens à la Loi. L'introduction présente tout d'abord un résumé de l'argumentation des deux livres, puis une étude des sources des objections de Julien, parmi lesquelles il faut mentionner au premier chef le *Contre Celse* d'Origène. Le troisième chapitre, beaucoup plus ample, étudie les critiques de Julien en matière de théologie (monothéisme et Trinité) et la doctrine de Cyrille telle qu'elle est exposée ici ; il est suivi par un autre, un peu plus bref, sur le Christ. Le dernier chapitre de l'introduction concerne les sources profanes mentionnées par Cyrille, ainsi que les intermédiaires qu'on peut identifier dans l'accès de l'évêque d'Alexandrie à ces sources, au premier rang desquels Eusèbe de Césarée. Cyrille cite en effet dans ces livres, comme dans les précédents, de très nombreux auteurs non chrétiens, dont la plupart appartiennent à la tradition platonicienne (Platon [et pseudo], Plutarque, Numénius, Plotin, Amélius, Porphyre, mais aussi le pseudo-Isocrate, Euripide et le *corpus hermeticum*) ; M.-O. B. étudie en détail les modalités argumentatives et stylistiques de chacune de ces citations, afin d'en dégager les raisons et la portée, ainsi que l'importance éventuelle pour l'établissement du texte cité. On relèvera en passant (p. 196-201) un intéressant développement sur les rapports entre Cyrille d'Alexandrie et le traité *De trinitate* attribué à Didyme l'Aveugle. C'est un texte et un sujet qui suscite des travaux soutenus depuis plusieurs années ; M.-O. B., sans se prononcer de manière définitive, suggère que c'est le pseudo-Didyme qui emprunte à Cyrille, en particulier à partir d'une étude du vocabulaire et de l'usage de certains termes et formulations rares<sup>81</sup>. L'introduction s'achève par quelques pages

<sup>80</sup> Question que l'auteur avait déjà abordé dans un article récent : M.-O. BOULNOIS, « Le livre VIII du *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie : éléments pour la datation, le plan et la méthode de réfutation », dans Gerlinde HUBER-REBENICH et Stefan REBENICH (éd.), *Interreligiöse Konflikte im 4. und 5. Jahrhundert. Julian „Contra Galilaeos“ – Kyrill „Contra Iulianum“*, Berlin, Boston (coll. « Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur », 181), 2019, p. 165-194.

<sup>81</sup> Outre les références citées par M.-O. B. p. 198 n. 4 sur la question de l'authenticité et du rapport à Cyrille, on pourra également mentionner les travaux suivants : Angelo SEGNERI, « Quelques réflexions pseudodidymiennes : Remarques codicologiques sur les manuscrits survivants du *De Trinitate* et analyse lexicale du premier livre », *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte* 115 (2021), p. 139-156 ; Alessio PERSIC, « 1941-2021: Un ottantennio di alterni giudizi sulla paternità didimea del *De Trinitate* dopo la scoperta dei papiri di Tura », *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte* 115 (2021), p. 157-186 ; Dimitrios ZAGANAS, « Traces de l'influence de Cyrille d'Alexandrie sur le *De Trinitate* du Pseudo-Didyme », *Augustinianum* 62.1 (2022), p. 189-204 ; IDEM, « Le *De Trinitate* du Pseudo-Didyme et le culte des archanges : un élément méconnu de datation », *Vigiliae Christianae* 76 (2022), p. 559-567.

rapides sur le texte grec (celui des GCS à six exceptions près, toutes situées dans le livre VIII, et où la traductrice, pour la plupart, refuse des conjectures des éditeurs allemands) et la traduction.

Cette traduction, précise, claire et aisément lisible en français – ce qui est loin d’être évident, quand on connaît le style fort travaillé, pour ne pas dire plus, de Cyrille – est accompagnée de notes abondantes et fort utiles<sup>82</sup>. Comme l’auteur l’indique dans son avant-propos, la préparation de ce volume a fait l’objet de son séminaire à l’École pratique des hautes études de 2011 à 2019 : on mesure bien là le fruit du travail que permet une telle institution.

M.-O. B. mentionne à plusieurs reprises dans l’ouvrage qu’il s’agit là de la première traduction en langue moderne de ces livres du *Contre Julien* : qui lira l’ensemble de ce livre mesurera mieux le travail que représente une traduction annotée d’un tel ouvrage, et le fruit que tous en tireront, en particulier pour ces livres où la controverse pagano-chrétienne se concentre sur des thèmes où Cyrille peut proprement déployer sa théologie.

### Eucher de Lyon

Après ce traité de controverse apologétique, ce sont des œuvres d’une toute autre espèce, quoique presque contemporaines, que je présenterai maintenant. Eucher, arrivé à Lérins avant 421, devint évêque de Lyon probablement vers 435-439, et mourut probablement en 449. C’est à Lérins, sans doute en 430-434 – il réside vraisemblablement sur l’île Sainte-Marguerite (Léro), non à Saint-Honorat, et pourrait y avoir été le responsable du groupe des familles, qui est le pendant de la communauté des solitaires de l’autre île – qu’il rédigea les deux épais ouvrages exégétiques qui sont traduits ici par Martine DULAËY (M. D.), en face du texte de C. Mandolfo publié en 2004 dans le *Corpus christianorum, series latina* (66)<sup>83</sup>.

Les *Clés* seraient postérieures aux *Instructions*, et privilégieraient une interprétation spirituelle, au contraire de celles-ci qui sont surtout tournées vers le sens historique. Le premier livre des *Instructions* répond à des questions ponctuelles de l’un des fils d’Eucher, Salonius, est apparenté au genre des *Questions et réponses*<sup>84</sup> et traite les livres bibliques dans l’ordre – qui n’est pas l’ordre reçu – avec une place conséquente pour les *Psaumes*, tandis que le second est dû à l’initiative de l’auteur et explique un certain nombre de termes bibliques, suivant quinze chapitres thématiques, dont le premier est consacré aux noms hébreux. Les sources de l’ouvrage, en ses deux parties, sont largement identifiables, et identifiées dans les notes ; y figurent au premier chef Jérôme et Augustin. Les *Clés pour l’intelligence spirituelle* doivent être rapprochées de l’*Isagogè* d’Adrien<sup>85</sup> et fournissent une sorte de dictionnaire des symboles bibliques, répertoire réparti en dix chapitres thématiques et appuyé sur de très courtes citations bibliques. Le texte est dédié à son second fils, Veranus. Les deux ouvrages fournissent des instruments de travail pour une lecture personnelle de la Bible, qui ne se situe

---

<sup>82</sup> Les erreurs ou approximations qu’on peut relever dans le volume sont rares ; on notera une possible confusion entre chaîne et florilège doctrinal, à propos de la tradition indirecte syriaque. La bibliographie des sources pourrait être améliorée sur quelques points : par exemple, pour la *Lettre à Épictète* d’Athanasie, on dispose d’une édition critique dans les *Athanasius Werke* (I.1.5) depuis 2016 ; Amphiloque, *Homélie sur la femme pécheresse* : il n’y a pas de nouvelle édition dans le volume *Sources chrétiennes* (552), mais une traduction de Michel Bonnet, et le texte grec de Cornelis Datema publié dans le *Corpus christianorum*, avec quelques corrections ponctuelles de Sever J. Voicu ; pour Plotin, plutôt qu’aux éditions et traductions d’E. Bréhier dans la *CUF*, on renverra à l’édition critique de Henry et Schwytzer. La distinction entre éd., éd. et trad. et trad. n’est de manière générale pas toujours clairement utilisée. Pour la *Réfutation des fables hérétiques* de Théodoret, on renverra maintenant à l’édition de B. Gleede, présentée dans le précédent *Bulletin* (*Rev. Sc. ph. et th.* 106 [2022], p. 79-175, ici p. 113-116), parue trop tard pour avoir pu être utilisée ici.

<sup>83</sup> Martine DULAËY, *Eucher de Lyon, Œuvres exégétiques : Clés pour l’intelligence spirituelle, Instructions*. Introduction, traduction et notes, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 618), 2021 ; 19,5 × 12,5, 646 p., prix : 57 €. ISBN : 978-2-204-14315-8.

<sup>84</sup> Sur ce genre, voir également le volume collectif présenté dans ce *Bulletin*, *infra* p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>85</sup> Sur ce texte, voir « *Bulletin de patrologie* », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 145-243, ici p. 189-191.



pas uniquement, au contraire, dans le cadre monastique. Ces deux écrits, qui se présentent donc comme des manuels de lecture biblique, ont connu une très large postérité, rapidement évoquée à la fin de l'introduction avec la tradition manuscrite et les problèmes d'établissement du texte.

On aurait pu s'attendre, vu ce que dit M. D., à ce qu'elle ait placé les *Instructions* en premier ; ce sont cependant les *Clefs*, et leur lettre-préface assez célèbre, qui ouvrent l'ensemble. Cette lettre présente un tableau de l'exégèse et des sens de l'Écriture, ainsi que l'interprétation propre d'Eucher, qui ne retient qu'un sens historique et un sens spirituel. On notera d'ailleurs que cette lettre se termine par l'annonce des titres des dix chapitres de l'ouvrage. Le petit livre (qui compte tout de même plus de cent cinquante pages...) surprendra sans doute le lecteur par sa sécheresse, puisqu'il se présente comme une liste de termes complétés par une interprétation qui tient en moins d'une ligne et par une courte citation biblique – quelques rares rubriques sont plus développées : voir par ex. l'abîme, le feu, l'ombre, les termes multiples désignant une réalité unique (VII, 30-34), ou encore le dernier terme du chap. IX (*corona*), qui donne lieu à une conclusion partielle. Le plus souvent, une seule interprétation est retenue pour chaque formule biblique. Les notes, abondantes, ne peuvent prétendre donner tous les parallèles à ces interprétations, qui sont souvent courantes et reçues depuis longtemps, lorsqu'Eucher écrit. Toutes les sources de l'auteur sont latines, ou grecques en traduction latine.

Si les *Clefs* proposent une approche thématique qui offre au lecteur une certaine cohérence, ce n'est pas le cas des *Instructions* dans leur premier livre ; elles s'ouvrent ainsi, après une lettre-préface courte et qui situe la genèse de l'ouvrage dans le contexte familial et lérinien, par une question sur les passages de l'Écriture qui témoignent de la Trinité, avant d'expliquer Gn 1, 2, puis de suivre le texte biblique. Les questions sont généralement courtes, les réponses également brèves (rarement plus d'une page, et souvent quelques lignes seulement). Les livres du Nouveau Testament sont loin de susciter le plus de question. Le deuxième livre, qui traite successivement des noms hébreux, de divers vocables, de divers *realia*, des peuples, des lieux, des fleuves et eaux, des mois, des fêtes, des idoles, des vêtements, des êtres ailés, des animaux du sol, des poids, des mesures et enfin des termes grecs, n'a que la moitié de la taille du livre I et ses rubriques ont toutes un format extrêmement bref. De nouveau, les notes fournissent les sources principales et les plus directes possibles. Un index scripturaire et un index des auteurs anciens complètent le volume.

Rares seront sans doute les lecteurs à lire de bout en bout ces deux manuels ; il vaut mieux les parcourir d'une humeur vagabonde, ou y chercher un terme ou un passage rencontré ailleurs ou venu à la mémoire. Les deux écrits d'Eucher ne combleront cependant pas le chercheur qui s'interroge sur toutes les interprétations données à tel mot biblique ou à tel verset : il ne lui fournira qu'une clef générique, ou la plus courante ou reçue à l'époque d'Eucher, ce qui est déjà loin d'être négligeable.

### Narsai

Après la traduction annotée des manuels bibliques d'Eucher, c'est un ouvrage d'un tout autre type qu'il convient de présenter maintenant, et pour un auteur qui nous conduit à l'autre extrémité du monde chrétien antique. Narsai († vers 500), élève puis maître de l'École d'Édesse, fondateur de l'École de Nisibe, fut l'un des plus grands auteurs de l'Église de l'Est, en territoire perse ; son œuvre, considérable, est formée de *memre*, c'est-à-dire d'homélies métriques, dont les sources anciennes connaissaient au moins 300, mais dont on ne connaît plus aujourd'hui qu'un peu plus de 80. Ces homélies, écrites pour la plupart en vers de 12 syllabes, traitent majoritairement d'exégèse, mais incluent également des éléments de morale, de liturgie et de théologie. Aaron M. BUTTS, Kristian S. HEAL et Sebastian P. BROCK (S. P. B.) ont rassemblé en un volume synthétique les différents instruments, jusqu'alors dispersés, qui permettent de se repérer dans cette production abondante et dans sa tradition

manuscrite, ainsi que dans les éditions ; ils offrent ainsi à la communauté scientifique une *clavis* de ces œuvres<sup>86</sup>. S. P. B. était déjà l'auteur, en 2009, d'un article fondamental qui offrait un guide pour aborder ce corpus, ainsi que de diverses autres études, parmi son abondante et essentielle production scientifique.

Après une liste des abréviations et une bibliographie, l'ouvrage est composé de trois sections : la *clavis* proprement dite, qui comprend 84 entrées (82 homélies conservées, et 2 autres connues par l'*Histoire ecclésiastique* de Barḥad̄bshabba), une étude des manuscrits-corpus des *memre* de Narsai, des concordances et index. Chaque entrée de la *clavis* comprend les informations suivantes : un numéro, repris de l'étude d'A. Mingana (1905), accompagné d'un titre bref ; l'incipit ; le numéro du répertoire publié par S. Brock en 1987<sup>87</sup> ; une liste aussi exhaustive que possible des témoins manuscrits, avec mention de la date du livre et de la localisation du texte ; une liste des éditions ; mention des traductions existantes ainsi que de la bibliographie spécialisée (non exhaustive) ; des notes éventuelles. Certains témoins manuscrits, secondaires ou perdus, sont uniquement mentionnés dans la rubrique des notes. La seconde section fournit une description succincte des témoins qui rassemblent des *memre* de Narsai (non des manuscrits qui contiennent des extraits ou des homélies isolées), soit 36 manuscrits, avec la bibliographie principale et le signalement d'éventuelles reproductions numériques.

Ce volume fournit un très utile outil de travail, qui gagnerait à être également rendu accessible en version électronique, ce qui en permettrait également une mise à jour régulière. On peut peut-être regretter que les auteurs n'aient pas fourni l'indication des principaux versets bibliques traités dans chaque homélie, voire un bref résumé du contenu : cela aurait permis de faire de l'ouvrage non seulement un outil pour les éditeurs et catalogueurs de textes, mais aussi pour les spécialistes d'études patristiques. Tel quel, cependant, il offre déjà une riche matière, qu'il conviendra de mettre en série avec d'autres répertoires similaires pour aboutir un jour à une *clavis* complète des textes syriaques, au moins pour la période tardo-antique.

### Grégoire le Grand

Un siècle plus tard, et cette fois à Rome, c'est une correspondance papale qui retient notre attention. Marc REYDELLET a en effet publié la traduction annotée des livres XII-XIV du *Registre des lettres* de Grégoire le Grand, livre qui correspondent aux dernières années de son pontificat, de septembre 601 à mars 604, soit soixante-dix-neuf lettres – sans compter quelques rares pièces de nature différente et un doublon<sup>88</sup>. Avaient déjà paru dans la collection la traduction des livres I-II (SC 370-371, P. Minard, 1991) et III-IV (SC 520, M. Reydellet, P. Minard, 2008). Le texte latin en est repris à l'édition de D. Norberg (*Corpus christianorum, series latina* 140A, 1982). On ne trouvera pas dans ce volume les éléments d'introduction générale qui figurent dans le volume 370 (et secondairement dans le volume 520) de la collection ; il aurait pour le moins été utile de rappeler les références précises de l'édition d'où provient le texte latin ici reproduit.

Ces lettres peuvent être classées en trois grandes catégories : gouvernement de l'Église (les plus nombreuses), relations avec le pouvoir politique, lettres personnelles (les moins nombreuses). Le premier domaine comprend, par extraordinaire, une lettre aux fidèles de

---

<sup>86</sup> Aaron M. BUTTS, Kristian S. HEAL et Sebastian P. BROCK, *Clavis to the Metrical Homilies of Narsai*, Leuven, Peeters (coll. « Corpus scriptorum christianorum orientalium », 690, Subs. 142), 2021 ; 24 × 16, XX + 170 p. ISBN : 978-90-429-4235-6.

<sup>87</sup> S. BROCK, « The Published Verse Homilies of Isaac of Antioch, Jacob of Serugh and Narsai: Index of Incipits », *Journal of Semitic Studies* 39 (1973), p. 275-306.

<sup>88</sup> Marc REYDELLET, *Grégoire le Grand, Registre des lettres. VII, Livres XII-XIV*. Introduction, traduction et notes, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 612), 2021 ; 19,5 × 12,5, 405 p., prix : 39 €. ISBN : 978-2-204-14033-1.

Rome, contre un mouvement judaïsant et contre le refus du bain le dimanche, mais rassemble surtout la correspondance avec les Églises d’Afrique, de Gaule, d’Espagne, d’Illyricum et au premier chef d’Italie. Y sont traitées les questions des successions épiscopales, en particulier pour l’Italie où le rôle de l’évêque de Rome dans le processus est essentiel ; on y trouve plusieurs traces du souhait de Grégoire de connaître personnellement les candidats, d’avoir pu les éprouver face à face, et non seulement par oui-dire. Pour les relations avec les évêques, il s’agit de déficiences de tel ou tel, de conflits entre évêques, de la gestion des monastères, du personnel pontifical et de ses missions dans les différents diocèses et provinces. On relèvera, avec le traducteur, la *Lettre XII*, 6, au sous-diacre Jean, qui traite de plusieurs des œuvres de Grégoire et de l’usage qui en est fait : le pape s’emploie à en limiter la lecture publique et la diffusion, tant qu’il est en vie. La présentation des relations du pape avec le gouvernement du monde suppose chez le lecteur une connaissance suffisante des circonstances et des personnalités de l’époque, qui auraient sans doute pu être présentées et situées, au moins brièvement (ainsi de la reine Brunehaut, pourtant centrale dans cette part de la correspondance) – ou du moins aurait-il fallu renvoyer le lecteur à d’autres lieux où il pouvait trouver l’information nécessaire à la compréhension des enjeux ici discutés.

La traduction, accompagnée de notes assez restreintes, est complétée par un index des lieux bibliques, un index des noms de personne et un autre des noms de lieux et de peuples. Chaque lettre est précédée de sa datation et d’un très utile registre, dont il aurait été utile de préciser l’origine. Il n’aurait pas été inutile, dans l’index des noms de lieu, d’ajouter des renvois aux répertoires prosopographiques usuels – que l’on trouve cependant le plus souvent dans les notes de la traduction. Sans doute aussi quelques rappels, en note ou sous forme de lexique, sur les principales fonctions et offices, comme les défenseurs et recteurs du patrimoine, par exemple, auraient aidé les lecteurs, entre autres ceux qui ne sont familiers ni de cette période, ni de cette aire géographique. Les notes sont très variées, donnant tantôt les informations nécessaires à l’identification d’un personnage, précisant le sens d’un mot<sup>89</sup> ou l’interprétation d’une forme grammaticale, etc. On aurait parfois souhaité quelques éléments supplémentaires, par exemple quand dans la *Lettre XII*, 6, 63 *sq.*, Grégoire indique au sous-diacre Jean qu’un passage des *Moralia* doit être corrigé, à propos de Jb 19, 25, car il y a divergence entre son exemplaire personnel et d’autres copies<sup>90</sup> : connaît-on les deux états textuels évoqués ? Les réalités financières sont notoirement difficiles à transposer d’une époque et d’un contexte à un autre ; mais l’équivalence en franc-or du *solidus* (n. 5 p. 218) n’est sûrement pas propre à faire connaître au lecteur la valeur des dix *solidi* (annuels) alloués à Julien pour son hospice de Catane.

Ces lettres fourmillent de détails intéressants, de l’envoi de reliques par le pape à plusieurs de ses destinataires à la citation de textes de lois à destination de l’un de ses clercs en mission, en passant par les affaires classiques de détournement de moniales ou de cohabitations de moines avec des femmes. Tout lecteur y trouvera matière à s’instruire, et à mieux comprendre, également, l’action de l’évêque un peu particulier qu’est le primat de Rome au début du VII<sup>e</sup> siècle – n’y manque même pas un témoignage sur le conflit de primauté avec Constantinople (XIII, 41).

#### Pseudo-Éphrem

Les textes précédents étaient bien datés et situés dans un contexte géographique et ecclésial précis ; ce n’est pas le cas du suivant. Le discours *In pulcherrimum Ioseph* (CPG 3938, BHG 2200) pourrait presque passer pour un cas d’école parmi les textes attribués faussement

---

<sup>89</sup> Elles ne sont pas toujours satisfaisantes sur ce point ; par exemple, le *drumo/dromo* (XIII, 34, 48) n’est pas une « frégate ». Une bibliographie assez importante existe sur ce type de navire, à laquelle il aurait été utile de renvoyer le lecteur ; voir par exemple Constantin ZUCKERMAN, « On the Byzantine Dromon (with a Special Regard to *De cerim.* II, 44-45) », *Revue des études byzantines* 73 (2015), p. 57-98, avec la bibliographie.

<sup>90</sup> Dans le volume SC correspondant (212) à ce passage (*Moralia*, XIV, 67), rien n’est dit d’une telle variante.

à Éphrem de Nisibe : conservé dans environ 150 manuscrits grecs, sous différentes recensions, transmis également en latin, en copte, en géorgien, en slavon, en arménien, en arabe, il défie presque les possibilités des éditeurs de texte, ou du moins risque-t-il de les décourager largement. Ce n'est pas le cas d'Éric CREGHEUR (E. C.) et de Paul-Hubert POIRIER (P.-H. P.), qui ont il est vrai choisi de prendre le dossier par l'une de ses facettes, et ce de manière isolée : ces deux collègues ont en effet édité et traduit en français l'un des états textuels connus en copte, celui du ms. New York, The Morgan Library and Museum, MS M. 578, un manuscrit provenant du monastère de l'archange Michel à Hamouli dans le Fayoum<sup>91</sup>. On notera que P.-H. P., auteur de l'avant-propos, énumère très nettement les nombreuses dettes scientifiques et les collaborations liées à ces deux volumes – puisque, selon l'usage du CSCO, qui devrait sans doute aujourd'hui être revu, puisque la typographie ne l'impose plus, le texte et la traduction sont publiés dans deux volumes séparés.

Le texte copte est connu par deux témoins, le ms. de la Morgan Library, mentionné ci-dessus, et un ms. de Naples, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IB 11.128-136 ; ce dernier provient du Monastère Blanc (il appartient au ms. reconstitué MONB.NE, selon la nomenclature de T. Orlandi) et daterait du XII<sup>e</sup> siècle. E. C. donne une description détaillée du contenu des fragments de ce manuscrit, dispersés dans de nombreuses bibliothèques ; les textes y sont a priori tous attribués à Éphrem. Il conserverait une section (§ 42-55 selon la structure dégagée par P.-H. P.) de l'*In pulcherrimum Ioseph*. Le ms. de la Morgan Library est décrit en détail, y compris pour son histoire contemporaine ; il daterait des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. E. C. étudie ensuite la langue du texte, et mentionne en passant qu'il y a deux traductions sahidiques (celle du ms. de Naples et celle du ms. de New York), sans entrer dans leur comparaison. Vient ensuite l'édition diplomatique du texte du ms. de New York, avec en synopse, lorsque les deux correspondent, une partie du texte du ms. de Naples, qui est ensuite reproduit séparément en fin de volume – le doublon surprend un peu. Vient ensuite un index des mots gréco-coptes et des noms propres.

Ce discours pseudo-éphrémien est l'un des nombreux textes consacrés au personnage biblique de Joseph ; il s'agirait en grec d'une pièce en vers (principalement des heptasyllabes), mais dont l'état d'édition laisse très largement à désirer. P.-H. P. présente rapidement les différentes versions, qu'il a comparées au moins ponctuellement – sauf la version arabe, inédite – sans pour autant proposer une véritable étude synoptique et synthétique. Il revient également sur la question des deux versions coptes, pour lesquelles il souligne l'existence de différences, qu'il tend à faire remonter à deux modèles grecs distincts, sans démonstration. Le discours serait composé de deux parties hétérogènes, la première présentant une typologie christologique des différents épisodes de la vie de Joseph, tandis que la seconde, dépendant étroitement d'une source rabbinique, raconte simplement la vie du patriarche, avec de nombreux ajouts extra-bibliques et une absence de marqueur chrétien. Le reste du deuxième volume est occupé d'abord par la traduction française, synoptique comme l'édition, du discours, puis par une annexe qui donne une traduction française du texte grec édité par Assemani (avec quelques modifications qui suivent les autres éditions du texte). Les notes de la traduction du copte signalent en particulier les traits propres à cette version, par comparaison avec les autres états du texte dans d'autres langues, tandis que les notes de la traduction du grec signalent pour l'essentiel les passages bibliques cités ou mentionnés. Des index (scripturaire, noms propres, textes cités) complètent l'ouvrage.

---

<sup>91</sup> Éric CREGHEUR et Paul-Hubert POIRIER, *La version copte du discours pseudo-éphrémien In pulcherrimum Ioseph*, Leuven, Peeters (coll. « Corpus scriptorum christianorum Orientalium », 682-683, copt. 54-55), 2020 ; 24 × 16, 2 vol. : xxvi + 91 p. et xxxi + 69 p. ISBN : 978-90-429-4109-0 et 978-90-429-4111-3.

Sur ce monastère et les manuscrits qui en proviennent, on consulera le précédent Bulletin : *Rev. Sc. ph. et th.* 106 (2022), p. 79-175, ici p. 142-143.

Il convient de remercier les deux éditeurs pour le travail effectué ; on dispose ainsi du texte du ms. de New York, dont ils soulignent à plusieurs reprises la difficulté de lecture, ainsi que d'une partie de celui du ms. de Naples, pour l'*In pulcherrimum Ioseph*, accompagné d'une traduction française et de notes. Le lecteur reste cependant quelque peu sur sa fin : la comparaison avec le texte grec, en l'absence d'édition critique, est délicate et inaboutie ici – il était impossible qu'il en soit autrement ; l'étude de la méthode de traduction du (ou des ?) traducteur(s) copte n'est pas même ébauchée, alors qu'elle est pourtant centrale pour comprendre les raisons et les circonstances de traduction de ce texte. A-t-il été traduit deux fois, ou traduit et révisé ? Pour quel usage, à quelle époque et dans quel milieu ? Nul n'était plus à même d'envisager ces questions que les deux éditeurs, qui ne semblent pas avoir voulu en prendre le risque. Espérons que la publication du texte copte encouragera une équipe plurilingue à entreprendre une édition critique complète fondée sur l'ensemble des versions de ce texte ; ce n'est qu'avec un labeur de cette sorte que le dossier éditorial de l'Éphrem grec pourra progresser, et qu'on pourra espérer comprendre un jour d'où viennent ces textes et quels sont les rapports qui les unissent et les séparent. Pour les aspects directement liés au copte, ainsi que pour certaines questions d'édition, on consultera avec profit la recension rédigée par ma collègue Catherine Louis, qui signale en particulier que les éditeurs ont laissé de côté, pour des raisons qu'on s'explique mal, près de la moitié du discours tel qu'il est conservé dans le ms. de Naples, sans en donner d'explication claire<sup>92</sup>.

## Professions de foi, conciles et rapport du monachisme avec l'autorité ecclésiastique

### Le Symbole de foi de Constantinople (381)

Les études sur les professions de foi anciennes, leurs usages et leurs variations, ainsi que leur lent processus de canonisation, ont été nombreuses ces dernières décennies. Wolfram KINZIG (W. K.) y a consacré de nombreuses recherches, et publié en particulier un volumineux recueil commenté (*Faith in Formulae: A Collection of Early Christian Creeds and Creed-related Texts*, I-IV, Oxford 2017) ; ce recueil monumental a déjà été suivi d'un premier volume d'études complémentaires<sup>93</sup>. Le présent livre, dont le sous-titre indique qu'il faut le voir comme le deuxième volume de ces textes et études sur les professions de foi tardo-antiques et médiévales, porte cette fois non sur une pluralité de textes, mais sur un unique symbole de foi, celui qui est attribué au concile constantinopolitain de 381, c'est-à-dire au deuxième concile œcuménique<sup>94</sup>. Le statut problématique de cette formule de foi, qui a acquis par la suite une grande autorité, suite à sa canonisation lors du concile de Chalcédoine (451), tient aux incertitudes sur ses origines et sur sa forme ; en effet, en l'absence d'actes du concile de 381<sup>95</sup>, mais aussi de témoignage contemporain clair qui cite ce Symbole, on a depuis longtemps proposé des hypothèses diverses pour expliquer son origine et ses liens, plus ou moins lâches, avec ledit concile. Les études à ce sujet ont été nombreuses, tout autant que les solutions envisagées.

Devant la complexité de ce dossier, l'auteur a adopté une démarche qui ne suit pas l'ordre habituel de la démonstration, mais qui est bienvenu pour tout lecteur qui n'est pas parfaitement familier de ce dossier complexe : après une brève introduction, W. K. propose un

<sup>92</sup> Catherine LOUIS, *Journal of Coptic Studies* 24 (2022), p. 368-372.

<sup>93</sup> Voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 102 (2018), p. 299-375, ici p. 353-354.

<sup>94</sup> Wolfram KINZIG, *Das Glaubensbekenntnis von Konstantinopel (381): Herkunft, Geltung und Rezeption. Neue Texte und Studien zu den antiken und frühmittelalterlichen Glaubensbekenntnissen II*, Berlin, Boston, De Gruyter (coll. « Arbeiten zur Kirchengeschichte », 147), 2021 ; 23,5 × 16, relié, XIII + 223 p., prix : 92,95 €. ISBN 978-3-11-071461-6.

<sup>95</sup> Sur les actes des conciles, leur origine et leur forme, voir dans ce Bulletin la présentation de l'ouvrage de Th. Graumann, p. \*\*\*.\*\*\*.

état de la question en un peu moins d'une dizaine de pages ; il présente ensuite tout aussi brièvement sa méthode et sa thèse. Ce n'est qu'après cet exposé liminaire que vient le corps de l'étude, qui comporte neuf chapitres, plus ou moins longs : le premier porte sur l'origine du Symbole de Constantinople (comparaison des Symboles de Nicée, Antioche et Constantinople) et présente une approche philologique ; les suivants déroulent, pour l'essentiel, un fil historique : débats sur le caractère suffisant ou non du symbole de Nicée parmi ses partisans ; synode romain de 377/378, synode mélitien d'Antioche (379), concile de Constantinople (381), réception de la version retravaillée du Symbole de Nicée jusqu'au concile de Chalcédoine (451), l'approbation du Symbole de Nicée et de celui de Constantinople comme norme de foi au concile de Chalcédoine, la réception du symbole de Constantinople après Chalcédoine ; avant ce dernier chapitre, l'auteur traite une question éminemment complexe : celle de l'état du texte des deux Symboles lors de la 5<sup>e</sup> (6<sup>e</sup>) session du concile de Chalcédoine.

Il n'est pas question de rendre compte, dans tous ses détails, de cette étude complexe et protéiforme, qui articule étroitement recherches sur le texte du Symbole et ses variations, minimales mais significatives, et histoire de l'Église ainsi que des doctrines et des débats théologiques. Le lecteur attentif mesurera amplement, à la lecture de cet ouvrage mince mais dense, l'ampleur des connaissances de l'auteur et sa capacité à guider sûrement qui veut le suivre dans ces méandres. Il utilise en particulier d'utiles tableaux, dans lesquels sont présentés, de manière synoptique, différents Symboles, ou différentes versions d'un même Symbole<sup>96</sup>. On notera aussi que l'auteur présente fréquemment son raisonnement, et non ses seules conclusions, sous forme de courtes sections numérotées, qui facilitent certes l'identification des étapes de la pensée mais fragmentent un peu trop la lecture. Le raisonnement sur les filiations et les apparentements a toutes les apparences de la stématique, dont se revendique explicitement l'auteur ; encore faut-il préciser qu'il n'y a jamais, ici, raisonnement sur des fautes, mais seulement sur des variantes, qui plus est porteuses de sens. Il s'agit donc moins d'établir l'arbre de filiation d'une transmission textuelle, connue par différents témoins, que de reconstituer les liens d'apparement entre des textes qui ont, dans chacun des cas étudiés ou presque, fait l'objet d'une élaboration ou d'une réélaboration consciente et volontaire. On pourra simplement regretter que, pour un certain nombre de textes, les renvois de l'auteur soient à son seul recueil mentionné au début de ce compte rendu (*Faith in Formulae*), fort utile mais coûteux et que tout lecteur n'aura pas sous la main : il aurait été utile de fournir aussi les renvois aux textes anciens qui ont été utilisés comme source, comme l'auteur le fait le reste du temps.

Mais il n'est que temps de présenter succinctement le processus que reconstitue l'auteur et qui conduisit à la profession de foi qu'on appelle aujourd'hui Nicée-Constantinople. Après sa synthèse méthodologique, W. K. retrace un itinéraire complexe, en dix étapes. Le Symbole de Nicée (N) aurait tout d'abord été revu lors d'un synode romain en 377/378, entre autres pour l'harmoniser avec le symbole romain, puis adopté ainsi en Orient, en particulier à Antioche (379 : N<sup>Ant</sup>) ; une révision de ce Symbole aurait été élaborée à Constantinople en 381 (C<sup>1</sup>), en version courte, dépendant aussi du Symbole de Nicée et de celui en usage à Jérusalem : cette forme est ensuite citée par Nestorius. Une autre version, qui a subi davantage de réélaborations (C<sup>2</sup>) n'est pas approuvée en 381 à Constantinople, même si elle a probablement été élaborée dans ce contexte, et n'apparaît vraiment qu'au concile de Chalcédoine. Jusqu'en 451, ce sont donc trois versions différentes, toutes perçues comme nicéennes, qui sont en usage en Orient : le Symbole de Nicée proprement dit, surtout à Alexandrie ; N<sup>Ant</sup>, après 379, surtout à Antioche et ensuite chez les nestoriens ; C<sup>1</sup>, à partir de 381, en particulier à Constantinople, et entre autres par Nestorius. C<sup>2</sup> aurait dû sa survie, malgré l'absence

---

<sup>96</sup> Voir par ex. p. 21-25, 53-56, etc.

d'approbation officielle, à une collection canonique locale. À partir d'Éphèse (431), on assiste à un retour à N, mais C<sup>1</sup> reste en usage. Ce n'est qu'à Chalcédoine que C<sup>2</sup> est présenté comme le Symbole des 150 Pères, c'est-à-dire du synode de 381, et officiellement reconnu comme Symbole de foi ecclésial. La réception de C<sup>2</sup> est ensuite étroitement liée à la réception de Chalcédoine. Enfin, l'édition des Symboles présentés à Chalcédoine lors de la 5<sup>e</sup> (6<sup>e</sup>) session de Chalcédoine, telle qu'elle figure dans le volume des *Acta conciliorum oecumenicorum*, est à revoir. On trouve (p. 18) un utile stemma récapitulatif, qui manifeste clairement la complexité du processus reconstitué par l'auteur.

Sans doute le livre de W. K. ne marquera-t-il pas la fin des discussions sur ce Symbole de foi et son origine ; il constitue cependant une étape importante de la recherche en ce domaine et fournit au lecteur qui ne maîtrisait pas la totalité du dossier un moyen riche et complexe d'en prendre connaissance. On notera en particulier les remarques pleines de bon sens de l'auteur sur la controverse longuement développée naguère pour savoir si le Symbole de Constantinople dépendait de celui de Nicée ou en était indépendant : W. K. montre que le débat est faussé, du fait même de la nature des Symboles de foi et de l'histoire de ceux-ci au IV<sup>e</sup> siècle, puisqu'en Orient, la majorité d'entre eux dérivent, avec des réélaborations plus ou moins fortes, du Symbole de Nicée. Le lecteur curieux de la réception de ce dernier Symbole lira avec intérêt un autre ouvrage récent, dû à M. S. Smith<sup>97</sup>. Le grand mérite du travail de W. K. – comme de celui de M. S. Smith ou de Th. Graumann, évoqué ci-dessous, même si c'est avec des méthodes tout autres – est bien de replacer ces formules dans leurs contextes historiques et de remettre en évidence leur fluidité originelle, avant leur fixation, intervenue beaucoup plus tard que leur date canonique ne le laisse généralement penser.

#### Actes des conciles : nature et production

Les actes des conciles ne sont sans doute pas les textes de l'Église ancienne les plus lus, au contraire des événements qu'ils rapportent et qui sont si souvent commentés ou rappelés. Cependant, ces textes ont été recopiés, même si c'est parfois de manière limitée, édités et même traduits, tant en français (on pense en particulier aux publications d'André-Jean Festugière o.p.) qu'en anglais (et c'est cette fois le nom de Richard Price qu'il faut évoquer). En outre, des études de plus en plus nombreuses se sont attachées non seulement à reconstituer l'histoire événementielle, celle des controverses, disciplinaires et doctrinales, dont témoignent ces actes, mais aussi les pratiques ecclésiales et impériales dont ils portent témoignage. C'est dans cette perspective que s'inscrit le remarquable ouvrage de Thomas GRAUMANN (Th. G.), qui traite de la production et de la nature des recueils de textes que nous connaissons sous le nom d'actes des conciles<sup>98</sup>.

L'auteur avait déjà publié, en 2002, un volume remarqué sur l'usage de l'autorité des Pères dans l'Église ancienne<sup>99</sup>, et d'assez nombreux articles sur le sujet des conciles ces dernières années ; il a en outre collaboré avec R. Price pour le volume de traduction des actes du concile d'Éphèse (431)<sup>100</sup>. Le présent livre témoigne d'une remarquable connaissance des conciles de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, qui fournissent l'essentiel de la matière, mais aussi des conciles plus tardifs, qui servent de point de comparaison et complètent le tableau dressé. Th. G. envisage ces textes sous l'angle de leur production, c'est-à-dire à la fois des procédures

<sup>97</sup> Voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 104 (2020), p. 291-410, ici p. 376-379.

<sup>98</sup> Thomas GRAUMANN, *The Acts of the Early Church Councils: Production and Character*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Studies ») 2021 ; 24 × 16, relié, XII + 333 p. ISBN : 978-0-19-886817-0.

<sup>99</sup> Th. GRAUMANN, *Die Kirche der Väter. Vätertheologie und Väterbeweis in den Kirchen des Ostens bis zum Konzil von Ephesus (431)*, Tübingen (coll. « Beiträge zur historischen Theologie », 118), 2003.

<sup>100</sup> Richard PRICE et Th. GRAUMANN, *The Council of Ephesus of 431: Documents and Proceedings*, Liverpool (coll. « Translated Texts for Historians », 72), 2020 ; voir à ce sujet « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 106 (2022), p. 79-175, ici p. 147-150.

et des hommes qui concourent à leur rédaction, et des fonctions immédiates de ces textes, ainsi que sous celui de leur usage – mais non de leur transmission textuelle, dimension dont il estime à juste titre qu'elle a été fort bien traitée par les éditeurs des *Acta conciliorum œcumenicorum*, même si on pourrait sans doute proposer aujourd'hui avec profit une synthèse mise à jour à ce sujet. D'une certaine façon, c'est l'aspect administratif des conciles et de leur secrétariat qui est placé au centre de l'attention, ainsi que les hommes qui composent le personnel faisant office de secrétaire tout autant que les compétences bureaucratiques des évêques.

L'ouvrage est composé de cinq parties, après une introduction qui pose très clairement les enjeux de l'enquête et ses limites. La première prolonge l'introduction et dresse un tableau historique de la documentation conciliaire, ainsi que des études à son sujet, pour examiner ensuite en détail les actes de la conférence de Carthage de 411 entre « orthodoxes » et donatistes, dans lesquels le processus administratif et documentaire est particulièrement mis en scène et souligné par les actes eux-mêmes, pour des raisons argumentatives et idéologiques que l'auteur met clairement en évidence. La deuxième partie s'attache aux informations anciennes sur les actes eux-mêmes, que fournissent en particulier l'utilisation et la lecture d'actes antérieurs lors de conciles postérieurs. La troisième partie concerne la production des actes pendant le concile lui-même, en particulier le travail des sténographes, avec une attention particulière portée à ce qui est ou n'est pas enregistré, et à la forme de ces enregistrements, ainsi qu'à leur transfert sous forme de copie au long. La quatrième partie concerne l'étape suivante, à savoir la production des actes (ὑπομνήματα) proprement dit à partir des notes, y compris l'insertion des documents utilisés et lus lors des sessions, ainsi que le processus de signature des actes. Les quelques pages que Th. G. consacre aux processus et à la temporalité des signatures épiscopales des différentes sessions sont particulièrement intéressantes, entre autres lorsqu'il rappelle le délai nécessaire entre la tenue d'une session et les signatures, au vu des étapes évoquées précédemment. La dernière partie envisage plus rapidement la phase suivante du travail, qui concerne l'adjonction de textes adventices, en particulier des lettres, le rassemblement de diverses sessions, ainsi que la production d'édition et la diffusion des actes.

L'auteur prête une attention remarquable aux aspects matériels des opérations liées à la production des actes, tant aux différentes formes d'écriture (même si c'est sous la forme d'une opposition un peu schématique entre tachygraphie et copie au long) que, surtout, aux différentes formes de support, tablettes, feuilles séparées, rouleaux<sup>101</sup>, *codices*, ainsi qu'à leur transformation, par exemple par le collage de feuilles supplémentaires à un rouleau, entre autres pour y ajouter les signatures des évêques. Il s'attache également à éclairer le rôle des secrétaires et notaires, en particulier ceux de la chancellerie patriarcale ou du bureau constitué *ad hoc* pour le concile, dans le processus de sélection des paroles et des voix qui sont retenues pour les actes – mais aussi dans la question complexe de la traduction écrite des gestes. En effet, s'il s'agit généralement d'actes qui prennent la forme d'une transcription des voix vivantes du concile, cette apparence ne doit pas laisser croire au lecteur d'aujourd'hui qu'il tient entre ses mains un enregistrement complet de toutes les paroles et de toutes les voix : déjà lors du passage de la forme tachygraphique à la rédaction du texte, un processus éditorial intervient, qui reflète l'interprétation du concile et de ses résultats. Dans toute son enquête, Th. G. montre avec clarté combien les actes ne sont pas d'abord des textes informatifs et documentaires, mais des œuvres rhétoriques, voire polémiques, qui promeuvent et défendent une interprétation des événements et, partant, des doctrines.

---

<sup>101</sup> On s'étonne presque, vu l'acribie de l'auteur, que celui n'évoque à aucun moment le sens de lecture des rouleaux en question : sont-ils horizontaux, comme à l'époque antique, ou verticaux, comme c'est le cas à date plus tardive ?



Il ne s'agit pas, dans ce livre, de dégager des normes qui auraient présidé à la production de ces actes, de reconstruire un système qui n'a probablement jamais existé, mais de dégager des constantes et des particularités, de délimiter empiriquement le champ des possibles en la matière, à partir d'une étude détaillée des textes et de leur mise en série. On trouve également un certain nombre d'études lexicales, par exemple autour des formules employant ὑπόμνημα, ou bien σχεδάριον et les termes qui lui sont liés. L'attention prêtée à la mise en scène des objets à partir desquels les textes sont lus, qu'il s'agisse de témoignage patristiques ou d'actes antérieurs, à une période souvent un peu plus tardive que celle qui constitue l'objet principal de l'auteur, rappelle le remarquable article qu'avait consacré naguère Erich Lamberz à ce sujet dans les actes de Nicée II<sup>102</sup>. Th. G. montre très fréquemment l'étroite parenté entre les procédés de la bureaucratie romaine d'époque tardive et ceux dont témoignent les actes des conciles ; les premiers éclairent d'ailleurs souvent les seconds, en particuliers quand des pratiques sont évoquées trop rapidement dans les actes pour permettre, à partir de ces seules sources, une interprétation assurée. Peut-être aurait-il été fructueux, au moins à titre de comparaison, de présenter également les procédés des chancelleries impériale et patriarcale à Byzance, à une date plus tardive, pour mieux mettre en évidence certaines continuités et, peut-être, éclairer quelques questions restées en suspens. L'attention prêtée à l'usage théâtral des objets que sont les livres, qui apparaît dès Constantinople III et est flagrant à Nicée II, montre bien l'intérêt d'une telle perspective plus longue.

Voilà donc un livre remarquable, dont la lecture sera utile à tous, historiens de l'Église, des doctrines, spécialistes des textes. Par l'attention prêtée aux pratiques textuelles, aux modalités de passage entre la parole vive et la parole retranscrite, ainsi qu'aux filtres multiples qui s'interposent entre les débats et leur réception, l'ouvrage de Th. G. invite à prendre en compte la complexité des phénomènes sur lesquels nous travaillons ainsi que celle des sources qui nous les font connaître, y compris lorsqu'elles ressemblent, au moins en apparence, à des documents purement administratifs. Appuyée sur des citations nombreuses des textes, l'enquête se lit avec facilité et offre même aux moins familiers de ce type de littérature une plongée saisissante dans les processus conciliaires et dans les processus documentaires de l'Église ancienne.

#### Autorité : rapports du monachisme et de la hiérarchie ecclésiastique

J'ai déjà rendu compte des travaux d'Ewa WIPSZYCKA (E. W.) à plusieurs reprises dans ce Bulletin, toujours à propos de l'Égypte ; dans le volume que je présente ici, intitulé *Monks and the Hierarchical Church in Egypt and the Levant during Late Antiquity*, au contraire, c'est à un environnement beaucoup plus vaste que l'historienne polonaise a consacré son travail, puisqu'à l'Égypte se joignent la Palestine, l'espace du patriarcat d'Antioche et, sous la plume d'Adam IEDEBSKI, la Perse<sup>103</sup>. À cela, il faut ajouter une ample introduction qui, outre la présentation de l'objet du livre et, secondairement, de la situation historiographique, étudie en détail les canons du concile de Chalcedoine relatifs aux moines. C'est donc à travers une enquête vaste tant géographiquement que chronologiquement (du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, exclusion faite de la période de conquête perse et musulmane) qu'E. W. reprend la question des rapports entre moines et hiérarchie ecclésiale dans l'Antiquité tardive, pour toute la zone orientale de

---

<sup>102</sup> Erich LAMBERZ, « Handschriften und Bibliotheken im Spiegel der Akten des VII. ökumenischen Konzils (787) », dans Giancarlo PRATO (éd.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, I, Firenze (coll. « Papyrologica florentina », 31), 2000, p. 47-63, article qui n'est bien sûr pas absent de l'ouvrage de Th. G.

<sup>103</sup> Ewa WIPSZYCKA, en collaboration avec Adam IEDEBSKI, trad. Damian JASINSKI, *Monks and the Hierarchical Church in Egypt and the Levant during Late Antiquity*, Leuven, Paris, Bristol (CT), Peeters (coll. « Journal of Juristic Papyrology, Supplements », 40), 2021 ; 23,5 × 17, relié, XVI + 497 p., 9 cartes et plans hors texte. ISBN : 978-90-429-4652-1.

la chrétienté – l'Asie mineure n'est pas véritablement abordée, et Constantinople n'est traité qu'en passant, essentiellement dans l'introduction.

Le livre n'est certes pas un ouvrage à thèse, car il est fondé sur une lecture extensive des sources et de la bibliographie, et qu'il cherche précisément à montrer la diversité des situations, tant dans l'espace que dans le temps, et la variation des rapports entre moines et hiérarchie ecclésiastique en fonction d'une variété d'enjeux et de contextes. Cependant, l'auteur montre avec une grande clarté que le modèle théorique généralement utilisé pour expliquer les rapports entre ces deux constituants de l'Église, à savoir l'opposition weberienne entre autorité charismatique et autorité institutionnelle, et la routinisation qui marque et transforme progressivement la première, n'est que fort peu pertinent pour expliquer les rapports entre monachisme et hiérarchie ecclésiastique, en particulier épiscopale. En effet, à de rares exceptions près, le monachisme est alors lui aussi institutionnalisé, ou s'institutionnalise rapidement à la période considérée. E. W. revient à cette occasion sur la thèse de Peter Brown relative au *Holy Man*, pour rejeter son extension indue, hors de quelques cas particuliers, et en particulier son application uniforme à tous les contextes monastiques de manière indéterminée. Elle tend à montrer au contraire, tout en prenant en compte les particularités régionales, voire locales, les différentes formes de monachisme et leurs variations dans le temps, comment les rapports entre moines et autorités ecclésiastiques ne sont pas marqués, loin de là, par un conflit permanent ni par une remise en cause réciproque et permanente de la légitimité de l'autorité non plus que par la recherche d'un contrôle de l'un par l'autre. L'ouvrage étudie les différentes facettes de ces relations, tant dans le contexte de débats doctrinaux que dans celui des sacrements, du gouvernement ou de la supervision des monastères, etc. Comme l'auteur le note elle-même en conclusion, toutefois, les conflits d'autorité dans le domaine économique ne sont pas étudiés, largement faute de documentation.

Il serait trop long de reprendre toutes les analyses d'E. W. et de son collaborateur pour la Perse ; de manière générale, cependant, et comme elle le fait d'emblée pour les canons à sujet monastique du concile de Chalcédoine, l'auteur tend à remettre en cause bien des lectures qui systématisent trop les sources et prennent des textes normatifs pour le reflet fidèle des réalités vécues. De manière générale, l'itinéraire du livre conduit à rejeter largement une lecture linéaire et univoque non seulement des relations entre moines et autorités ecclésiastiques, en particulier épiscopales, mais aussi toute reconstitution d'une évolution linéaire et univoque de ces relations. Elle montre ainsi comment les canons que l'on vient d'évoquer concernent au premier chef Constantinople, et qu'ils sont bien loin d'être appliqués dans tout l'empire, surtout immédiatement après le concile. Les discussions sont parfois menées contre des chercheurs clairement nommés et identifiés, tantôt contre une opinion plus générale. E. W. distingue aussi, à l'intérieur de l'autorité ecclésiastique, différents niveaux, depuis les sièges qui deviennent patriarcaux jusqu'aux clercs de niveau inférieur, en passant par les évêques ordinaires ; là aussi, en fonction des lieux et des époques, les conflits d'autorité et de juridiction entre ces différents niveaux des hiérarchies ecclésiastiques et les différents types de monastères sont d'existence, de nature et d'intensité variable. Par exemple, E. W. rappelle qu'en Palestine, si les monastères du désert de Judée ont des liens assez étroits avec le siège hiérosolymitain, c'est loin d'être le cas des monastères d'autres régions de Palestine, comme autour de Gaza. En outre, les sources documentent de manière très variables ces relations en fonction des niveaux impliqués : toujours en Palestine, si les relations des monastères (en particulier de Judée) avec le patriarche de Jérusalem sont bien documentées, c'est beaucoup moins le cas pour leurs relations avec d'autres évêques, sans même parler des clercs de rang inférieur.

Le lecteur qui aura la patience de lire l'ensemble de l'ouvrage parcourra avec l'auteur un remarquable florilège de textes relatifs au monachisme tardo-antique dans les régions

concernées, et y gagnera une connaissance approfondie de la nature de ces sources, de leurs enjeux et des discussions relatives à leur apport. Il y gagnera en outre une compréhension poussée des discussions relatives aux rapports entre monachisme et hiérarchies ecclésiastiques, et des travers qu'induit en la matière la lecture aujourd'hui dominante. On peut seulement regretter que l'ouvrage, qui est pourvu d'index (sources, noms de personnes, toponymes et ethnonymes, auteurs modernes, sujets) soit dépourvu de toute bibliographie, tant pour les sources (nombreuses) que pour la littérature secondaire, de même que d'un véritable état de la question du sujet traité, qui auraient été fort utiles au lecteur novice comme confirmé.

## L'Église, les richesses et les pauvres

Y a-t-il encore du neuf à trouver dans le domaine du rapport de l'Église, de son personnel et plus largement de la société chrétienne de l'Antiquité tardive, aux richesses et à leur redistribution ? On pourrait penser que non, vu le nombre des études qui ont déjà été consacrées à ce domaine. Pourtant, l'ouvrage de Daniel CANER (D. C.), *The Rich and the Pure: Philanthropy and the Making of Christian Society in Early Byzantium*, offre en la matière une contribution qui est loin d'être sans intérêt, entre autres par le vaste panorama des textes qu'elle permet de parcourir, et par leur analyse<sup>104</sup>. Le thème n'est pas étranger à l'auteur, qui l'avait abordé naguère sous l'angle de la pauvreté monastique volontaire dans *Wandering, Begging Monks. Spiritual Authority and the Promotion of Monasticism in Late Antiquity* (2002). La présente enquête de D. C. concerne la période 350-650, pour tout l'Orient ; l'auteur recourt d'ailleurs, outre aux sources grecques et latines, à des sources syriaques ou coptes. Son point de départ lui est fourni par le vocabulaire, en particulier par une série de termes dont l'analyse forme la trame de l'ouvrage : ἐλεημοσύνη (*alms*), ἀγάπη (*charity*), εὐλογίαί (*blessings*), καρποφορίαί (*fruitbearings*) et προσφοραί (*offerings*), ainsi que leurs équivalents dans les autres langues<sup>105</sup>.

Cet épais volume, dont près de la moitié est occupée par les notes, la bibliographie et un index général – qui aurait pu être utilement complété par un index des textes cités – est composé, après une brève introduction, de sept chapitres. Le premier concerne, de manière générale, le contexte économique et des dons dans la société de la période concernée, et en particulier les structures politiques et sociales qui conditionnent les phénomènes étudiés par la suite. Le deuxième étudie la φιλανθρωπία et met en évidence l'un des points centraux de l'ouvrage : le don est certes valorisé dans la société tardo-antique, mais non le don à tous ; des priorités existent de manière assez large, en particulier en faveur de ceux qui sont tombés de la richesse dans la pauvreté, qui ont quitté, volontairement ou non, un statut social et économique plus ou moins aisé pour se retrouver dans une situation moins favorisée, voire défavorisée (catégorie qui serait désignée par le terme πτωχοί). Le troisième chapitre concerne l'ἐλεημοσύνη ; l'auteur y prête une attention particulière à la transformation induite chez celui qui donne par la pratique régulière du don. Le quatrième chapitre porte sur l'ἀγάπη, qui se distinguerait de la précédente par deux aspects : l'intention et la disposition d'âme qui préside au don, d'une part, et le fait de prendre sur son nécessaire, non sur son superflu, pour donner, d'autre part. Il s'agirait donc d'un état supérieur du don, qui témoigne d'une étape plus avancée dans l'ascèse et la transformation de soi. Le chapitre cinq traite des εὐλογίαί, qui

---

<sup>104</sup> Daniel CANER, *The Rich and the Pure: Philanthropy and the Making of Christian Society in Early Byzantium*, Oakland (CA), University of California Press (coll. « Transformation of the Classical Heritage », 62) 2021 ; 23,5 × 16, relié, XXIII + 410 p. ISBN : 978-0-520-38158-2.

<sup>105</sup> On peut simplement exprimer une réserve sur la méthode de relevé, qui indique (p. XVIII) que le TLG permet l'identification de la totalité des occurrences. En effet, tous les textes de la période ne sont pas présents dans cette base de données, entre autres pour les textes de ou attribués à Nil d'Ancyre, par exemple, qui ne sont d'ailleurs mentionnés dans l'ouvrage que de manière très ponctuelle.

appartiennent proprement à une économie ecclésiale et monastique du don ; l'auteur les définit ainsi : un don matériel qui provient, théoriquement, de Dieu, qui n'impose aucune obligation aux humains qui le donnent ou le reçoivent, et qui transmet un esprit vital de croissance et de soin quand il est transmis correctement (p. 130). En s'appuyant sur 2 Co 9, 5-12, et sur les différentes pratiques liées aux aliments offerts lors de la liturgie, mais non consacrés, l'auteur tente de tracer un tableau synthétique des usages de ce terme ; sans doute est-ce le mot qui résiste le plus à la tentative d'en unifier les usages que propose l'auteur, même s'il en déploie cependant plusieurs facettes. Le sixième chapitre a pour objet les καρποφορίαί ; ce type d'offrande est fort proche du précédent, mais ne serait jamais l'œuvre de clercs. Cette section s'intéresse en particulier au contexte rural, ainsi qu'au rôle des ascètes, entre autres stylites, dans la prospérité agricole, ou du moins dans la régulation des calamités. Le dernier chapitre concerne les προσφοραί, qui sont étudiées en lien avec la mise en place des commémoraisons, et en particulier des monastères fondés pour commémorer une famille ; l'auteur les définit comme des dons issus de la gratitude et offerts à Dieu pour la vie elle-même (p 230). Un très bref épilogue ferme l'ouvrage et offre à la fois une récapitulation des acquis du livre (en à peine deux pages) et une ouverture, trop rapide, sur les périodes ultérieures.

Le livre a le grand mérite de s'appuyer largement sur les textes, tant littéraires que, dans une moindre mesure, documentaires ; l'hagiographie et les textes ascétiques y occupent une place prépondérante, mais l'homilétique, par exemple, est également largement mise à contribution. L'approche a cependant les défauts de ses qualités : le lecteur peine parfois à voir quels sont les acquis ou les étapes de la démonstration, du fait de la place donnée aux textes dans le propos et à cause de la forme littéraire retenue par l'auteur ; on aurait parfois souhaité une présentation un peu plus scolaire de la démarche et de ses étapes. L'enquête de D. C. s'attache non au seul domaine économique ou religieux, mais à la valeur sociale complète du phénomène des dons dans le cadre chrétien, y compris dans ses dimensions politiques ; elle cherche à mettre en évidence une professionnalisation du cadre des dons, dans le contexte de l'émergence des différentes strates du clergé, ascètes, moines, clercs séculiers et évêques comme le personnel professionnel d'une telle économie. On croise également, au fil des pages, l'économie miraculeuse qu'avait mise en évidence Vincent Déroche dans plusieurs études, ainsi qu'une réflexion sur le type d'interactions et d'obligations que créent et entretiennent ces dons, y compris à l'intérieur d'une même structure monastique ou d'un clergé donné. C'est aussi un des grands intérêts du livre que de s'appuyer régulièrement sur les acquis des recherches archéologiques, y compris dans le domaine de l'histoire économique – par exemple pour l'expansion des terres cultivées en Orient pendant l'Antiquité tardive. Sans doute les inscriptions sont-elles les sources les moins utilisées par l'auteur, peut-être faute de matière ?

Comme on l'a dit, les textes sont centraux dans l'étude ; peut-être aurait-il été souhaitable de les traiter avec un peu plus de précautions, par exemple pour les *Lettres* attribuées à Nil d'Ancyre, que l'auteur semble considérer comme authentiques, sans réflexion sur leur date (p. 164)<sup>106</sup>. Certaines sources, pourtant bien connues de l'auteur, comme l'*Histoire lausiaque* de Pallade ou l'*Historia monachorum*, ne sont pas toujours convoquées lorsqu'elles auraient pu être utiles (voir par ex. p. 100, à propos de l'image sociale complexe des établissements du désert égyptien). On y trouve cependant aussi de très utiles synthèses, par exemple à propos

---

<sup>106</sup> Voir les références que j'avais données naguère dans « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 145-243, ici p. 189 et n. 17. On trouve également (p. 5 de l'ouvrage de D. C.) un résumé de l'histoire de la transmission des textes dans le monde byzantin qui laisse songeur.

de la « Basiliade », qui en réduit drastiquement l'image courante (p. 55-59), même si l'hypothèse qui en fait un lieu de formation monastique reste fragile<sup>107</sup>.

Le livre de D. C. présente donc une très intéressante étude sur les différentes modalités du don dans l'Antiquité tardive pour la partie orientale du bassin méditerranéen. Elle en dégage différentes modalités et en étudie l'insertion dans les structures sociales et ecclésiales. Si le thème a déjà été souvent traité, on ne disposait pas à ce jour d'une synthèse large, appuyée sur les sources, qui aborde la question sous cet angle. On ne peut donc qu'en recommander la lecture à tout spécialiste de la période.

## Saints, martyrs et hagiographie

### Mélanie la jeune

Le livre de D. C. nous avait déjà entraînés dans le monde des ascètes et des saints, vers lequel je me tournerai maintenant plus nettement. Les deux Mélanie, l'Ancienne et la Jeune, la grand-mère et la petite-fille, font partie des principales figures féminines de l'Antiquité chrétienne, fréquemment convoquées par l'histoire, aux côtés de Thècle, Macrine ou Paula. Elizabeth A. CLARK (E. A. C.) lui a consacré un intéressant volume dans la collection *Women in Antiquity*, qui fournit quelques aperçus sur le personnage et les textes qui le dépeignent, au sein d'une large mise en contexte<sup>108</sup>. L'étude s'appuie au premier chef sur la *Vie* attribuée à Gérontius, qui est connue dans deux versions, grecque et latine (*BHG* 1241 et *BHL* 5885), dont les relations et le rapport au texte d'origine ne sont pas établis avec certitude – l'une est-elle une traduction de l'autre (et laquelle ?) ou bien s'agit-il de deux états du texte dérivés indépendamment d'un état plus ancien ? Ce n'est pas la première fois, loin de là, que l'auteur s'attache à ce texte, dont elle avait proposé une traduction en 1984, ainsi qu'un commentaire. Le présent volume comporte également une traduction du texte grec, qui dérive étroitement de celle qu'avait donné Théodore C. Papalozos dans sa thèse de doctorat en 1977, comme l'indique E. A. C. ; étrangement, cependant, le livre ne fait pas mention, autrement qu'en bibliographie, de la traduction et du commentaire publiés en 1984, ni de leur rapport avec la présente traduction.

La vie de Mélanie la Jeune (vers 385-439/440) constitue l'un des récits de sainteté bien connus de l'Antiquité tardive, tant par l'importance des personnages concernés que par la diversité des lieux visités par l'héroïne et son mari, Valerius Pinianus. Issus l'un et l'autre de riches familles sénatoriales, dotés de patrimoines qui les plaçaient parmi les plus riches de leur époque, les deux convertis à la vie ascétique vendirent leurs biens et quittèrent Rome pour se rendre d'abord en Campanie, puis en Sicile, en Afrique du Nord, brièvement en Égypte, puis en Palestine, d'où ils firent ensuite plusieurs voyages (ou Mélanie seule, après le décès de son mari). Si la conversion ascétique de Mélanie est donnée comme pleine et entière, voire fort radicale, celle de son mari paraît plus contrainte et, à lire E. A. C., il semble suivre son épouse qui mène largement leur itinéraire, tant spirituel que spatial. L'importance de la *Vie* tient aussi aux personnages avec qui Mélanie et son mari entrent en relation, à Rome ou pendant leur voyage : Serena, femme de Stilichon, Augustin d'Hippone, Cyrille d'Alexandrie, etc.

Le livre se présente comme un récit de la vie de Mélanie, largement mise en contexte à chacune de ses étapes : contexte politique, économique, social, religieux et ascétique. En outre, E. A. C. met régulièrement en perspective la *Vie* avec les autres sources disponibles à

---

<sup>107</sup> Voir cependant le traitement développé de la question par l'auteur : D. CANER, « Not a Hospital but a Leprosarium: Basil's Basiliad and an Early Byzantine Concept of the Deserving Poor », *Dumbarton Oaks Papers* 72, 2018, p. 25-48. Un peu plus loin dans l'ouvrage (p. 65), l'auteur semble revenir malgré lui à la conception traditionnelle de l'institution.

<sup>108</sup> Elizabeth A. CLARK, *Melania the Younger: From Rome to Jerusalem*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Women in Antiquity »), 2021 ; 23,5 × 15,5, XVIII + 285 p. ISBN : 978-0-19-088823-7.

propos de Mélanie, par exemple dans les *Lettres* d'Augustin ou la *Vie de Pierre l' Ibère* – ces références sont quelque peu fugitives, par exemple pour la *Lettre* de Cyrille d'Alexandrie qui attesterait son passage à Jérusalem pour la dédicace de la chapelle dédiée à saint Étienne par Mélanie<sup>109</sup>. L'ouvrage ne prétend pas être une nouvelle étude de fond de la *Vie* de Mélanie, mais bien en donner à comprendre la portée pour des lecteurs qui ne sont pas familiers de ce dossier textuel, voire de la période. En outre, E. A. C. indique clairement que, si la *Vie* a retenu depuis plusieurs décennies l'attention d'études centrées sur la place des femmes et du corps dans l'Antiquité chrétienne, le présent livre cherche au contraire à replacer ce texte dans son environnement social et économique. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver ici des avancées importantes dans l'interprétation du texte hagiographique, mais bien une lecture d'ensemble du texte, qui en donne à entendre les différentes harmoniques et en montre la portée, tout autant qu'un panorama de la conversion des élites romaines à la foi chrétienne dans sa dimension la plus acétique et des bouleversements qu'elle entraîna.

### Le culte d'Étienne

Les études hagiographiques n'ont que rarement l'occasion d'embrasser tout le dossier d'un saint, surtout lorsqu'il s'agit d'une figure aussi célèbre que le protomartyr Étienne. On ne peut donc qu'être reconnaissant à Damien LABADIE (D. L.) d'avoir entrepris une telle tâche, dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'EPHE, dirigée par Muriel Debié et Rémi Gounelle, et soutenue en 2017 ; elle est désormais publiée sous forme d'un épais volume<sup>110</sup>. L'objet de l'ouvrage couvre, comme son titre l'indique, la période de formation du culte d'Étienne et vise à traiter tous les textes du dossier, dans l'ensemble des langues de transmission, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, afin d'éclairer la naissance du culte du martyr et sa diffusion à travers l'ensemble de l'espace méditerranéen. L'enquête s'appuie avant tout sur les textes, abordés de première main, et secondairement sur les sources archéologiques, abordées de seconde main. Après une introduction assez courte, le livre se compose de trois parties, suivant une répartition chronologique, et de neuf chapitres : I, « Genèse d'un martyr chrétien (37-415) », avec un premier chapitre sur les *Actes des Apôtres* et le passage à une figure littéraire et un deuxième chapitre sur l'émergence de la figure d'Étienne dans la littérature chrétienne du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle ; la deuxième partie, « l'invention d'un saint hiérosolymitain (415-460) », concerne l'invention et le culte d'Étienne à Jérusalem et en Palestine (3, « L'invention d'Étienne : de l'usage politique des reliques » ; 4, « Les sanctuaires d'Étienne à Jérusalem : la rivalité des lieux de mémoire » ; 5, « Le cycle hagiopolite de la passion d'Étienne » ; 6, « Les dates de la célébration de la Saint-Étienne : pratiques liturgiques et controverses christologiques en Palestine aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles ») ; la troisième partie (415-589) traite de la diffusion du culte d'Étienne à travers le monde méditerranéen et des nouveaux enjeux de ce culte dans des contextes variés (7, « Étienne à Constantinople et Rome : reliques et stratégies géo-ecclésiologiques » ; 8, « Miracle, patronage et orthodoxie : Étienne en terre africaine » ; 9, « L'Épître de Sévère de Minorque : Étienne et la naissance de l'antijudaïsme chrétien »). Après un trop bref épilogue, et en l'absence d'une conclusion véritable, on trouve ensuite d'utiles annexes : un dossier de traduction (recension latine A de la *Révélation d'Étienne* [BHL 7850-7852] ; version syriaque de la *Révélation d'Étienne* [BHO 1087] ; passion géorgienne ancienne [CANT 303] ; passion épique du protomartyr Étienne [BHG 1649d et slave] ; translation à Constantinople d'après le *Ménologe impérial* A [BHG 1651c] ; translation d'Étienne à Rome [BHL 7878-7881]) ; une clavis du dossier d'Étienne dans les différentes langues, qui couvre des textes jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle (typologie : Passions, vies et

<sup>109</sup> On se reportera, pour une discussion plus satisfaisante de ce dossier, aux pages que lui consacre D. Labadie (p. 216-250) dans l'ouvrage présenté dans ce Bulletin, p. \*\*\*.\*\*\*.

<sup>110</sup> Damien LABADIE, *L'invention du protomartyr Étienne : Sainteté, pouvoir et controverse dans l'Antiquité (I<sup>er</sup>-VI<sup>e</sup> s.)*, Turnhout, Brepols (coll. « Judaïsme ancien et origines du christianisme », 21), 2021 ; 23,5 × 15,5, 635 p. ISBN : 978-2-503-59012-7.

actes ; inventions ; translations ; recueils de miracles ; sermons et homélies), pour diverses langues (grec, latin, syriaque, christo-palestinien, arabe, copte, éthiopien, arménien, géorgien, slavon, moyen-irlandais, vieil anglais), laquelle mentionne les éditions et les manuscrits, avec des critères de choix peu clairs cependant<sup>111</sup> ; bibliographie et index (œuvres et auteurs anciens, auteurs modernes).

Il n'est pas question dans ces pages de discuter en détail tous les aspects de cet épais ouvrage ; on s'arrêtera cependant à certains d'entre eux, soit du fait de leur importance, soit pour apporter quelques compléments. Le premier chapitre, sur le récit du martyr dans les *Actes*, fait une très large place à la *Quellenforschung*, sans pour autant aboutir à des résultats très probants ; la discussion du sens de *μάρτυς*, qui tend à faire remonter très haut le sens de « témoignage du sang », n'est pas non plus très convaincante et paraît forcer le sens des textes les plus anciens, où le sens de 'témoignage' semble primer. L'étude des sources vétérotestamentaires de la littérature liée aux martyrs est intéressante, en particulier à propos des Maccabées ; il aurait cependant été utile de citer à ce sujet des études antérieures sur le même thème<sup>112</sup>, et la conclusion à laquelle aboutit l'auteur (« Les Maccabées constituent donc le modèle dont s'est servi Luc pour la composition de son récit en Ac 7 », p. 61) un peu réductrice – mais la conclusion du chapitre (p. 75) est heureusement plus nuancée. Le deuxième chapitre envisage Étienne dans la littérature chrétienne avant l'invention de ses reliques ; les textes sont présentés, pour l'essentiel, selon un classement géographique : un classement chronologique aurait sans doute été plus probant et aurait mieux fait ressortir les grandes étapes, plutôt tardives, du développement des textes relatifs à Étienne. Les conclusions sont en outre quelque peu biaisées par l'état de conservation de la documentation, par exemple à propos du rôle de la Cappadoce<sup>113</sup>. L'auteur conclut à la prééminence, d'abord, de la figure du prophète inspiré, liée à la vision d'Ac 7, avant le relais de la figure du protomartyr, à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Les chapitres de la deuxième partie concernent l'objet central de l'enquête, et sans doute celui que l'auteur maîtrise le mieux : il s'agit de l'invention des reliques d'Étienne en 415, à Caphar Gamala, bourgade de Palestine, pour laquelle on dispose de plusieurs états du récit et dont D. L. reconstitue une genèse complexe, liée aux relations épiscopales en Palestine et aux controverses doctrinales de la période. Jean II de Jérusalem aurait utilisé l'invention des reliques comme un moyen d'affirmation face au siège de Césarée et contre les Latins présents à Bethléem. L'auteur reprend ensuite la question des sanctuaires d'Étienne à Jérusalem, débattue depuis longtemps, en montrant son intrication avec les querelles théologiques, et en particulier christologiques, ainsi que le rôle des femmes de l'aristocratie dans la promotion de ces sanctuaires. L'étude d'attribution qui est menée à propos de l'homélie copte *BHO* 1093 n'est pas complètement convaincante. Le chapitre six, sur les dates des commémoraisons d'Étienne, concerne lui aussi un dossier complexe, qui plus est lié à la question de la célébration de Noël, de son origine et de l'époque de son apparition.

La troisième partie sort du champ palestinien, avec la question des transferts de relique et les recueils de miracle (Constantinople, Rome, l'Afrique). Dans le dernier chapitre, consacré à la *Lettre* de Sévère de Minorque relative à la conversion des juifs de l'île, à la suite de l'arrivée des reliques d'Étienne, conversion où intervient une certaine violence ecclésiastique,

---

<sup>111</sup> L'expression « manuscrits inédits » est pour le moins maladroite ; la désignation des manuscrits est souvent approximative, voire erronée.

<sup>112</sup> Voir en particulier Raphaëlle ZIADE, *Les martyrs Maccabées : de l'histoire juive au culte chrétien. Les homélies de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostome*, Leiden, Boston (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 80), 2007.

<sup>113</sup> Pour la figure de l'athlète couronné chez les Cappadociens, il aurait fallu citer et utiliser Johan LEEMANS, « God and Christ as Agonothetae in the Writings of Gregory of Nyssa », *Sacris erudiri* 43 (2004), p. 5-31.

l'auteur aurait gagné à se référer au traitement de cette lettre par P. Van Nuffelen<sup>114</sup>, qui lui aurait permis une mise en perspective plus nuancée de l'antijudaïsme et du recours ecclésiastique à la violence.

On note en outre bien des approximations bibliographiques et scientifiques, qui auraient dû disparaître dans la version révisée de la thèse que constitue le livre<sup>115</sup>, et surtout des incorrections de langue, trop nombreuses, que la révision de l'auteur et de l'éditeur aurait dues faire disparaître. Voilà donc un épais livre, fort intéressant, mais qui présente les défauts de ses qualités : prétendant embrasser et traiter tout le dossier antique d'Étienne, l'auteur ne peut maîtriser tous les sujets et les domaines traités, ce qui laisse malheureusement place à trop d'imprécisions et d'erreurs, ainsi qu'à quelques démonstrations trop rapides. Sans doute est-ce la rançon de l'ampleur du point de vue, qu'on excusera aisément dans une œuvre de jeunesse scientifique qu'est une thèse, mais qui aurait gagné à être davantage revu pour la publication, avec l'aide de spécialistes des différents domaines traités. Il n'en reste pas moins l'essentiel : le lecteur du livre, s'il accepte les détours parfois touffus auxquels l'auteur est contraint par l'état des différents textes étudiés, obtient au terme de sa lecture un panorama très intéressant de la naissance et de l'évolution du culte d'Étienne, qui ne semble prendre son essor qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, après la fin des persécutions, et se développer vraiment dans le contexte palestinien du V<sup>e</sup> siècle. La thèse de l'auteur est claire : l'invention des reliques d'Étienne est une manipulation due à ses auteurs, qui avaient pour cela des motivations personnelles et institutionnelles, secondairement doctrinales. Le lecteur trouvera peut-être que le récit est reconstruit de manière trop unilatérale et qu'une pluralité de causes et de perspectives aurait pu à bon droit être mise en avant : la thèse n'en aurait rien perdu de sa force, au contraire<sup>116</sup>. Il ne sera pas sans intérêt de confronter la riche lecture proposée par D. L. avec le petit ouvrage qui vient de paraître sur le culte d'Étienne à Jérusalem, dont j'espère rendre compte dans le prochain Bulletin<sup>117</sup>.

## Chaînes exégétiques et Septante

Après l'hagiographie et le culte des saints, il n'est que temps de revenir aux textes patristiques proprement dits, par un autre chemin, celui des chaînes exégétiques. On a rencontré dans ces Bulletins, les années précédentes, plusieurs spécialistes des chaînes, soit pour présenter leurs ouvrages, soit qu'ils aient été mentionnés en passant. Je n'avais pas cité jusqu'ici, sauf erreur, l'une des spécialistes italiennes des chaînes, en particulier de celles sur le Cantique, Maria Antonietta BARBARA VALENTI (M. A. B. V.) : celle-ci a fait paraître en

---

<sup>114</sup> Peter VAN NUFFELEN, *Penser la tolérance durant l'Antiquité tardive*, Paris (coll. « Les conférences de l'École pratique des Hautes études », 10), 2018 ; sur ce livre, voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 145-243, ici p. 228-230.

<sup>115</sup> Voir par exemple les formules qui laissent entendre qu'il n'existe qu'une seule chaîne sur les *Actes des Apôtres*, qui plus est fidèlement reflétée dans l'édition de Cramer. Référence à des éditions dépassées, comme la *Patrologia graeca* pour certains textes de Grégoire de Nysse pourtant édités critiquement dans les *Gregorii Nysseni opera* ; on s'étonne d'une affirmation contradictoire dans le texte (p. 78) et les notes (n. 4) sur l'état de publication du texte CPG 2981 ; à propos du schisme mélitien et de l'histoire de l'Église d'Alexandrie, il aurait fallu renvoyer à Annick MARTIN, *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IV<sup>e</sup> siècle (328-373)*, Roma (coll. « Collection de l'École française de Rome », 216), 1996 ; sur la diffusion du culte des reliques, et entre autres sur le *Livre des miracles d'Étienne* dont il est largement question dans le chap. 8, il aurait été utile de consulter et de citer Robert WISNIEWSKI, *The Beginnings of the Cult of Relics*, Oxford, New York, 2018 (sur ce livre, voir « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 104 [2020], p. 291-410, ici p. 397-401).

<sup>116</sup> On lira avec profit les remarques de Cyrille JALABERT o.p., dans la recension qu'il a donné de l'ouvrage (*Revue biblique* 129 [2022], p. 274-277), sur cet aspect et sur d'autres. On s'étonne cependant que l'auteur de la recension ne mentionne pas la question de la localisation des églises hiérosolymitaines dédiées à Étienne, dans la revue de l'École biblique, qui a pourtant largement nourri les discussions à ce sujet.

<sup>117</sup> Hugo MENDEZ, *The Cult of Stephen in Jerusalem: Inventing a Patron Martyr*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Studies »), 2022.



2019 un recueil de certains de ses articles, plus ou moins retravaillés<sup>118</sup>. Le volume comporte sept contributions, d'ampleur très inégale, dont la première est inédite et les autres, classés par ordre chronologique, couvrent une période qui s'étend de 1998 à 2008<sup>119</sup>. Si l'auteur s'est particulièrement fait connaître par ses travaux sur l'exégèse origénienne du Cantique telle qu'elle est transmise par les chaînes exégétiques sur ce livre<sup>120</sup>, ce n'est pourtant pas Origène qui tient la première place dans le volume ici présenté, mais bien diverses facettes de l'exégèse patristique du Cantique telle qu'elle nous est transmise par les chaînes exégétiques, ou plutôt l'apport des chaînes exégétiques à la connaissance de ces exégèses et à l'établissement de leur texte.

La première contribution, inédite, propose un panorama d'ensemble sur les chaînes exégétiques, leur contexte d'origine, leurs auteurs et leur transmission. Cet aperçu reste cependant très général et mêle des positions aujourd'hui largement remises en cause ou abandonnées et des éléments beaucoup plus intéressants ou assurés. Il doit donc être utilisé avec précaution, mais il est loin d'être sans intérêt. Les études suivantes présentent toutes un intérêt tant du point de vue des textes étudiés ou édités que de celui de la méthode et des modalités d'études des textes patristiques transmis par les chaînes. Plusieurs sont également importantes pour mieux comprendre comment utiliser le témoignage des chaînes dans le processus d'édition des textes patristiques connus à la fois en tradition directe et par les chaînes. Les études ont été partiellement mises à jour, mais il aurait parfois fallu un travail conséquent pour tenir compte de publications importantes, comme l'édition de l'*Épitomé sur le Cantique* de Procope de Gaza par J.-M. Auwers (2011) ; il aurait parfois été bon de prendre aussi en compte d'autres recensions du même ouvrage, comme pour l'édition du *Commentaire sur le Cantique* de Nil d'Ancyre, dont la cinquième étude est un long compte rendu<sup>121</sup>. Les deux dernières contributions sont d'un genre quelque peu différent : le chapitre 6 traite de l'interprétation patristique d'un verset du *Cantique*, le chapitre 7 revient brièvement sur le prologue d'une chaîne sur les petits prophètes.

La démarche adoptée par M. A. B. V. demeure, pour l'essentiel, celle des éditeurs de l'époque moderne et du premier vingtième siècle : plus que les chaînes, il semble que ce soit les textes des auteurs que les chaînes permettent de récupérer qui soient au centre de ses préoccupations. Jamais elle n'a édité une chaîne exégétique pour elle-même ni ne l'a mise au centre de ses travaux. La chose est d'autant plus surprenante que, si l'auteur ne cite pas dans son avant-propos les principaux spécialistes actuels des chaînes sur le Cantique, qu'il s'agisse de Jean-Marie Auwers, de Reinhart Ceulemans, de Françoise Petit ou de Karin Metzler, ou encore l'équipe allemande qui travaille actuellement sur les exégèses patristiques des Psaumes à Berlin, elle fait un éloge appuyé de son maître Sandro Leanza, qui a précisément édité la chaîne de Procope sur l'Ecclésiaste. Le travail de M. A. B. V. qui est ici présenté est donc

---

<sup>118</sup> Maria Antonietta BARBARA VALENTI, *Estratti catenari esegetici greci: ricerche sul Cantico dei cantici e altro*, Pisa, Edizioni ETS (coll. « Testi e studi di cultura classica », 76), 2019 ; 24 × 17, 135 p., prix : 13 €. ISBN : 978-88-467-5667-1.

<sup>119</sup> « Aspetti del genere letterario delle catene esegetiche greche », p. 15-42, inédit ; « I frammenti attribuiti ad Ambrogio e Agostino nella tradizione catenaria bizantina », p. 43-47 (1998) ; « Su un frammento catenario di Origene dalle *Homiliae in Canticum canticorum* », p. 49-51 (2002) ; « Lezioni della tradizione catenaria alternative a lezioni della tradizione diretta delle *Homiliae in Canticum canticorum* di Gregorio di Nissa », p. 53-67 (2004) ; « Su una recente edizione del Commentario al *Cantico dei cantici* di Nilo di Ancira », p. 69-92 (2006) ; « Interpretazioni patristiche del *Cantico dei cantici* 2,7 », p. 93-104 (2006) ; « Il prologo della catena di Filoteo sui Profeti minori », p. 105-108 (2008).

<sup>120</sup> Voir en particulier M. A. BARBARA, *Origene, Commentario al Cantico dei cantici, testi in lingua greca*, Bologna (coll. « Biblioteca patristica », 42), 2005.

<sup>121</sup> Voir en particulier Marie-Gabriel GUERARD, « Nilus von Ancyra Schriften. Bd 1. Kommentar zum Hohelied. Bearb. v. H.-U. Rosenbaum », *Revue d'histoire ecclésiastique* 101.1 (2006), p. 197-201, qui n'est pas même mentionné en bibliographie, alors que M.-G. G. parvient à des conclusions fondamentalement différentes de celles d'H. U. Rosenbaum (la transmission du commentaire de Nil n'est pas uniquement caténaire).

fondamentalement celui d'une étude de l'exégèse patristique à travers l'utilisation des chaînes, et de l'édition des textes d'auteurs patristiques grâce aux chaînes, mais non une étude des chaînes en elles-mêmes, malgré quelques ouvertures dans cette direction. Ma remarque ne constitue en aucun cas un jugement de valeur, mais plutôt un signe d'étonnement, car les recherches de ces dernières décennies ont précisément conduit dans la direction d'une prise en compte des chaînes pour elles-mêmes, comme textes à part entière, et pas seulement comme moyen d'accéder à des textes perdus en tradition directe. Comme tel, ce volume sera donc fort utile, à condition de prendre en compte ses limites, entre autres dans l'intégration des résultats d'autres chercheurs.

J'ai déjà évoqué, dans les précédents Bulletins, plusieurs instruments de travail relatifs aux chaînes exégétiques grecques. C'est un plaisir que de présenter ici le fruit du travail de Georgi R. PAPPALOU (G. R. P.) sur les manuscrits de chaîne du Nouveau Testament, réalisé dans le cadre du projet ERC CATENA dirigé par Hugh Houghton et publié en version papier et en pdf<sup>122</sup>, mais aussi sous la forme d'une base de données, certes assez rudimentaire<sup>123</sup>. Le travail à ce sujet avait déjà été préparé par une publication de H. Houghton et David Parker<sup>124</sup>, ainsi bien sûr que par les nombreux travaux menés, en particulier depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, sur la tradition manuscrite et la classification des chaînes exégétiques.

Le catalogue recense les manuscrits antérieurs à 1601, pour un total d'environ 400 manuscrits, dont 65 % datent des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Un appendice réunit les témoins du *Commentaire sur les évangiles* de Théophylacte de Bulgarie, composé à la fin du XI<sup>e</sup>-début du XII<sup>e</sup> siècle, et dont la fortune expliquerait en partie, selon l'auteur, le déclin du nombre de manuscrits de chaînes sur le Nouveau Testament après cette date ; on trouve également les témoins de quelques autres commentaires dans cet appendice.

L'analyse a porté sur les chaînes et leurs préfaces, identifiées par leur incipit et desinit, par les attributions d'auteurs (telles qu'elles figurent dans le manuscrit) et par le renvoi à divers répertoires existants. Ce sont donc les chaînes, ou les groupements de chaînes, qui constituent l'entrée principale, comme les types dans les répertoires précédents ; ces groupements sont constitués, d'après l'introduction, à partir des séries textuelles – on ne sait pas dans quelle mesure un travail philologique a été mené, non plus que le rôle des classements antérieurs. Les numéros de *CPG* sont portés systématiquement, ainsi que les renvois aux courts textes édités par von Soden ; on ne trouvera pas, en revanche, les renvois aux répertoires plus anciens par Karo et Lietzmann ou Reuss. Les chaînes sont identifiées selon les catégories usuelles pour le Nouveau Testament (e évangiles, a Actes, c épîtres catholiques, p épîtres pauliniennes, r Apocalypse). Après la description du contenu de chaque groupement de textes sont listés les manuscrits qui les contiennent. Outre divers identifiants pour chaque manuscrit, le répertoire fournit des indications matérielles sur chacun d'eux (date, dimensions, matière) ainsi que les folios où se trouvent les unités textuelles décrites. En complément, G. R. P. donne de fréquents éléments relatifs aux livres et à leur histoire, le plus souvent en note, qui dérivent de sa longue familiarité avec les manuscrits.

---

<sup>122</sup> Georgi R. PAPPALOU, *Catena Manuscripts of the Greek New Testament: A Catalogue*, Piscataway (NJ), Gorgias Press (coll. « Texts and Studies (Third Series) », 25), 2021 ; 23,5 × 15,5, relié, XI + 228 p. ISBN : 978-1-4632-4260-2. Disponible en accès ouvert : [https://research.birmingham.ac.uk/portal/files/132638459/2021\\_Pappalou\\_Catalogue.pdf](https://research.birmingham.ac.uk/portal/files/132638459/2021_Pappalou_Catalogue.pdf).

<sup>123</sup> <https://purl.org/itsee/catena-catalogue>.

<sup>124</sup> H. A. G. HOUGHTON et D. C. PARKER, « An Introduction to Greek New Testament Commentaries with a Preliminary Checklist of New Testament Catena Manuscripts », dans H. A. G. HOUGHTON (éd.), *Commentaries, Catena and Biblical Tradition: Papers from the Ninth Birmingham Colloquium on the Textual Criticism of the New Testament, in Association with the COMPAUL Project*, Piscataway (NJ) (coll. « Texts and Studies [Third Series] », 13), 2016, p. 1-35.

Du fait de la présentation choisie, le répertoire, rédigé sous une forme très ramassée, n'est pas d'utilisation ni d'interprétation aisées lors d'une consultation ponctuelle ; il faut un certain temps pour se familiariser avec la description raisonnée, mais très concise et abrégée, des textes. Les index (textes classés par n° de *CPG*, par n° von Soden, par n° de *BHG*, manuscrits classés par n° Gregory-Aland et par cote) permettent de naviguer un peu plus aisément dans le livre. Il est sûr que G. R. P. a identifié, dans son enquête, des livres et des textes (ou chaînes) qui étaient inconnus jusqu'ici ; il est assurément dommage que ces nouveautés et ces découvertes n'aient pas été davantage mises en valeur par leur auteur. Il faudra de longues années pour exploiter ces résultats.

Gilles DORIVAL (G. D.) a depuis de longues années travaillé et publié sur la Septante, le canon biblique et les chaînes exégétiques, ainsi que sur la tradition patristique alexandrine. Les Grinfield Lectures, données à Oxford en 2017 et 2018, furent l'occasion pour lui de présenter en anglais et sous une forme relativement synthétique le résultat de ses recherches, sous le titre : *The Septuagint from Alexandria to Constantinople. Canon, New Testament, Church Fathers, Catenae*<sup>125</sup>. Le livre est composé de quatre parties, qui se reflètent dans le titre : la première concerne le canon biblique, en lien avec la Septante<sup>126</sup> ; la deuxième concerne le rapport entre Nouveau Testament et Septante ; la troisième porte sur l'usage de la Septante par les Pères ; la dernière, sur les chaînes exégétiques, en particulier en lien avec la Septante.

La première partie entraîne le lecteur dans les discussions complexes sur la formation du canon biblique, et de manière plus brève sur l'apport de la Septante en ce domaine, autour des livres deutérocanoniques et des suppléments aux livres reçus, en particulier aux livres de Daniel, Esther, Jérémie, Job et aux Psaumes. L'essentiel de ces éléments, absents du canon hébraïque, ont pourtant une origine juive et apportent un éclairage fort intéressant sur le judaïsme de l'époque. La deuxième partie aborde d'abord la question du texte biblique utilisé dans le Nouveau Testament ; tout en maintenant quelques précautions, G. D. réaffirme avec force la thèse selon laquelle les auteurs du Nouveau Testament citent la Bible d'après la Septante, il est vrai sous des formes diverses et souvent variantes. Il étudie ensuite les possibles ajouts chrétiens à la Septante : tout d'abord, l'insertion de textes chrétiens, qui est rare et limitée au Psautier ; le transfert en retour de la forme que prend le texte dans les citations du Nouveau Testament vers la Septante, qui est très limité et seulement dans de rares témoins manuscrits ; enfin, l'ajout de passages du Nouveau Testament ou de passages d'origine chrétienne dans des versets existants, situation aussi très limitée. G. D. conclut donc au maintien du caractère juif de la Septante. La troisième partie envisage l'étape ultérieure, à savoir la réception de la Septante chez les auteurs de l'époque patristique. G. D. conclut à la prévalence de la Septante dans tout le monde méditerranéen, à l'exception du domaine syriaque, y compris dans le monde latinophone au moins jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. Le sixième chapitre s'intéresse à l'influence du vocabulaire de la Septante sur les auteurs chrétiens de l'Antiquité, poursuivant ainsi, par exemple, certains travaux de Marguerite Harl. La dernière partie ouvre l'ouvrage sur un type de textes qui appartient, pour l'essentiel, à une période bien postérieure à celles qui ont été traitées auparavant, et à un genre littéraire bien particulier, les chaînes exégétiques<sup>127</sup>. Le chapitre sept fournit une introduction aux chaînes exégétiques,

---

<sup>125</sup> Gilles DORIVAL, *The Septuagint from Alexandria to Constantinople. Canon, New Testament, Church Fathers, Catenae*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2021 ; xv + 219 p. ISBN : 978-0-19-289809-8. Je n'ai pas eu accès au volume papier.

<sup>126</sup> Le premier chapitre, sur la formation du canon biblique juif, reprend, en traduction anglaise et avec quelques révisions, une publication de 2014.

<sup>127</sup> On a déjà eu l'occasion de présenter dans ce Bulletin le livre magistral de Gilles Dorival sur les chaînes aux Psaumes : « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 145-243, ici p. 237-240.

assez exigeante et qui fait une large place à l'historiographie, même si un exemple de chaîne (sur la Genèse) est utilisé et présenté, et si la figure de Procope de Gaza y occupe une place centrale<sup>128</sup>. Cette vingtaine de pages me semble fournir une porte d'entrée dans l'univers des chaînes et dans les débats qui le concerne bien plus efficace et à jour que la présentation, de taille équivalente, qui figure dans l'ouvrage de Maria Antonietta Barbàra Valenti<sup>129</sup>. Le dernier chapitre concerne la Septante dans les chaînes ; G. D. y revient sur la question de la disposition originelle des chaînes (à deux colonnes, selon lui)<sup>130</sup>, puis s'intéresse au texte biblique et à ses éléments adventices (gloses, leçons hexaplares).

La conclusion, assez longue, récapitule point par point le contenu de l'ouvrage et ses principales prises de position ; un lecteur pressé y trouvera l'essentiel, mais sans les exemples et les discussions détaillées qui font la saveur du livre. Trois index (citations bibliques, textes anciens, auteurs modernes) ferment le volume. Si la forme du propos risque de décourager quelques lecteurs, en particulier ceux qui chercheraient ici un *essay* sur le sujet de la Septante et de sa réception, l'ouvrage mérite cependant une lecture attentive, que rend particulièrement vivante le recours aux exemples et la vigueur des discussions scientifiques menées par l'auteur.

### Réception, postérité et *varia*

Les études sur les genres littéraires caractéristiques de la littérature patristique – sinon propres à celle-ci – ne sont pas particulièrement courantes ; les « Questions et réponses », souvent désignées par leur nom grec transcrit, *erotapokriseis*, font quelque peu exception dans le paysage, dans la mesure où elles ont déjà fait l'objet de divers travaux, et en particulier de volumes collectifs. Le volume édité par Bram DEMULDER et Peter VAN DEUN reprend, sur une assez longue durée, l'étude de ce type d'ouvrage en le croisant avec la cosmologie<sup>131</sup>, qui en constitue l'un des sujets courants – mais peut-être pas le plus fréquent. Il s'agit ici d'un ouvrage collectif, qui comporte treize contributions, réparties en quatre parties : Pseudo-Justin, Maxime le Confesseur, Cosmologies au VI<sup>e</sup> siècle byzantin, Questionner le genre (littéraire) à la période médio-byzantine<sup>132</sup>. Le livre reflète ainsi assez clairement les intérêts

<sup>128</sup> Pour les « chaînes monophysites », on ajoutera la contribution récente de Laurence VIANES, « Chaîne de Jean le Droungaire sur les Grands Prophètes, ou chaînes pro-sévériennes ? », dans Barbara CROSTINI et Reinhart CEULEMANS (éd.), *Receptions of the Bible in Byzantium: Texts, Manuscripts, and their Readers*, Uppsala, 2021, p. 405-426.

<sup>129</sup> Voir *infra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>130</sup> À ce sujet, il est regrettable que l'auteur ne mentionne pas ici les discussions de Mathilde AUSSEDT, « Les deux types de chaînes exégétiques sur le livre de Jérémie : une mise en page adaptée au contenu ? », dans A. BRAVO GARCIA et I. PEREZ MARTIN (éd.), *The Legacy of Bernard de Montfaucon: Three Hundred Years of Studies on Greek Handwriting. Proceedings of the Seventh International Colloquium of Greek Palaeography (Madrid – Salamanca, 15-20 September 2008)*, Turnhout (coll. « Bibliologia », 31), 2010, p. 427-436, 863-867, non plus que ceux de Laurence VIANES (en particulier « Aspects de la mise en page dans les manuscrits de chaîne sur Ézéchiel », dans M.-O. GOULET-CAZE (éd.), *Le commentaire entre tradition et innovation. Actes du colloque international de l'institut des traditions textuelles (Paris et Villejuif, 22-25 septembre 1999)*, Paris 2000, p. 79-88).

<sup>131</sup> Bram DEMULDER et Peter VAN DEUN (éd.), *Questioning the World. Greek Patristic and Byzantine Question-and-Answer Literature*, Turnhout, Brepols (coll. « Lectio », 11), 2021 ; 24 × 16, relié, 471 p. ISBN : 978-2-503-59075-2.

<sup>132</sup> I, Yannis PAPADOGIANNAKIS, « Cosmology and its 'Problems' in Ps.-Justin's *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos* », p. 23-65 ; Benjamin GLEEDÉ, « The Ps.-Justinian Corpus of *Erotapokriseis* and Apologetical Treatises. In Search of an Author and a Historical Setting », p. 67-98 ; Marcelo D. BOERI, « Is the Prime Mover the Source of All Movement? Pseudo-Justin on Aristotle's Unmoved Mover », p. 99-126 ; Sébastien MORLET, « Une polémique contre Philon d'Alexandrie dans la question 69 *ad orthodoxos* attribuée à Justin ? », p. 127-144. II, Vladimir CVETKOVIC, « Re-Interpreting Tradition: Maximus the Confessor on Creation in *Ambigua ad Ioannem* », p. 147-179 ; Torstein Theodor TOLLEFSEN, « St Maximus the Confessor on the Mystery of Christ », p. 181-200 ; Christian BOUDIGNON, « Jamblique et Maxime le Confesseur, cosmologie et théurgie », p. 201-227 ;

des deux éditeurs, le premier, spécialiste de Plutarque, s'intéressant particulièrement à la cosmologie, tandis que le second est bien connu pour ses nombreux travaux sur Maxime le Confesseur, mais aussi sur divers genres et auteurs byzantins, en particulier sur les florilèges, qui sont loin d'être absents de ce volume. Dans leur introduction, les deux éditeurs tentent de justifier l'unité du volume, en considérant le traitement de la cosmologie dans des œuvres qui se rattachent de près ou de plus loin au genre des questions et réponses. C'est sans doute ce rapport parfois lointain, au point que les éditeurs recourent au terme de ζήτησις ou de ζητήματα pour rassembler les textes, qui fait la faiblesse relative du rapprochement. Il n'en reste pas moins que le contenu du livre est fort riche.

Il n'est pas question d'entrer ici dans une présentation détaillée de chacun des articles, ni des divergences interprétatives qui demeurent, par exemple à propos du milieu et de la date des textes du pseudo-Justin<sup>133</sup> : B. Gleede en situe la composition en milieu nestorien entre 451 et 519, quand Sébastien Morlet tend à en rapprocher l'auteur, *dubitanter*, de Théodoret de Cyr, ou du moins d'un milieu antiochien. Cette première section de l'ouvrage est sans doute l'une des plus riches et des plus neuves, dans la mesure où elle porte sur des textes qui, faute d'édition satisfaisante – du moins jusqu'à une date fort récente pour certains d'entre eux – et d'auteur bien identifié n'ont été que très incomplètement étudiés au regard des textes d'auteurs plus célèbres.

La section sur Maxime le Confesseur aborde des thématiques et des genres littéraires plus variés : les *Ambigua ad Ioannem* ne sont pas vraiment des *erotapokriseis* ; si la *Réponse d'Abamon à la lettre à Anébon (Sur les mystères d'Égypte)*, réponse de Jamblique à Porphyre, se situe tout autant du côté de la réfutation suivie d'un texte que de celui des questions et réponses, il est difficile d'en dire autant de la *Mystagogie* de Maxime, etc. Pourtant chacune de ces contributions a son apport propre, qu'il s'agisse de confronter la pensée de Maxime à ses sources néoplatoniciennes et de mesurer les modifications qu'il leur fait subir, d'envisager ses sources chrétiennes, ou plus encore de reconstituer une collection de questions et réponses dont il ne reste plus que des bribes. On trouve en effet, dans la contribution de Bram Roosen, l'édition critique de quelques restes d'échanges entre Théodose de Gangre et Maxime (CPG 7707.38, 7697.26a + 7707.20), premier des textes anciens édités dans ce livre.

La troisième section, fort courte, est plus disparate – ce qui ne veut pas dire que les contributions soient moins intéressantes. L'étude de P. Mueller-Jourdan sur Philopon traite nettement de cosmologie, mais entre moins directement dans le champ des questions et réponses. La contribution d'I. Perczel, fort longue alors même qu'elle ne présente pas d'édition, reprend une hypothèse précédente de l'auteur (l'identification du Pseudo-Césaire avec Théodore de Césarée) pour déchiffrer une cosmologie origéniste qui serait codée dans ce texte.

La quatrième et dernière section conduit à une période plus tardive, avec Michel Psellos, ici envisagé dans son rapport au Plutarque des *Propos de table*, c'est-à-dire dans le cadre d'une modification générique importante entre la source et l'œuvre qui en dérive. Reinhart

---

Bram ROOSEN, « What Theodosius of Gangra Wanted to Know from Maximus the Confessor », p. 229-267. III, Pascal MUELLER-JOURDAN, « Les conditions de l'avènement de la lumière dans le *De opificio hominis* de Jean Philopon. Difficultés et solutions », p. 271-309 ; István PERZCEL, « Pre-Existence and the Creation of the World in Pseudo-Caesarius », p. 311-360. IV, Michiel MEEUSEN, « Pagan Garlands and Christian Roses. Plutarch's *Quaestiones conuiuiales* in Michael Psellus' *De omnifaria doctrina* », p. 363-378 ; Reinhart CEULEMANS, « Cosmological Questions Answered with Severian of Gabala in ms. *Athonensis*, *Lavras B 43* (Eustratiadis 163) », p. 379-422 ; Peter VAN DEUN, « Le *De oeconomia Dei* de Nil Doxapatrès. Quelques observations sur le genre littéraire de l'œuvre et sur sa transmission manuscrite », p. 423-441.

<sup>133</sup> Le lecteur fidèle se rappellera la présentation que j'ai donnée l'an passé de l'édition d'une partie de ces textes par B. Gleede : « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 106 (2022), p. 79-175, ici p. 116-118. Son article dans le volume collectif constitue une introduction bienvenue à ce corpus, dans une langue autre que l'allemand.

Ceulemans (R. C.) consacre son travail à une section d'un manuscrit de l'Athos (Monè Mégistès Lavra, B 43, ff. 153-196<sup>v</sup>), qui contient un florilège en cent chapitres, organisé de manière thématique, et qui puise tant à des collections de définitions qu'au *Florilège Coislin*. Ce florilège pourrait être contemporain de la copie du manuscrit (avoir été composé dans le manuscrit) et remonter au XII<sup>e</sup> siècle. Ce florilège accorde au début une place particulière à Sévérien de Gabala, à propos de questions cosmologiques ; R. C. édite les extraits concernés et en étudie l'origine et la forme, ainsi que la distance par rapport au texte d'origine : il suppose l'existence d'une source intermédiaire, sans doute partagée avec d'autres témoins indirects des *Homélie sur l'Hexaemeron*. On aurait pu également évoquer, à propos de la réception fragmentée de Sévérien, le *De communi essentia*, qui rassemble pour l'essentiel des extraits de Sévérien, cette fois sur des thèmes théologiques<sup>134</sup>. La dernière contribution, due à l'un des deux éditeurs du volume, P. Van Deun, traite de l'un des grands florilèges – le terme n'est pas vraiment exact – dans lesquels la cosmologie tient une place centrale, le *De oeconomia Dei* de Nil Doxapatrès. L'organisation de l'œuvre en livres et chapitres conduit à un morcellement des sujets qui n'est pas sans rapport avec le genre des questions et réponses, de même que les titres qui introduisent ces unités. Dans un appendice, l'auteur présente un nouveau témoin, très partiel (deux folios) et tardif (XVIII<sup>e</sup> siècle) du *De oeconomia Dei* (Athènes, EBE, Métochion tou Panagiou Taphou 37), qui ne serait cependant pas sans intérêt textuel, ou du moins stemmatique.

Voilà donc un riche volume, certes divers dans les textes qu'il envisage et les approches proposées, mais fort riche, tant par les éditions qu'il propose (il est vrai de petits textes ou d'extraits) que par les œuvres qu'il aborde, dont certaines sont encore fort mal connues.

Comme les autres langues sémitique, la langue syriaque est d'abord écrite sans voyelle, et l'est restée largement à l'exception du texte biblique. Ce qui ne posait pas de problème majeur pour des locuteurs et des lecteurs dont c'était la langue maternelle est devenu plus difficile lorsque le syriaque est devenu langue de culture (ecclésiastique) plutôt que langue d'usage, et plus encore lorsqu'il s'agissait de textes traduits du grec. Ont donc été développés des manuels réunissant une sélection de mots et de propositions pris à des textes patristiques et bibliques, et vocalisés. Parmi eux se distinguent une série de manuscrits qui traitent des œuvres de quatre auteurs de langue grecque : Pseudo-Denys l'Aréopagite, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Sévère d'Antioche. C'est ce corpus qui est étudié et édité par Jonathan LOOPSTRA (J. L.), sous l'appellation moderne de *massore*, par analogie avec la version vocalisée et ponctuée de la bible hébraïque – quand l'appellation syriaque est celle de livre « des mots et des lectures » (*šmohē w-groyoto*)<sup>135</sup>. L'auteur note d'emblée que l'essentiel des manuscrits de ce corpus ont été produits entre la fin du X<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle, en milieu syro-occidental, en particulier dans les monastères autour de Mélitène, dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler « Renaissance syriaque ». Cette collection, fondée sur une très large sélection de textes patristiques grecs (255), a été élaborée à partir des traductions syriaques de ces textes, dont certaines sont bien attestées mais d'autres, comme la traduction utilisée pour les *Homélie* de Basile de Césarée, le sont beaucoup moins : son étude peut donc apporter à l'édition des versions syriaques et, partant, à celle des textes grecs qu'elles traduisent, et c'est sans doute son principal intérêt pour les lecteurs de ce Bulletin. Cependant, elle éclaire aussi sur la langue syriaque et son évolution, ainsi que sur les méthodes d'enseignement et de formation dans le monde syriaque.

<sup>134</sup> Sever J. VOICU, « Il florilegio *De communi essentia* (CPG 2240), Severiano de Gabala e altri Padri », *Sacris erudiri* 55 (2016), p. 129-155.

<sup>135</sup> Jonathan LOOPSTRA, *The Patristic "Masora": A Study of Patristic Collections in Syriac Handbooks from the Near East*, Leuven, Peeters (coll. « Corpus scriptorum christianorum Orientalium », 689, Syr. 265), 2020 ; 24 × 16, XXIV + 449 p. ISBN : 978-90-429-4233-2.

Le volume comporte d'abord une série de chapitres qui présentent et étudient différentes facettes de la « *massore* patristique », avant de proposer la transcription de celle-ci d'après le ms. Damas, Patriarcat syriaque orthodoxe, Ms. 7/16, daté de 1004, mise en regard du texte grec d'après les éditions courantes. L'auteur avait pourtant relevé onze témoins de ce corpus, datables entre le X<sup>e</sup> et le début du XIII<sup>e</sup> siècle, pour l'essentiel (avec un témoin du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.). Les traductions utilisées pour les textes sont les suivantes : Pseudo-Denys (*Hiérarchies célestes, Hiérarchies ecclésiastiques, Noms divins, Lettres*) : Phocas ; Basile de Césarée : Athanase de Balad (?) ; Grégoire de Nazianze, *Discours* et *Scholies mythologiques* du Pseudo-Nonnos : Paul d'Édesse ; Sévère d'Antioche : Jacques d'Édesse ; les traducteurs de la sélection de *Lettres* de Basile et Grégoire et des *Lettres synodales* de Sévère ne sont pas identifiés<sup>136</sup>. Quelques autres textes ont été utilisés ponctuellement (*Arbitre* de Jean Philopon, *Vie de Sévère* par Jean de Beth-Aphthonia). On ne cherchera pas ici à décrire l'analyse de la méthode mise en œuvre dans ces manuscrits, qui concerne bien davantage l'étude de la langue et de la culture syriaque médiévales que le champ patristique. On notera simplement que J. L. montre que ces manuscrits devaient être utilisés avec un livre complet de la traduction de l'auteur-source, et qu'ils impliquent probablement l'existence d'une forme de cursus d'enseignement ou de lecture rassemblant tous ces textes traduits du grec. Les modalités pratiques d'usage de ces livres, en revanche, de même que leurs objectifs précis, échappent encore largement.

Un index (mots grecs, hébreux et latins) et divers *addenda* (deux pages de variantes pour les *massores* de Basile et de Grégoire ; homélies de Jacques de Saroug dans le ms. Damas, Patriarcat syriaque orthodoxe, Ms. 12/22<sup>137</sup>, et vies des saints et martyrs dans le même manuscrit) complètent le livre.

Sans doute les spécialistes de patristique ne se seraient-ils pas naturellement précipités vers cet ouvrage ; il serait dommage, cependant, que ceux qui travaillent non seulement sur le monde syriaque mais aussi sur les auteurs de langue grecque concernés par cette *massore* passent à côté des richesses de cette étude. Elle ouvre en outre une fenêtre fort intéressante sur les modalités d'enseignement, ainsi que de réception des textes patristiques grecs en monde syriaque.

Le deuxième volume qui rassemble des articles d'Ysabel DE ANDIA (Y. de A.), paru la même année et dans la même collection que l'autre<sup>138</sup>, est joliment intitulé *Le Jardin des Pères*<sup>139</sup>. Il rassemble vingt-six contributions<sup>140</sup> – dont une semble inédite – de natures très

<sup>136</sup> On trouve une liste détaillée des textes patristiques traités p. 147-151.

<sup>137</sup> Sur ce point, voir l'instrument de travail beaucoup plus complet présenté *supra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>138</sup> Voir *supra*, p. \*\*\*-\*\*\*.

<sup>139</sup> Ysabel DE ANDIA, *Le jardin des Pères. Études sur les Pères de l'Église*, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Cerf Patrimoines »), 2021 ; 23 × 15, 588 p., prix : 39 €. ISBN : 978-2-204-14639-5.

<sup>140</sup> I, Justin : « Apologie et dialogue chez Justin », p. 27-39 (2013). II, Antoine, père des moines : « Antoine théodidaktos », p. 43-55 (1993) ; « Antoine gouverné par la raison », p. 57-71 (2014). III, Basile de Césarée : « Le traité sur le Saint-Esprit de Basile et le Symbole de Constantinople (381) », p. 75-87 (inédit ?) ; « La κοινωμία du Saint-Esprit dans le *Traité sur le Saint-Esprit* de saint Basile », p. 89-110 (2005) ; « *In lumine tuo, uidebimus lumen* (Ps 35, 10). L'illumination par l'Esprit dans le *De Spiritu sancto* de saint Basile », p. 111-124 (1988) ; « Jésus, Seigneur et Christ. Trinité et christologie chez Irénée de Lyon et Basile de Césarée », p. 125-141 (2004) ; « L'Esprit saint, "échelle de notre ascension vers Dieu" (*Adu. haer.* III, 24, 1) chez Irénée de Lyon et Basile de Césarée », p. 143-157 (2018) ; « *Ut unum sint* (Jn 17, 21). Exégèse et ecclésiologie chez Basile de Césarée et Augustin d'Hippone », p. 159-178 (2009) ; « L'amitié de Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze d'Athènes à Constantinople », p. 179-192 (2008). IV, Eucharistie : Jean Chrysostome et Denys l'Aréopagite : « Liturgie, diaconie des pauvres et théologie du corps du Christ chez saint Jean Chrysostome », p. 195-209 (2010 – avec un étrange renvoi à une publication *postérieure* qui daterait de 2001) ; « Symbole et eucharistie chez Denys l'Aréopagite et dans la tradition antiochienne », p. 211-232 (2005). V, Évagre le Pontique : « Inconnaissance et prière chez Évagre le Pontique et Denys l'Aréopagite », p. 235-265 (2006). VI, Denys l'Aréopagite : « Moïse et Paul, modèles de l'expérience mystique, de Grégoire de Nysse à Denys l'Aréopagite »,

variées, avec plusieurs textes qui sont destinés à un public plus large ; certaines d'entre elles conduisent d'ailleurs le lecteur jusqu'à la période contemporaine et s'ouvrent largement sur la réception ecclésiale des auteurs chrétiens de l'Antiquité. On y croise, au fil des pages, Justin Martyr, Antoine le Grand, Basile de Césarée (en particulier à propos du traité *Sur le Saint-Esprit*), Denys l'Aréopagite, Maxime le Confesseur, mais aussi, de manière plus ponctuelle, Jean Chrysostome, Évagre le Pontique, Isaac de Ninive ou encore Silouane l'Athonite. On y retrouve également certains des thèmes et des sujets favoris de l'auteur, le Saint-Esprit, l'unité et tout particulièrement tous les aspects de la vie spirituelle, ainsi qu'une attention toujours renouvelée pour le dialogue entre les Églises et les traditions spirituelles, y compris à travers les âges. Si les deux auteurs privilégiés par Y. de A., le Pseudo-Denys l'Aréopagite et Irénée de Lyon, ne sont que marginalement présents dans ce volume, le choix des contributions donne un intéressant aperçu sur d'autres facettes de la carrière d'enseignante et de chercheuse de l'auteur, tout comme sur sa participation infatigable à de nombreux colloques à travers le monde, qui transparait dans l'indication des lieux de publication d'origine des différents textes.

Malheureusement, le volume ne comporte qu'un index bibliographique ; vu le nombre d'auteurs anciens mis à contribution, y compris dans des contributions qui ne portent pas exclusivement sur tel ou tel, un index des textes et auteurs anciens aurait été le bienvenu. Il restera donc à parcourir ce jardin en compagnie d'Y. de A., ou à y cueillir telle ou telle plante, selon ses intérêts du moment.

## Arménien

Après ce florilège patristique et spirituel, je reviendrai à un instrument de travail important, même s'il ne se situe pas tout à fait au centre du champ patristique. En 1992 paraissait le *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits arméniens*, sur le modèle du *Répertoire* du même nom publié pour le grec par Marcel Richard et poursuivi par Jean-Marie Olivier<sup>141</sup>. Bernard COULIE (B. C.) vient de faire paraître en anglais, sous un titre légèrement différent, une deuxième édition du répertoire arménien<sup>142</sup>, qui intègre le contenu de plusieurs suppléments publiés dans l'intervalle par le même auteur ainsi que divers éléments complémentaires. Comme ses frères des autres langues, il s'agit donc d'un outil de travail qui recense, principalement, l'ensemble des villes et des bibliothèques dans lesquelles sont conservées (ou ont été conservées) des manuscrits arméniens, leur nombre et éventuellement leurs cotes, ainsi que les catalogues et autres ouvrages qui en fournissent des descriptions. Sont intégrées dans cette liste principale les maisons de vente, avec les références des lots

---

p. 269-288 (2010) ; « L'au-delà de la parole : le silence et l'ineffable », p. 289-307 (2011) ; « L'hymnologie céleste. Le sanctus et la vision d'Isaïe dans l'Orient chrétien du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècles », p. 309-330 (2015). VII, Maxime le Confesseur : « Denys l'Aréopagite et Maxime le Confesseur », p. 333-348 (2015) ; « Transfiguration et théologie négative chez Maxime le Confesseur et Denys l'Aréopagite », p. 349-384 (1997) ; « Prière à Jésus et hésychasme dans l'Église orientale », p. 385-398 (1992). VIII, Isaac de Ninive et les Syriens : « *Hésychia* et contemplation chez Isaac le Syrien », p. 401-429 (1991) ; « La chambre nuptiale du cœur », p. 431-458 (2005). IX, Monachisme, virginité et martyre : « L'humilité selon saint Silouane », p. 461-493 (2001) ; « *Ecclesia uirgo*. La virginité dans l'Église et la virginité de l'Église », p. 495-509 (2009) ; « Le martyre de la vérité d'Ignace d'Antioche aux moines de Tibhirine », p. 512-532 (2002). X, Patristique et œcuménisme : « Regards croisés sur la sagesse », p. 535-557 (2010) ; « En se promenant dans le jardin des Pères », p. 559-572 (2003, à l'origine en roumain).

<sup>141</sup> Il existe également un répertoire pour le syriaque, maintenant librement disponible en ligne ([https://www.persee.fr/doc/dirht\\_0073-8212\\_1991\\_cat\\_48\\_1](https://www.persee.fr/doc/dirht_0073-8212_1991_cat_48_1)), tout comme le répertoire éthiopien ([https://www.persee.fr/doc/dirht\\_0073-8212\\_1995\\_cat\\_50\\_1](https://www.persee.fr/doc/dirht_0073-8212_1995_cat_50_1)), et qui auraient eux aussi besoin d'une mise à jour. Pour le monumental *Supplément* grec publié par J.-M. Olivier en 2018, je me permets de renvoyer à la recension que j'en ai donnée : *Revue des études grecques* 134 (2021), p. 250-254.

<sup>142</sup> Bernard COULIE, *Armenian Manuscripts. Catalogues, Collections, Libraries*, Turnhout, Brepols (coll. « Corpus Christianorum »), 2020<sup>2</sup> (1992<sup>1</sup>) ; 25 × 16, relié, XIX + 463 p. ISBN : 978-2-503-59034-9.



arméniens et des catalogues de vente qui correspondent. Contrairement aux répertoires pour le grec, le syriaque ou l'éthiopien, les items bibliographiques (catalogues et autres publications) ne sont pas identifiés par un numéro unique dans le répertoire de B. C. ; en revanche, les bibliothèques et collections bénéficient d'abréviations, qui figurent à la fois dans les marges du livre et dans un index final, et qui sont aujourd'hui largement utilisées dans le domaine et font figure de référence commune.

Outre le catalogue par ville, qui occupe l'essentiel du volume (375 p.), plusieurs autres sections composent l'ouvrage : une liste des répertoires similaires antérieurs ; des catalogues thématiques, rubrique qui présentent aussi bien des sections selon le contenu du manuscrit (biblique, médical, etc.) que d'autres sur les colophons, les reliures ou encore les ressources numériques ; des catalogues par pays. Il faut signaler en outre, en particulier, une rubrique nouvelle dans cette seconde édition (III) : elle concerne les publications relatives aux lieux de copies de manuscrits arméniens et aux collections anciennes, ouvrant ainsi plus largement la porte à une perspective historique. L'auteur a fait le choix d'inclure quelques références à des numérisations de manuscrits dans son ouvrage, ainsi qu'une liste de quelques ressources numériques : on comprend bien l'utilité de telles mentions, mais le livre papier n'est décidément pas adapté à de tels signalements. Trop souvent, les liens sont fort complexes et défient la copie ; en outre, les ressources se renouvellent trop vite pour que le rythme éditorial des éditions publiées sur papier puisse y être adapté. Ainsi, on dispose maintenant d'un répertoire en ligne des manuscrits arméniens numérisés<sup>143</sup>, postérieur à la publication du volume mais descendant de l'une des ressources que listait B. C. Comme l'auteur l'évoque lui-même en passant, il est sans doute grand temps de passer maintenant à des systèmes électroniques pour ce type de répertoire, comme cela est déjà en cours pour le grec<sup>144</sup> : c'est en effet le seul moyen de fournir aux utilisateurs un accès aisé aux ressources électroniques et une mise à jour régulière des données. Enfin, l'ouvrage comporte divers index, bienvenus. Il aurait été utile d'indiquer, en titre courant pour la deuxième section, la ou les villes concernées pour chaque page, afin de faciliter le repérage.

Cependant, en l'état, ce volume assez épais offre un remarquable outil de travail, pour s'orienter parmi les quelques 31 000 manuscrits arméniens aujourd'hui conservés et les livres qui les décrivent. B. C. indique que différentes études estiment à un nombre similaire les manuscrits arméniens qui ont disparu, dont près d'un tiers dans l'empire ottoman à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'où la prise en compte, dans la partie III mais aussi dans le corps du catalogue topographique, des collections anciennes. Quel intérêt le spécialiste de patristique qui n'est pas également spécialiste d'arménien peut-il trouver à un tel ouvrage ? Il lui permettra, sans trop de difficulté – la principale réside dans la langue de rédaction d'un nombre conséquent de publications, pour qui n'est pas arménisant – d'identifier les outils utiles pour s'informer sur les manuscrits qui transmettent une traduction arménienne de telle ou telle œuvre à laquelle il s'intéresse. En effet, les répertoires usuels de textes, en particulier la *Clavis patrum graecorum*, mentionnent largement les traductions dans les différentes langues de l'Orient chrétien, dont l'arménien, et l'on sait à quel point elles peuvent être décisives pour l'établissement du texte.

Sans doute le riche et précieux livre de B. C. ne sera-t-il pas lu tous les jours par les spécialistes de patristique ; il est cependant bon qu'ils le connaissent et sachent s'y référer au besoin, comme aux répertoires existants pour les autres langues.

---

<sup>143</sup> <https://www.armenian-manuscripts-index.com/>.

<sup>144</sup> <https://pinakes.irht.cnrs.fr/>.

## Jean Daniélou et Henri de Lubac

L'histoire des recherches dans le domaine patristique passe aussi par l'histoire intellectuelle et religieuse des périodes où cette recherche a trouvé place, ainsi que par l'histoire de l'édition, lorsque celle-ci concerne la publication de textes patristiques ou celles d'études dans ce champ. La collection Sources chrétiennes, dont on sait l'importance tant pour le monde francophone qu'au-delà, a déjà fait l'objet d'études historiographiques importantes, dues au premier chef à Étienne FOUILLOUX. C'est à ce savant, ainsi qu'à Marie-Josèphe RONDEAU, qu'on doit l'annotation de l'important volume qui rassemble la correspondance entre les deux fondateurs de Sources chrétiennes, Henri DE LUBAC et Jean DANIELOU, tous deux jésuites, et c'est à un autre jésuite, Dominique BERTRAND, ancien directeur des Sources, qu'est due la préface du livre<sup>145</sup>. La correspondance entre les deux hommes, qui s'étend de 1939 au décès de Daniélou en 1974, ne concerne certes pas seulement la fondation des Sources et leur direction ; les lettres éclairent aussi l'itinéraire des deux hommes, la crise de la « nouvelle théologie » et de Fourvière, ainsi que, de manière plus ténue, leurs relations au moment du concile Vatican II et de ses suites. C'est cependant la période 1939-1950, qui est précisément celle de la fondation et de la co-direction des Sources, qui occupe la plus large part de la correspondance, soit les lettres 1-193, pour environ 350 pages, contre 27 lettres et environ 25 pages pour la période 1956-1974. La disproportion n'est pas due qu'à la différence de contexte – la création des Sources, d'un côté, le concile et ses suites, de l'autre : en effet, les relations entre les deux hommes ont assez largement changé entre ces deux périodes, du fait de tensions apparues au moment de la crise de 1950. La correspondance est en outre particulièrement disproportionnée, puisque pour l'essentiel, seules les lettres de Jean Daniélou sont conservées ; en effet, Henri de Lubac a conservé la presque totalité des lettres reçues, ainsi qu'une copie de certaines des lettres qu'il avait envoyées, sans doute les plus importantes à ses yeux (une trentaine de lettres, sur un total de 220 lettres, dont il faut retirer une lettre de Lubac à Fontoyfont). Cette dissymétrie n'est pas qu'anecdotique, car elle dit bien la différence de caractère des deux hommes, et la différence de leurs méthodes de travail.

En effet, la correspondance entre les deux jésuites, si elle éclaire la naissance et les premières années des Sources chrétiennes, et avait déjà été exploitée pour cela par É. Fouilloux<sup>146</sup>, éclaire aussi leurs caractères et leurs méthodes de travail, dont le contraste est pour le moins fort. Jean Daniélou multiplie les contacts et les projets, dont il répète inlassablement la liste dans ses lettres, à quelques jours de distance seulement ; parmi ces projets, bien peu aboutiront, mais sans doute ces essais tous azimuts étaient-ils la condition pour que quelques-uns parviennent à leur terme. Ses publications ne vont jamais assez vite et certains incidents entre les deux hommes sont précisément dus à la précipitation de Daniélou, qui fait passer dans les *Recherches de science religieuse*, dirigées par son correspondant, un article sans l'aval de celui-ci, ou qui s'engage contradictoirement auprès de plusieurs personnes pour un même texte et un même volume Sources chrétiennes (voir en particulier le dossier lié à la publication du SC 27, autour de Pierre Nautin). La dimension matérielle et scientifique de son rôle de co-directeur de la collection semble aussi souvent problématique, qu'il s'agisse de réviser les volumes ou d'en relire les épreuves<sup>147</sup>. Mais c'est l'attitude de Jean Daniélou lors de la crise de Fourvière, en 1950, et dans les années qui précèdent, qui

---

<sup>145</sup> Henri DE LUBAC et Jean DANIELOU, *Correspondance, 1939-1974*, présentation Dominique BERTRAND, annotation Marie-Josèphe RONDEAU et Étienne FOUILLOUX, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Œuvres complètes (Onzième section, Posthumes) », 48), 2021 ; 21,5 × 13,5, 515 p., prix : 40 €. ISBN : 978-2-204-14920-4.

<sup>146</sup> Voir en particulier É. FOUILLOUX, *La collection « Sources chrétiennes » : éditer les Pères de l'Église au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris 1995.

<sup>147</sup> Voir Lettre 134, de Henri de Lubac, du 11 mai 1947 : « Que n'avez-vous à votre disposition un bon correcteur d'épreuves ! ».

affecta le plus Henri de Lubac : après l'article retentissant de Daniélou (« Les orientations présentes de la pensée religieuse », *Études* 249, 1946) et tout au long de la crise qui suivit, Lubac soutint celui-ci sans jamais chercher à s'en dissocier publiquement, tout en l'appelant à plus de prudence. J. Daniélou, au contraire, lorsque les sanctions frappèrent Lubac, ne le soutint que fort peu, comme en témoigne sa dernière lettre de la période et l'interruption de la correspondance entre 1950 et 1956, et chercha même plutôt à s'en dissocier. L'appendice dû à M.-J. Rondeau (« Note sur la crise de 1950 »), qui accompagne la publication de plusieurs lettres de Lubac au père d'Ouince, malgré sa tentative de disculper Daniélou en montrant que Lubac aurait lui aussi trahi son ami en se dissociant de lui, prouve plutôt le contraire : ce n'est qu'avec beaucoup de réticence, et dans une seule correspondance privée, que Lubac finit par marquer un peu de distance par rapport à son cadet. De manière plus générale, Henri de Lubac témoigne d'une approche assez différente de celle de Jean Daniélou dans la manière même de faire de la théologie, comme en témoigne par exemple la lettre 185 du 27 octobre 1949<sup>148</sup>.

Le volume offre aussi de très riches aperçus sur d'autres dossiers, qui sont moins directement liés à la thématique de ce Bulletin mais éclairent cependant de manière fort intéressante la personnalité spirituelle et théologique des deux hommes : *Témoignage chrétien*, *Dieu vivant* et le cercle Saint-Jean-Baptiste, *Esprit*, etc. Voilà donc un livre important, et dont la lecture est en outre assez agréable – même si la répétition des listes de projets par Daniélou, de lettre en lettre, pendant les années 1940, peut lasser. Cependant, on ne peut que regretter vivement l'état dans lequel ses éditeurs le livrent au lecteur. Il faut dire, certes, que l'histoire de l'édition de la correspondance n'a pas dû faciliter les choses, comme le rappelle en ouverture Marie-Josèphe Rondeau : menée d'abord par elle avec Henri de Lubac, pour une parution fragmentée dans le *Bulletin des amis du cardinal Daniélou* (1975-2005)<sup>149</sup>, l'édition a été poursuivie et complétée par Étienne Fouilloux. Il en reste, dans le présent volume, des répétitions dommageables et des manques gênants pour le lecteur, dans l'annotation. On aurait pu faire l'économie de répéter de note en note les références plus ou moins complètes des volumes Sources chrétiennes dont il est question, en fournissant simplement une liste chronologique des premiers volumes, qui fait ici défaut ; une liste des projets envisagés mais non aboutis à cette période et avec ces collaborateurs aurait aussi été utile. Les dates de vie et de mort des personnes mentionnées manquent le plus souvent ; une note indique qu'elles auraient dû figurer dans l'index des noms propres, dont elles sont absentes. Une bibliographie des travaux cités, entre autres pour les publications relatives aux controverses théologiques de l'époque, aurait été fort utile. Enfin, les notes prosopographiques et liées au contexte théologique et historique soit se répètent inutilement, et sans renvois entre elles, soit manquent pour d'autres personnes et événements<sup>150</sup>. Si l'on comprend bien une telle situation pour la publication en plusieurs livraisons du Bulletin, la

---

<sup>148</sup> Voir par exemple : « Mais votre rôle de théologien vous obligeait à plus de mesure encore. Comme il vous arrive, vous avez laissé votre plume courir trop vite. Vous aviez un beau rôle à jouer d'arbitre et de modérateur. Je crains qu'on ne voie dans votre article la déclaration d'un partisan. Pourquoi pousser ainsi à la polémique, aviver les disputes dans une questions qui pourrait se traiter dans la paix ? » (p. 374) ; « Vous savez combien, à prendre les choses d'ensemble, j'apprécie votre travail. Pourquoi le compromettez-vous périodiquement auprès des travailleurs sérieux par des intempérances comme celle-ci ? Et pourquoi jetez-vous de l'huile sur le feu, là où, j'y insiste, votre office de théologien serait de donner une doctrine sereine et équilibrée ? Votre dernière page, par exemple, n'est qu'un pamphlet » (p. 375) ; « Mais je serais bien heureux si vous consentiez enfin, de temps en temps, à vous arrêter, à respirer, quitte à faire un peu moins de choses. Cela vous éviterait quelques inadvertances qui sont, en soi, peu de chose, mais risquent, à la longue, de vous faire mal juger. » (*ibidem*).

<sup>149</sup> Malgré la note finale de cette présentation (p. 38), ambiguë, les *Bulletins* ne sont malheureusement pas consultables en ligne à ce jour.

<sup>150</sup> On aurait ainsi aimé en savoir davantage sur certains collaborateurs des débuts de la collection, comme Hélène Pétré (SC 21, Égérie/Éthérie).

chose aurait dû, ici, être révisée sérieusement. En outre, ces notes ne sont pas exemptes d'erreurs, bien au contraire<sup>151</sup>.

Le livre offre donc un aperçu important sur deux personnalités essentielles du champ théologique et patristique français du milieu et de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, ainsi que sur leurs relations. Cette riche correspondance aurait cependant mérité d'être mieux traitée, tant au point de vue de l'annotation – surtout pour sa première partie – qu'à celui du travail éditorial. Restent les lettres de ces deux géants si dissemblables, et la lumière qu'elles apportent à une étape clef des études patristiques.

---

<sup>151</sup> Ainsi (n. 9, p. 192) de l'affirmation que Marcel Richard fut *scriptor* à la Vaticane ; il travailla certes aux côtés de Mercati (Jean GLENISSON et Jeanne VIELLIARD, « L'Abbé Richard et l'Institut de recherche et d'histoire des textes », dans Jürgen DUMMER (éd.), *Texte und Textkritik. Eine Aufsatzsammlung*, Berlin (coll. « Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur », 133), 1987, p. 11-22, ici p. 11-12. N. 7, p. 193 : corriger l'année de parution du SC 44 : 1956 et non 1946 ; n. 5, p. 194 corriger 'Oxigène' en 'Origène' ; n. 3-4 p. 221, contradictoires, pour l'identification d'un même texte et volume ; n. 5, p. 222, corriger 'antimonies' en 'antinomies' ; n. 4 p. 295, corriger orthodoxie en catholicisme ; n. 4, p. 303, on voit mal pourquoi le P. Doutreleau se voit attribuer la traduction de la *Vie de Moïse* et de *La création de l'homme* de Grégoire de Nysse, dues respectivement à J. Daniélou et J. Laplace ; n. 1, p. 378, la chaire « Christianismes orientaux » occupée par Antoine Guillaumont à l'EPHE de 1957 à 1981 est à la section des sciences religieuses (5<sup>e</sup> section), non à celle des sciences historiques et philologiques (4<sup>e</sup> section) ; les lettres 212 et 213 portent pour en-tête Rue Notre-Dame des Champs à Paris, avec la mention 7<sup>e</sup> arrondissement (alors que les lettres suivantes sont correctement localisées dans le 6<sup>e</sup> arrondissement) : soit c'est une coquille, soit il aurait fallu préciser en note la raison de l'erreur.

Les renvois aux notes sont souvent faits à une numérotation continue pour le volume, qui a été remplacée par une numérotation par page, rendant les renvois inutilisables (ex. n. 3, p. 215, renvoi à la n. 879). De même, les renvois aux annexes sont souvent fautifs, alors qu'il en existe deux séries : des lettres à d'autres correspondants insérées dans la série principale, et des annexes finales (voir par ex. n. 2, p. 281, corriger Annexe B en Annexe 2). Enfin, plusieurs renvois à des pages sont restés en attente, sous la forme « p. 000 ».